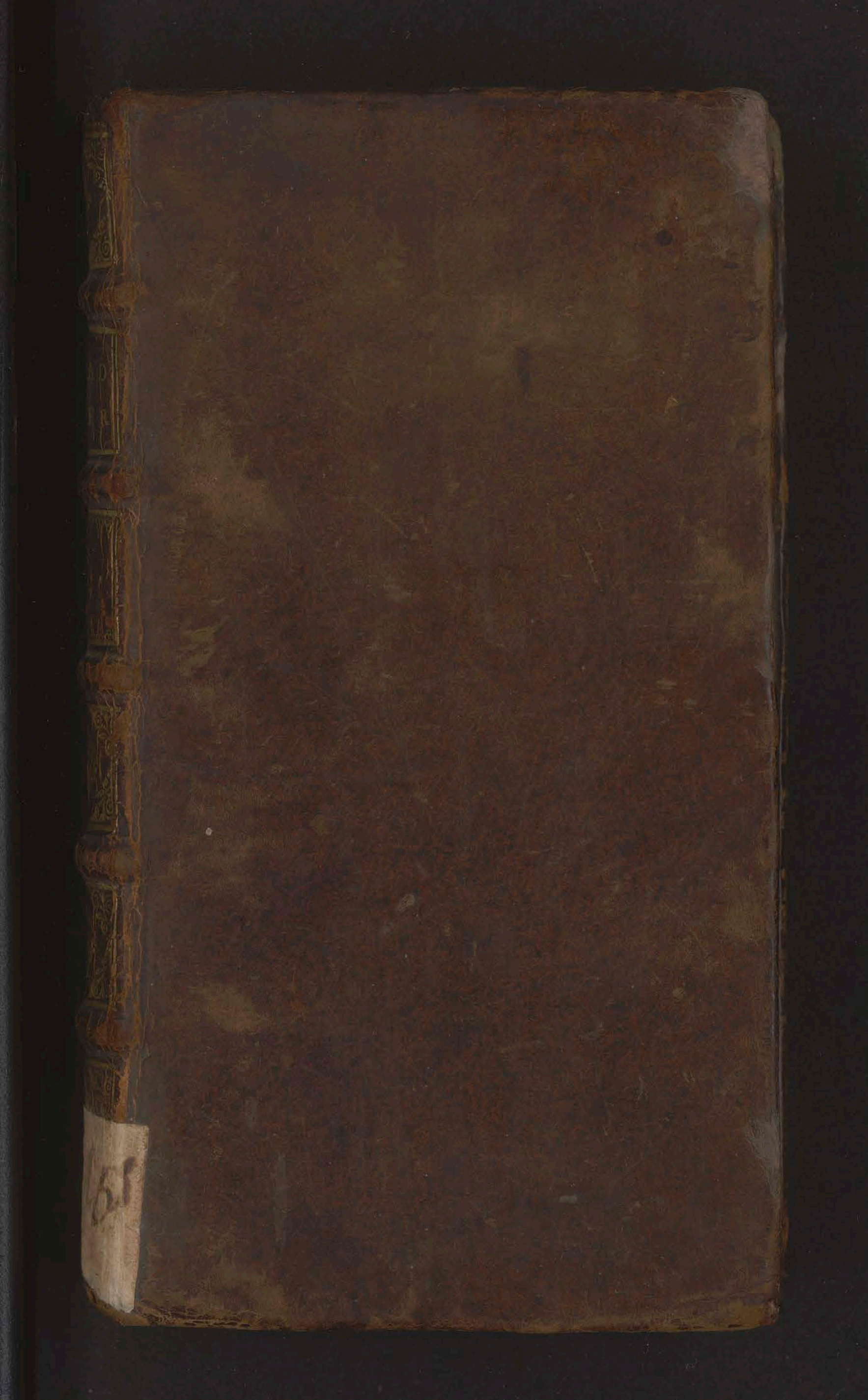


totus
parum valet

L'ART DE GUERIR LES MALADIES VENERIENNES,

EXPLIQUE' PAR LES PRINCIPES de la Nature & des Méchaniques.

Par NICOLAS DE BLEGNY, Conseiller Chirurgien ordinaire du Corps de Monsieur, Directeur de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine, & premier Iuré Commis pour les Rapports de Chirurgie.

Troisiéme Edition corrigée par l'Autheur.

TOME PREMIER.

PP. Eremitt: Camald. Insulae Vigrensis.

A PARIS,

Chez ESTIENNE MICHALLET, ruë saint Jacques, à l'image saint Paul, proche la Fontaine saint Severin.

M. DC. LXXXIII.

Avec Privilege & Approbations.

[redacted]

D. Tobias

A

MESSIRE ANTHOINE

DACQUIN,

CONSEILLER DU ROY

EN TOUS SES CONSEILS,

& premier Medecin de sa Majesté.

ONSIEVR,

La glorieuse protection que vous avez accordée à cet Ouvrage,

a porté ſa deſtinée bien au delà de mes eſperances. Ie n'avois pas aſſez de preſomption pour m'attendre qu'il ſeroit eſtimé par les Sçavans, recherché par les Curieux, traduit par les Eſtrangers, & loüé par mes ennemis meſmes. Cependant il eſt vray que j'ay receu tous ces avantages, & je ſuis perſuadé que je ne les dois pas attribuer au ſeul merite de mes Obſervations, puiſque le prix de celles qui ont eſté faites ſur d'autres ſujets par tant de grands Hommes, a toûjours eſté abaiſſé par la malice des jaloux, par le mépris des Ignorans, par la cenſure des Critiques, & par la médiſance des Calomniateurs; Ainſi, MONSIEUR, *il eſt certain que je n'aurois pas eſté à couvert de ces diſgraces, ſi vous ne vous eſtiez pas declaré mon protecteur, & que je n'aurois pas obtenu une approbation ſi generale, ſi vous ne l'aviez pas prevenuë par vos ſuf-*

frages. Mais qui auroit osé m'attaquer estant soûtenu par un si fort appuy? Qui auroit pu entreprendre de détruire ce que vous avez estably? & qui auroit esté assez hardy pour condamner ce que vous avez approuvé; puisque chacun sçait les égards qui sont dus à l'authorité que vous vous estes acquise, & que personne n'ignore la soumission qu'on doit à vos jugemens?

En effet, le choix que nostre Auguste Monarque *a fait de vous, pour estre le conservateur de sa Personne sacrée, est une preuve indubitable de vostre merite singulier; La prudence admirable qui dirige toutes vos entreprises, vous distingue avantageusement de la pluspart des autres* Medecins *: Ce fonds inépuisable de sçavoir, qui vous a fait admirer de toutes les Personnes Illustres, qui ont eu besoin de vostre secours, est une marque tres-certaine d'une capacité*

extraordinaire. Ces guerisons merveilleuses qui ont succedé à l'execu- de vos sages conseils, sont autant d'effets d'une experience consommée. Enfin la préeminence de vostre charge vous donne une superiorité si absolue sur tous ceux qui pratiquent la Medecine, *qu'elle vous constitue le souverain Arbitre de tout ce qui concerne cette Science.*

Ie ne parle point des sentimens de pieté, qui ont allumé en vous le feu de cette charité exemplaire que vous exercez envers tant de miserables affligez : Ie passe sous silence le zele qui vous attache avec tant d'application au service de vostre Prince ; Enfin je ne dis rien de cette genereuse inclination qui vous porte si volontiers à obliger tous ceux qui ont besoin de vostre protection & de vos assistances, ny de tant d'autres belles qualitez qui vous rendent si recommandable parmy les hommes :

Il faudroit une plume plus fleurie que la mienne, pour proportionner vostre eloge à la grandeur du sujet; C'est assez pour moy de vous tracer quelques rayons de la haute idée que j'en ay conceue; & qu'en vous rendant l'hommage & la reconnoissance que je vous dois, je me sois procuré l'occasion de vous assurer que je suis avec un profond respect,

MONSIEUR,

Vostre tres-humble, tres-affectionné, & tres-obeissant serviteur,
DE BLEGNY.



AVERTISSEMENT.

LES Obſervations que j'ay publiées dans la premiere Edition de ce Livre, eſtant fondées ſur le raiſonnement, ſur la demonſtration & ſur l'experience ; & ayant eſté autoriſées par l'approbation de la celebre Faculté de Medecine de Paris, & par les ſuffrages de Meſſieurs les premiers Medecins des Familles Royales, je n'aurois pas eſté obligé de donner de nouvelles preuves de leur certitude, ſi quelques Sçavans n'avoient eſſayé de les refuter, pour voir ſi je les ſoûtiendrois auſſibien dans la diſpute que dans la propoſition : Mais ayant achevé de convaincre les plus opiniaſtres, par les réponſes que j'ay faites à

leurs objections dans les Academies & dans les Conferences publiques, ils sont devenus les partisans de mon sisteme; & il ne s'est plus trouvé personne qui ait osé improuver une doctrine si bien establie.

Cependant comme plusieurs se sont sentis interessez dans le succez de mon dessein, soit parce qu'ils ont apprehendé que ma prosperité ne diminuast leurs avantages, soit parce qu'ils se sont veus privez de la facilité qu'ils avoient euë jusqu'icy d'abuser les Malades, par le soin que j'ay pris de découvrir leurs erreurs & leurs impostures, il est arrivé que ne pouvant censurer mon Ouvrage, ils se sont attachez à détruire ma reputation, en publiant contre moy toutes les indignitez que l'envie & la vengeance ont pû leur inspirer; mais ils n'ont pas eu neanmoins l'avantage de

ſatisfaire pleinement à ces deux paſſions ; La tranquilité que j'ay gardée durant toute la ſuite de leurs invectives, leur a donné un déplaiſir mortel de n'avoir pû m'affliger ; la bien-veillance que je leur ay témoignée tandis qu'ils cherchoient à me nuire, les a chargez de confuſion en milles rencontres ; le bien que j'ay dit d'eux pendant qu'ils me déchiroient par leur médiſance, les a portez plus d'une fois à faire eux-meſmes des efforts pour étouffer leurs ſentimens de haine ; enfin la protection volontaire d'un grand nombre d'honneſtes gens, l'évenement de mes entrepriſes & le progrés de mon eſtabliſſement, ne leur ont laiſſé pour fruit de tant de peines que le deſeſpoir de me pouvoir perdre, & la honte de l'avoir entrepris injuſtement.

Ces moyens innocens qui ont

cõfondu de ſi indignes ennemis, n'eſtoient pas neanmoins les ſeuls dont j'aurois pû me ſervir pour arreſter le cours de leurs perſecutions. On ſçait que nos Magiſtrats ne denient jamais les condamnations qui ſervent à reprimer les emportemens des méchans ; je pouvois par une juſte défenſe montrer la fauſſeté & la ſuppoſition des lâchetez qu'ils m'ont impoſées ; & comme perſonne ne connoiſt mieux que moy leur conduite, j'avois lieu en la declarant, de donner des marques inconteſtables de leur perfidie; mais quand le dépit qu'ils ont eû de m'avoir attaqué ſans m'abattre ne me tiendroit pas lieu d'une ample ſatisfaction, il eſt toûjours vray que n'ayant pû meriter mon reſſentiment, je ne pouvois les punir plus raiſonnablement que par le mépris des injures qu'ils m'ont faites.

Mais je n'ay pas dû traiter si favorablement ceux qui ont dérobé mes sentimens pour se les approprier. Comme ils ont eu la hardiesse de se dire les autheurs de mon sisteme, quelques-uns auroient pû m'imputer l'explication ridicule qu'ils en ont donnée, si je n'avois fait remarquer leurs méprises & leurs contradictions ; & il estoit d'autant plus important pour la Republique des Lettres, de faire à ces Compilateurs un reproche severe & public, que les veritables inventeurs seroient toûjours privez de la gloire qu'ils meritent, si de tels larcins demeuroient impunis. Tout ce que j'ay crû estre obligé de faire en leur faveur, est d'avoir fait imprimer cette premiere Partie avant que les autres fussent achevées, afin qu'en les défiant de me prevenir sur l'augmentation que j'en dois faire, ils ayent lieu d'é-

viter l'écüeil où ils ſont déja tombez; c'eſt à dire de ne pas attendre l'impreſſion des Tomes qui doivent ſuivre celuy-cy, pour s'attribuer les nouvelles Obſervations que ie doisdonner au public, ſur ce qui concerne la Cure desMaladies Veneriennes : Cependant par ſurcroît de generoſité ie veux bien les avertir,qu'ils ne doivent pas entreprendre d'expliquer l'idée que i'ay tracée icy de ma nouvellePhyſique ny encore moins de ſoûtenir qu'elle eſt de leur invention ; car ils verroient aſſurément par les eſſais que ie dois publier dans peu, qu'ils ſeroient bien éloignez de leurs pretentions. Toutesfois s'ils ont deſſein de compoſer quelques nouveaux Traitez, & qu'ils trouvent mes principes aſſez ſolidement établis, pour eſtre employez à l'explication de leurs ſuiets, ils en peuvent faire le fondement de leurs

Ouvrages ſans eſtre obligez de me citer ; puis qu'il paroiſt par les Approbations qui ſuivent, que ſi i'ay dû conſerver l'avantage d'eſtre l'unique Autheur de mes Obſervations, ie n'ay pas crû devoir pretendre à l'honneur de les authoriſer moy ſeul ; & qu'ainſi ils les peuvent ſouſtenir ſans ſcrupule, à l'exemple des fameux Medecins qui les ont approuvées. Qu'oy qu'il en ſoit, la recherche de leurs ſuffrages, eſt une deference qui a eſté iniuſtement condamnée par quelques nouveaux Autheurs ; & comme ie croy, parce qu'ils n'ont pas trouvé lieu d'appuyer ainſi leur doctrine, puis qu'il eſt aſſez ordinaire à la plûpart des hommes, de mépriſer les biens dont ils ſe voyent privez ; car ſi i'avois fait approuver mes Livres par un eſprit de vanité, ie n'aurois pas manqué de compoſer des vers à ma loüange au

nom de quelques-uns de mes amis, d'en remplir les premieres pages, & de les enrichir de mon portrait gravé en taille-douce, relevé par une Anagramme, orné de quelque Devise choisie, & illustré par les rayons de lumieres que j'aurois fait descendre perpendiculairement du thrône de Phœbus, sur la voûte dorée du Palais où reside la faculté ratiocinative, comme ont fait ces risibles Autheurs; mais Dieu me garde d'estre jamais entesté d'une semblable folie : quiconque sçait les foiblesses humaines, doit avoir beaucoup de soûmission, & ceux qui les ignorent sont bien éloignez de sçavoir quelque chose, puis qu'entre les connoissances de l'homme, la plus certaine est qu'il ne sçait rien d'indubitable.

Si quelqu'un trouve estrange de ce qu'aprés avoir refuté les abus des Empirics & des Char

latans, j'ordonne en quelques endroits des Tomes ſuivans, les medicamens qu'ils employent pour guerir les Maladies que j'ay décrites, je le prie de croire que toutes choſes peuvent eſtre ſalutaires ou pernicieuſes, ſelon le bon ou le mauvais uſage qu'on en fait, & que ſi j'ay eſté contraint de blâmer leur malheureuſe pratique, je n'ay pas dû condamner tous les moyens dont ils ſe ſervent pour procurer la ſanté aux malades, puis qu'ils ne ſont pas toûjours differens des noſtres, & qu'il n'y a que la ſeule maniere de s'en ſervir qui les rend dangereux.

Aprés tout, j'aurois ſouhaité que les nouvelles Obſervations qu'on trouvera dans toutes les parties de cet Art, euſſent pû faire ſimplement une ſuite de celles que j'ay déja données à part, dans la premiere édition, afin d'épargner à

mes Lecteurs la peine de relire ce qu'ils ont déja veû, mais elles sont en si grand nombre, que l'addition auroit esté plus considerable que le corps de l'Ouvrage, & elles sont tellement dépendantes des matieres qui en composent les Sections & les Chapitres, qu'elles ont dû necessairement y estre rapportées pour estre bien entenduës.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, données à Verſailles le 21. jour de Mars 1674. Signé DES VIEUX : Il eſt permis à NICOLAS DE BLEGNY à preſent Chirurgien ordinaire du Corps de Monſieur, de faire imprimer par tel Imprimeur, en tel volume, marge, caractere, & autant de fois que bon luy ſemblera, les Obſervations qu'il a faites ſur l'*Art de guerir les Maladies Veneriennes*, & ce pendant le temps & eſpace de dix années, à commencer du jour qu'elles ſeront achevées d'imprimer ; avec deffenſes à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre & diſtribuer leſdites Obſervations, ſous quelque pretexte que ce ſoit, meſme d'impreſſion eſtrangere, à peine de confiſcation, amande, dépens, dommages & intereſts ; ainſi qu'il eſt plus amplement porté par les Lettres de Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Commu-

naute des Libraires-Imprimeurs de Paris, le 12. May 1674. suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1653. & celuy du Conseil Privé du Roy du 27. Février 1665.

Signé D. THIERY, Syndic.

Les Exemplaires ont esté fournis.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 21. May 1674.

L'ART

L'ART DE GUERIR LES MALADIES VENERIENNES.

PREMIERE PARTIE.

Traitant des Maladies Veneriennes en general.

CHAPITRE I.

Des noms qui ont esté imposez aux Maladies Veneriennes.

ENTRE toutes les Maladies dont je viens de parler, la plus affreuse fut reconnuë la premiere pour l'effet d'un attouchement impur. La liberté qu'on a de donner des noms aux choses nou- I. Des noms qui ont esté donnez à la Verolle par les Nations.

vellement connuës, donna lieu à la populace Françoise de luy donner le nom de Gorre, parce que ceux qui frequentoient les lieux publics où elle se faisoit particulierement remarquer étoient alors nommez Gorriers; dans ce même temps, & peut-estre pour la mesme raison, le vulgaire la nomma en Espagne la Bouez, en Angleterre la Pox, en Savoye la Brosule, à Geneve la Tavelle, & en Toscane la Bulbe.

Cependant comme les François n'avoient pas connu ce mal avant que Charles VIII. eût assiegé la ville de Naples, la plûpart d'entre eux la nommerent, *Morbus Neapolitanus*, Maladie Neapolitaine; D'ailleurs comme le bruit courut alors qu'elle avoit été apportée du nouveau monde, par les troupes que Ferdinand II. Roy d'Espagne, y avoit envoyées pour en faire sa

conqueſte, pluſieurs la nommerent encore, *Morbus Hiſpanicus*, Maladie Eſpagnolle, & *morbus Americanus*, Maladie Americaine. Mais les Italiens & les Eſpagnols ayant reconnu par ces noms, que les François vouloient leur impoſer l'origine des malheurs que cette horrible maladie avoit cauſez preſque par tout ; ils ne pûrent ſouffrir ce reproche ſans en témoigner du reſſentiment, & ils tâcherent de perſuader aux autres Nations, qu'elle n'avoit point d'autre principe que la vie libertine & impudique de nos peuples. C'eſt dans ce deſſein qu'ils la nommerent, *Morbus Gallicus*, Maladie Françoiſe ; & c'eſt encore pour ce ſujet que les puſtules que ſa matiere fait à la peau, furent nommées preſque dans tous les Eſtats de l'Europe, *ſcabies Gallicæ*, Galles Françoiſes.

II. Des differens noms qui furent donnez en France à la Verolle.

Tandis que ces nations diſputoient ainſi des noms de cette maladie, & qu'elles luy en impoſoient ſelon leurs caprices, ou ſelon l'averſion qu'elles avoient les unes pour les autres, nos Theologiens, qui la regarderent comme la marque & comme la punition de la débauche & de la lubricité, l'appellerent en Latin, *Pudendagra*, & en François, Maladie honteuſe & ſecrette : nos Poëtes qui feignirent qu'un Berger nommé Siphille, en avoit eſté le premier atteint, luy donnerent à cauſe de cela le nom de Siphillis: nos Aſtrologues qui prirent garde qu'elle commençoit preſque toûjours par les parties qu'ils croyent ſoûmiſes aux influences de Venus, l'appellerent en Latin; *Lues venerea*, & en François, Maladie Venerienne : Nos Juriſconſultes qui voulurent flater la pudeur de ceux pour qui elle

devint matiere de procez, ne l'exprimerent que par les termes commun de maladie particuliere. Enfin comme plusieurs de nos Medecins remarquerent qu'elle faisoit presque toûjours des tumeurs & des eruptions en tous les endroits de la peau, à peu prés de la nature de celles qui sont nommez par les Latins, *Variolæ*, & que la petite Verolle n'avoit tiré sa dénomination que de cet accident; ils penserent qu'elle pouvoit bien aussi estre nommée Verolle. Mais parce que ce nom fut trouvé équivoque par les autres, ils aimerent mieux la nommer Christalline, à cause des tumeurs aqueuses & transparentes qui estoient souvent attirées sur la verge & sur la vulve, par la corrosion & par la penetration de sa matiere; toutesfois par une maniere de reconciliation entr'eux, ils l'appellerent d'un com-

III. Des noms imposez à la perte involontaire de la semence.

mun accord grosse Verolle, & ils la distinguerent ainsi de l'autre, dont les pustules ont moins de circonference, quoy qu'elles soient ordinairement plus élevées.

D'ailleurs comme on ne fut pas long-temps sans remarquer que les attouchemens impurs estoient la cause de plusieurs autres indispositions qui estoient quelquesfois indépendantes de la maladie dont je viens de parler, on commença bien-tost à exprimer leurs differences par des termes particuliers; ainsi cete inflammation du cól de la Vessie, des Vessicules & des glandules spermatiques, qui est toûjours accompagnée de l'écoulement & de la corruption de la semence, & quelquesfois d'excoriations, & d'ulceres dans l'Uretre, reçût le nom de Chaudepisse; comme qui diroit, *ardor urinæ*, ardeur d'urine; parce qu'en

effet ceux en qui elle arrive souffrent ordinairement des cuissons incommodes pendant le passage de l'urine : Mais on ne se contenta pas seulement de distinguer ainsi cette indisposition des autres maladies Veneriennes : on rechercha encore un terme pour marquer une difference qui se remarque quelquefois dans ses degrez ; c'est de cette sorte qu'elle fut nommée Gonorrhée, lors qu'aprés l'inflammation & les cuissons passées, on vit persister l'écoulement de la matiere seminalle, parce que ce nom Grec avoit déja esté receu pour exprimer en Latin, en François, & dans la plûpart des autres langues, la perte involontaire de la matiere que je viens de dire.

IV. Des noms donnez aux eruptions de la peau.

Les eruptions que la matiere Venerienne fait à la peau, avant qu'elle ait penetré assez profon-

dement pour faire la Verolle, & principalement celles qui ſe font au prepuce, & à la pellicule qui couvre immediatement le gland de la Verge, furent auſſi diſtinguées par leurs degrez; car lorſque dans leur commencement on ne pouvoit encore remarquer que la ſeule diviſion du continu, elles eſtoient ſimplement nommées Ulceres; mais quand dans leur progrez leur milieu avoit perdu ſa premiere couleur, & que leurs bords eſtoient devenus blancs, durs & relevez, elles retenoient le nom de Chancres, quoy qu'elles ne fuſſent pas incurables comme les Ulceres qui ſont nommez Cancers; mais comme je croy, parce qu'on trouvoit autant de difficulté à les oſter de leur lieu, qu'à ſeparer les Cancres de mer de ce qu'ils ont pris avec leurs ſerres.

Pour ce qui eſt des Ulceres de

l'Uretre qui restoient dans quelques Malades, aprés la guerison des Chaudepisses & des Gonorrhées, on ne put pas reconnoistre s'ils prenoient la forme de Chancres en vieillissant ; c'est pour ce sujet qu'on les nomma seulement, *Sarcoma*, chair excroissante, ou Carnosité, toutes les fois qu'ils parurent élevez dans leurs bords, ou dans leur milieu, ce qu'on pouvoit aisément reconnoistre par l'obstacle que cette élevation apportoit à la sortie de l'urine, & à l'introduction de la sonde.

V. Des noms donnez aux excroissances de l'Vretre.

Enfin pour dire quelque chose des Abcez suppurables, qu'on voyoit arriver quelque fois aprés que la matiere Venerienne s'estoit insinuée au dedans, comme ils estoient l'effet d'une matiere déposée, ramassée & digerée par la force de la chaleur naturelle, & que cet amas & cette digestion se

VI. Des noms donnez aux Abcez des Aines.

faisoient presque toûjours dans les Aines que les Latins nomment, *Bubones*; les Medecins accorderent le nom de Bubons aux abcez qui arrivent dans ces parties, mais le vulgaire les nomma Poulains, à cause (comme je croy) que ceux qui les portent paroissent aussi peu asseurez en marchant que les jeunes Chevaux qui ne sont pas habituez au travail.

VII. Des noms adjectifs des Maladies Veneriennes.

Cependant quelques Medecins ayant pris garde, qu'il y avoit plusieurs indispositions qui n'étoient que l'effet des exercices immoderez, de l'incontinence & de quelques autres causes aussi simples & aussi communes, quoy qu'elles n'eussent pas neanmoins d'autres noms, & que leurs formes fussent peu differentes de celles des Maladies dont je viens de parler; ils penserent que ces dernieres devoient estre au moins di-

ſtinguées des autres par un nom qui leur fût commun; & comme ils reconnurent par les effets de la matiere Venerienne qu'elle eſtoit penetrante & corroſive, ils crûrent qu'ils devoient la nommer Virus, & ils joignirent pour ce ſujet à ces noms de Chaudepiſſes, Gonorrhées, Ulceres, Chancres, Carnoſitez, & Bubons, ceux de Virulens, ou de Virulentes, ſelon qu'ils eſtoient maſculins ou feminins; mais à la fin comme on obſerva que ce nom de Virus avoit eſté reçû depuis long-temps dans la Medecine, pour parler generalement des ſeroſitez acres & mordicantes qui font les Dartres, les Herpes, les Cancers, & les Ulceres qu'on appelle malins, on aima mieux recourir à celuy que les Aſtrologues avoient inventé, & on nomma enfin Maladies Veneriennes, toutes celles qui ſuivent

l'attouchement des personnes impures.

CHAPITRE II.

De l'origine des Maladies Veneriennes.

1. Des differends sentimens des Autheurs sur l'origine des Maladies Veneriennes.

PResque tous les Auteurs qui ont écrit des maladies Veneriennes, ont eu des sentimens differens sur leur origine. Les uns ont soûtenu qu'elles estoient un effet de la vengeance de Dieu, & qu'on n'en pouvoit trouver la source que dans la punition que les hommes s'estoient attirée dans ces derniers temps par leurs débauches, & par leurs impudicitez. Plusieurs ont crû qu'elles avoient trouvé leur naissance dãs l'accouplement d'un Lepreux & d'une femme impudique, ou dans celuy d'un Homme & d'une Jument infectée de far-

Scabies equina

cin. Les autres ont assuré qu'ils avoient vû arriver quelques pareilles indispositions dans les brutes, à qui ils avoient fait manger la chair de leurs semblables, & qu'on avoit remarqué qu'entre les Indien s, ceux qui mangent de la chair humaine, & qu'on nomme pour ce sujet Antropophages, y estoient plus sujets que les autres. Quelques-uns ont pretendu que l'air avoit esté remply d'une matiere propre à les faire, pendant une certaine constellation de Mars, de Jupiter, & de Saturne, qui apparut dans l'année 1482. ou durant deux eclipses du Soleil, arrivées dans l'an 1493. Et quelques autres enfin ont crû qu'elles étoient originairement Endemiques, & Regionalles, dans les Indes, en Espagne, à Naples, ou en d'autres lieux d'où ils ont pensé qu'elles avoient esté apportées;

au ſujet de quoy un Sçavant fit cet Epigramme.

INdia me novit, jucunda Neapolis ornat,
Bætica concelebrat, Gallia mundus alit.
Vos Itali, Hiſpani, Galli, vos orbis alumni,
Deprecor, ergo mihi dicite quæ Patria?

II. De la neceſſité de rejetter les opinions precedentes.

Comme toutes ces opinions ſont ou theologiques, ou fabuleuſes, ou aſtrologiques, elles ſont auſſi peu dépendantes de la Medecine, que les gueriſons qu'on croit ou miraculeuſes, ou magiques ou ſuperſtitieuſes, & les Medecins ne doivent rechercher à mon avis l'origine des Maladies que dans les cauſes naturelles qui les ont produites: Cependant comme je ne dois parler que dans le

Chapitre ſuivant de celles qui ſont les Maladies Veneriennes, il ſemble qu'en faiſant voir icy d'où elles peuvent provenir, je ſerois dans la neceſſité de faire des redites inutiles; mais auſſi comme on peut determiner le temps où elles ont commencé d'affliger les hommes, ſans expliquer ce qui fait leur eſſence, je croy que je dois reſoudre dans ce Chapitre, la queſtion qui conſiſte à ſçavoir ſi elles ſont anciennes ou nouvelles dans le monde.

Les raiſons qui ont porté quelques Autheurs à croire que les hommes n'avoient pas toûjours eſté expoſez à ces pernicieuſes maladies, ſont qu'elles avoient affligé preſque dans un même temps un tres-grand nombre de perſonnes, qu'elles s'eſtoient fait remarquer d'abord par des accidens beaucoup plus fâcheux que ceux

III. De l'antiquité des Maladies Veneriennes.

dont elles ſont maintenant accompagnées, & qu'enfin elles avoient eſté inconnuës à tous les anciens Medecins. Mais quoyque ces raiſons paroiſſent d'abord conſiderables, on ne jugera pas qu'elles ſoient convaincantes, ſi on y fait quelque reflexion, & on connoiſtra aiſément que celles qui leur ſont oppoſées, ſervent également à les détruire, & à perſuader une opinion contraire à celle de ces Autheurs; En effet, ſi la plus grande part des Soldats François furent attaquez de la Verolle au ſiege de Naples, peut-on inferer de là que ce fût une maladie nouvelle, puiſque la Peſte, la la Diſſenterie, & quelques autres ſemblables maux ont ravage tant de fois des Armées toutes entieres, quoy qu'ils ſoient connus depuis long-temps, & qu'ils ne s'attachent aſſez ordinairement qu'à

des regions ou à des ſujets particuliers ? Il eſt vray qu'on peut dire que leurs cauſes peuvent eſtre répanduës dans l'air ſans perdre leurs forces, & qu'au contraire la matiere venerienne perd ſon activité déſqu'elle a été expoſée au dehors aſſez pour eſtre refroidie, que les maladie qu'elle cauſe ne ſe communiquent jamais ſans attouchement, & qu'ainſi elles ne peuvent pas eſtre de celles qu'on nomme Epidemiques : Cependant ceux meſme qui ſoûtiennent que l'Europe en avoit eſté exempte avant le Siege dont j'ay parlé, avouënt que les Eſpagnols les ont apportées des Indes Occidentales où elles ſont plus communes qu'icy, & où on ne ſçait pas depuis quand elles ont commencé. D'où il ſuit que non ſeulement elles ont pû eſtre tranſportées d'un Païs dans un autre; mais encoreque les Ame-

ricains en ont toûjours esté fort affligez.

IV. De ce qui a rendu les maladies Veneriennes fort apparentes au Siege de Naples.

D'ailleurs il n'y a pas lieu de s'étonner de ce que ces Maladies furent accompagnées durant le même Siege, de leurs plus funestes simptômes. On sçait que nos Soldats frequenterent les Neapolitaines, qui avoient esté toutes gâtées par les Espagnols revenans de l'Amerique, & on ne peut pas douter que leurs Garces n'en ayent esté peu aprés infectées ; tellement qu'ils vivoient continuellement dans l'occasion de leurs malheurs, & qu'ils reprenoient tous les jours avec usure, ce qu'ils avoient donné à ces femmes impudiques ; outre qu'ils estoient destituez des remedes propres à leurs maux, & qu'ils vivoient alors dans un païs beaucoup plus chaud que celuy où ils estoient naturellement habituez ; ce qui ne contribuoit pas

peu au mouvement de la matiere impure qu'ils avoient receuë, & des humeurs dans lesquels elle s'estoit meslée.

Au reste si les anciens Medecins n'ont pû determiner l'essence de ces maladies ny de leurs causes, on sçait neanmoins que leurs simptômes ne leur ont pas esté inconnus. Plusieurs nouveaux Autheurs ont remarqué que Tacite avoit parlé de la maladie de Tibere, & Suetone de celle de Cajus Augustus, d'une maniere à faire croire que ces deux Princes avoient esté atteints de la Verolle; qu'Hippocrate avoit décrit une maladie en laquelle les os du nez & du palais se pourrissoient, les poils tomboient & les parties honteuses s'ulceroient; comme dans la maladie que je viens de nommer: que la description qu'on fait ordinairement de cette même maladie, a beaucoup

V. Des Authoritez qui prouvent l'antiquité des maladies Veneriennes.

de raport avec celle que Cornelius Celsus a données de l'Elephantiasis; que les pustulles qui commençoiét toûjours par le menton chez les Romains, avoient peut-être une cause toute semblable à celles qui se font aujourd'huy remarquer premierement au front, & qu'enfin *Salicetus*, *Gourdonus* & *Valescus*, qui ont vescu fort long-temps avant que les maux dont je parle fussent connus, ont décrit une sorte de Chaudepisse virulente, qui ne differe en rien de celle qui est à present nommée Venerienne.

VI. Des preuves tirées des accidens & des noms des maladies connuës aux Anciens.

Mais sans avoir égard à des circonstances dont il est permis de douter, ne sçait on pas que les premiers Autheurs ont parlé de tous les accidens que les maladies veneriennes produisent, comme des autres indispositions qui étoient alors familieres ou ordinaires, & qu'ils les ont connus comme

nous, ſous les noms d'ardeur d'u-
rine, de Gonorrhées, d'ulceres
virulens, de bubons impurs, de
puſtules ſeiches, de dartres, de
verruës, de poreaux, enfin de
nœuds, de carie, & d'extoſes?
On peut croire encore que la
Lepre confirmée dont ils parlent
comme d'une Maladie qui eſtoit
rare, & qui ne recevoit point de
gueriſon, eſtoit ce qu'on appelle
à present Ladrerie, & que les autres
eſpeces de Lepres ſimples, qu'ils
ont remarquées fort communes,
eſtoient les differentes impreſſions
que la matiere venerienne faiſoit
à la peau, puis qu'elles eſtoient
accompagnées ou ſuivies de la
pluſpart des autres accidens de la
Verolle, & qu'elles étoient gueries
par l'application des Onguens
mercuriels, dont nous ſervons en-
core maintenant pour frotter &
pour guerir les Verollez.

VII. Des Preuves tirées de la generation de l'homme.

Que si l'on veut passer des authoritez aux raisonnemens, on peut dire avec les Philosophes Modernes, que tous les changemens qui arrivent dans la Nature, ne se font point sans quelque fermentation, de laquelle on ne peut trouver de cause plus évidente que le mouvement & l'action des Corpuscules opposez. L'exemple de cette verité qui peut servir particulierement à la preuve de mon opinion, se remarque dans la generation des Animaux parfaits, & principalement dans celle de l'Homme; Car les semences dont il est engendré, ne contiennent pas seulement l'idée & la forme de toutes les parties, mais encore les bonnes ou mauvaises qualitez des temperamens & des inclinations naturelles de ceux de qui elles viennent. Et il est si vray que les particules qui leur donnent ces

puiſſances,agiſſent les unes contre les autres aprés la conception; que les enfans d'une meſme famille ſont tantoſt maſles, tantoſt femelles, quelquefois ſemblables au pere, d'autrefois à la mere, & ſouvent en partie à l'un & en partie à l'autre.

Or s'il eſt vray de dire que les differentes parties qui ſe trouvent dans les ſemences de deux perſonnes ſeulement, puiſſent eſtre diverſement arrangées, ſelon le plus ou le moins de mouvement qu'elles reçoivent,quand elles ont eſté retenuës dans la matrice pour la generation, on peut regarder celle d'un tiers qui y ſera encore receuë peu aprés, comme une matiere eſtrangere qui la peut empeſcher, ou du moins qui la peut rendre imparfaite par un mélange plus inegal, & par une plus forte agitation. C'eſt ce qui donne

lieu de croire que l'infidelité des femmes peut eſtre miſe entre les cauſes des faux germes ; & c'eſt la raiſon qu'on peut donner de ce que les femmes publiques ne conçoivent jamais, quoy qu'elles faſſent ſi ſouvent ce que font celles qui ont des enfans, & peut-eſtre encore avec plus de circonſtances propres à la generation ; parce que toutes les differentes ſemences qu'elles reçoivent, cauſent une fermentation d'autant plus vehemente & plus irreguliere, qu'elles viennent d'un plus grand nombre de perſonnes, & qu'elles ſont remplies d une plus grande quantité de particules contraires & opposées, de laquelle il doit provevenir par conſequent un changement plus mauvais, & plus éloigné de la fin à laquelle la nature tend toujours. Tellement que ces ſemences ainſi mélangées, impro-

pres à leur uſage naturel, & renfermée dans une partie chaude & humide où elles doivent neceſſairement changer leur eſſence, ne peuvent devenir qu'une matiere d'autant plus corrompuë & plus veneneuſe, qu'elles avoient eſté tirées auparavant de la plus pure, de la plus delicate, & de la plus ſpiritueuſe partie du ſang; d'où il ſuit qu'elle peut eſtre la cauſe de pluſieurs indiſpoſitions fâcheuſes, difficiles à guerir, & contagieuſes par attouchement, comme celles dont je recherche l'origine.

VIII. Des preuves tirées de l'impureté des premiers ſiecles.

Ainſi comme il y a eu dans tous le temps des femmes débauchées, qui ſe ſont proſtituées indifferemment à pluſieurs hommes, on doit conclure que l'impureté des premiers ſiecles, eſt la ſource des Maladies Veneriennes; mais ſi l'on veut eſtre abſolument convaincu de leur antiquitê, on peut

voir dans l'Ancien Teſtament, que la Loy de Moyſe ſeparoit des autres hommes, comme ſoüillez & comme immondes, ceux qui perdoient involontairement leurs ſemences, comme ceux qui ſouffrent des Gonorrhées: & dans le 28. Chap. du Deuteronome, on trouvera au verſet 25. Que celuy qui tranſgreſſera les Commandemens du Seigneur, ſera frappé d'Apoſtemes mauvais ſur les genoux, & ſur les jambes, deſquels il ne pourra eſtre guery depuis la plante des pieds juſqu'au coupeau de la teſte; ſur quoy l'Interprete dit à la marge, Que le mot Hebreu qui exprime Apoſteme, ou Ulcere, ſignifie un mal ſemblable à la Verolle.

IX. Des preuves tirées de l'experience.

Enfin quoy qu'il ſoit difficile de prouver cette opinion par des experiences, ſoit parce qu'on pourroit ſoupçonner d'impureté

les perſonnes qui ſerviroient volontiers à les faire, ſoit parce que celles qu'on pourroit croire abſolument ſans matiere venerienne, ſeroient les moins propres à s'exposer pour cet effet, je rapporteray neanmoins une obſervation que le hazard a fait faire à un de mes Amis, & qui pourra tenir lieu de demonſtration à ceux qui ne pourront pas faire d'autres épreuves. Une fille de quatorze à quinze ans, eſtant pourſuivie par ſa mere qui la vouloit battre, ſe jetta entre les bras d'un des freres d'une certaine communauté d'Ouvriers, qui eſt eſtablie dans un lieu qu'il n'eſt pas neceſſaire de marquer; ce frere la conduiſit dans ſa chambre, & la força; il en fit confidence à un autre qui couchoit ordinairement avec luy, qui ne manqua pas de ſe ſervir de l'occaſion, & de l'in-

diquer encore à un autre; en ſorte qu'en trois jours qu'elle y fut, il y en eût ſix qui en abuſerent; à la fin le plus prudent d'entr'eux prevoyant que ce rencontre pourroit attirer de fâcheuſes ſuittes, renvoya cette fille par une femme qui feignit de l'avoir trouvée dans une Egliſe. Elle fut enfermée auſſi-toſt dans un cabinet, où perſonne ne pouvoit entrer que ſa mere, à qui elle ſe plaignit ſix jours aprés de ce qu'elle ſouffroit de tres-grandes douleurs en urinant. Elle fut viſitée pour ce ſujet par un Chirurgien, qui aſſeura qu'elle avoit une Chaudepiſſe Venerienne. On negligea de la penſer, parce qu'elle ſoûtint que cela n'eſtoit pas veritable; & douze jours aprés, il luy vint un Bubon dans l'aine droite. Comme ce nouvel accident acheva de convaincre ſa mere, elle fut contrainte

de luy declarer ce qui s'étoit passé durant sa fuite ; les freres furent accusez & visitez par ordonnance de Justice, on les trouva tous sains & nets ; & celuy qui m'a fait part de cette Histoire, m'a asseuré qu'il les avoit toûjours frequentez familierement depuis, sans avoir rien vû paroistre de venerien à aucun d'eux, quoy qu'il y ait environ douze ans que la chose soit arrivée.

X. De la conclusion tirée des preuves precedentes.

Que si les circonstances de cette observation, marquent que les semences des six freres pouvoient estre degenerées en Matiere Venerienne, il ne faut pas conclure neanmoins que toutes les impudiques soient necessairement impures, puis qu'il n'y a pas lieu de croire que ces semences puissent avoir pris une forme si étrange, sans avoir esté receuës & mélangées dans la matrice de celle qui

les receut ; & qu'on ſçait d'ailleurs que cette partie ne prend que quand elle donne, quoy qu'il y ait bien des femmes trop difficiles à émouvoir, pour eſtre excitées à rendre pluſieurs fois leurs ſemences preſque dans un même temps. Mais c'eſt aſſez d'avoir montré par toutes les choſes qui viennent d'eſtre dites, que cela ſe peut faire quelquefois, pour prouver que les Maladies Veneriennes peuvent eſtre preſque auſſi anciennes que le monde ; & il ſuffit de dire qu'elles ne produiſent pas un ſeul accident, qui ne puiſſe eſtre rapporté aux premieres Maladies connuës, pour faire voir qu'on pourroit auſſi-toſt nier leur eſſence que de maintenir leur nouveauté.

CHAPITRE III.

Des causes des Maladies Veneriennes.

POur donner une explication intelligible de ce qui peut faire les Maladies Veneriennes, je dois renoncer, ce semble, aux maximes de la plûpart des Autheurs. Ces divisions & ces subdivisions de causes en occultes & manifestes, simpathiques & antipathiques ; agentes & patientes ; efficientes, materielles, formelles & finales ; primitives, antecedentes & conjointes ; prochaines & éloignées ; internes & externes, ne pourroient servir icy qu'à plonger les esprits dans la confusion, dans l'ignorance, & dans l'obscurité ; parce qu'il y en a quelques-

I. De la division ordinaire des causes des Maladies Veneriennes.

unes qui ſont inutiles, que pluſieurs autres ſont inconcevables, & qu'enfin la plûpart ſont trop generales, pour determiner preciſément des cauſes auſſi particulieres que celle que je viens de rechercher.

II. De la diviſion de l'Autheur.

Ainſi comme j'ay montré ſeulement dans le Chapitre precedent, que la matrice des femmes publiques, eſtoit la ſource de la matiere impure qui fait les Maladies dont je parle; & que l'attouchement de ces perſonnes ſales pouvoit donner lieu à cette même matiere de paſſer d'un ſujet dans un autre; c'eſt aſſez dans celuy-cy de diviſer les cauſes des Maladies Veneriennes, en celle qui les fait premierement & de ſoy, & en celle qui les rend communiquables.

La premiere que j'appelle generative, merite de tres-grandes

reflexions ; on ne connoiſt point ſa nature, ſi on ne connoiſt celle de la matiere ſpermatique dont elle vient ; on peut douter des principes qui entrent dans la composition de cette matiere, ſi on ne ſçait quels ſont ceux qui forment l'animal dont elle n'eſt que la ſemence & le germe ; & on ignore enfin les elemens de l'homme, ſi ſi on n'a pas appris quels ſont ceux composent univerſellement tous les mixtes. Mais comme ces choſes ſont inconnuës à ceux qui n'ont pas appris la Phyſique, & que les Philoſophes ont un tres-grand nombre de ſyſtemes differens, qui ſont tous fondez ſur des raiſonnemens vray-ſemblables ; il ſemble qu'il ſeroit neceſſaire de parcourir icy la principale partie de cette ſcience, & d'examiner les divers ſentimens de ceux qui l'ont traitée, pour determiner preciſément

III. Des moyens de connoître la cauſe generative des Maladies Venerienne.

l'essence de la cause dont je parle: Cependant comme il faudroit du moins composer un volume entier pour bien executer ces deux circirconstances, & que je me dois renfermer dans des bornes qui ne me permettent pas de m'étendre beaucoup au de-là de mon sujet; il suffira à mon avis de raporter succintement ce que j'ay trouvé de plus probable sur cette matiere, aprés avoir meurement reflechi sur toutes ses dépendãces.

IV. Des principes efficiens, de l'espace & de la matiere.

Or ce qu'on doit premierement considerer, selon moy, dans la Physique, est l'Espace & la Matiere. La premiere de ces choses qui est, comme parle Monsieur Gassendy, la table d'attente des Ouvrages de la Toute-Puissance, & le lieu general de tout ce qui est ou peut estre produit, est d'autant plus incontestable que sans la supposer, il n'est pas possible

de concevoir le mouvement qui eſt dans la Nature, quoy qu'en puiſſent dire Monſieur Deſcartes & ſes Sectateurs. La deuxiéme qui n'eſtoit qu'une ſubſtance confuſe & indeterminée avant la creation, fut premierement informée dans toutes ſes parties par le premier principe efficient, qui eſt Dieu; & ces meſmes parties ont eſté depuis unies & deſunies dans tous les temps, & en diverſes manieres, par l'action de la cauſe ſeconde qui eſt la Nature; ou ſi l'on veut, cette intelligence ſecrette, qui eſt d'autant plus admirable, qu'elle n'eſt connuë que par ſes effets; & cela pour ſervir à la generation & au changement perpetuel de tous les Eſtres.

V. Des formes materielles.

Les formes que cette matiere a receuës, & qui ne ſont que les ſuites neceſſaires du mouvement, du repos, de la grandeur, de la

figure, & de la ſituation de ſes parties, ſont generalement ſpirituelles ou corporelles. Par les premieres; je n'entends pas parler des formes ſubſtantielles, des intelligences celeſtes, de l'ame raiſonnable, ny des inſtincts des brutes, qui ſont les ſujets de la Metaphyſique; mais ſeulement de ces Eſtres ſubtils, qu'on nomme Eſprits, & qui ne ſont diſtinguez de ceux qui reçoivent le nom de corps que par leur mouvement impetueux, & par leur petiteſſe incomprehenſible. Ces eſprits ſont ſi neceſſaires à la vie des Animaux, qu'elle ſemble manquer en un inſtant, lors qu'en ſe retirant au cœur qui en eſt la ſource, ils abandonnent toutes les autres parties, & qu'elle perit meſme en tres-peu de temps, quand l'inſpiration ceſſe de les attirer: Les plantes leur doivent encore leur naiſſance, leur

accroissement, & leur subsistance; parce qu'elles ne vegetent point dans la terre qui ne les reçoit pas, & qu'elles ne peuvent subsister dans les lieux qui leur sont impenetrables. On ne peut pas neanmoins determiner leur essence, & l'on peut douter si ce n'est point ce que les corps Celestes répandent perpetuellement sur nous, ou les parties de l'Air qui nous environnent immediatement, & qui ne doivent peut-estre pas en estre distinguées. Quoy qu'il en soit, les formes que j'ay nommées corporelles, peuvent estre beaucoup plus facilement connuës. On divise generalement leurs sujets en simples & en composez. Les premiers qui servent à former les autres, ont esté nommez par tous les Philosophes, Elemens, & ceux qui ont le mieux compris leur nature, les ont à peu prés definis,

des corps homogenes provenus de la premiere determination que la Matiere a receuë par la Forme, & qui font par leur different mélange la composition & la diversité de ceux qu'on appelle Mixtes.

VI. Des corps qui ont esté recõnus sous le nom d'Elemens.

Les Elemens selon les Peripateticiens sont quatre, sçavoir l'air, le feu, l'eau & la terre ; selon les Cartesiens trois, sçavoir les parties subtiles, rondes & irregulieres de la matiere ; & selon les Chimistes cinq, sçavoir le sel, le soulphre, le mercure, le phlegme, & la teste morte. La premiere de ces trois opinions n'est pas à mon avis soûtenable. Si l'on considere l'air grossierement & tel qu'il nous paroist; on y trouvera non seulement tout ce qui peut recevoir le nom d'Element, mais encore la lumiere, les tenebres, & peut-estre mesme beaucoup d'autres Estres

qui nous ſont inconnus. Si on le prend au contraire dans toute ſa ſimplicité, on trouvera une ſubſtance ſi ſubtile & ſi déliée, qu'il ne ſera pas poſſible de concevoir qu'elle puiſſe eſtre aſſez étroitement liée à des Eſtres corporels, pour devenir un principe de compoſition dans les Mixtes. Enfin comme perſonne ne doute qu'il n'y ait dans les corps palpables quelque choſe qui ne peut jamais devenir du feu, de l'eau, ny de la terre; par exemple le ſel des Chimiſtes, il n'eſt pas neceſſaire de dire que ces corps ſont trop compoſez pour détruire cette opinion; & c'eſt aſſez de ſoûtenir que leurs parties homogeſnes, ne ſont pas les ſeuls corps ſimples dont les autres ſont compoſez.

Pour ce qui eſt de la deuxiéme, elle peut encore moins ſubſiſter que la premiere; Monſieur Deſ-

cartes fait naiſtre ſes Elemens de la premiere diviſion de la matiere; & cependant il avouë luy meſme qu'en la conſiderant dans toute ſa ſimplicité, on ne laiſſe pas de juger qu'elle eſt diviſible, qu'elle a neceſſairement des parties, & que ces meſmes parties ſont diverſement figurées: D'où il ſuit qu'en les diſtinguant comme il a fait en trois ordres, c'eſt purement conſiderer la Matiere en elle-même, comme Epicure, M. Gaſſendy, & quelques autres Philoſophes ont fait, en traitant de la diverſité des figures des Atômes.

Enfin à l'égard de la troiſiéme; ſes Autheurs meſmes ont pris le ſoin de la détruire; parce qu'ils ont avoüé qu'ils n'ont jamais pû reduire leurs pretendus Elemens dans une ſimplicité abſoluë, qui eſt autant que s'ils confeſſoient que ce ſont des corps compoſez,

dont il faut rechercher les principes materiels.

Cependant le rapport des sens qui a trompé Ariſtote, les idées de l imagination qui ont fait errer M. Deſcartes, & les effets des diſſolvants qui ont deceu les Chimiſtes, ſont les ſeuls moyens dont j'ay dû me ſervir pour acquerir la connoiſſance des veritables Elemens : Mais auſſi comme je les ay mis tous trois en uſage, l'un m'a fourny des lumieres que je n'aurois pû tirer de l'autre, & je me ſuis ainſi formé un ſiſteme d'autant plus vray-ſemblable, qu'on n'a jamais fait d'experiences qui ne puiſſent eſtre expliquées par les conſequences qui en peuvent eſtre déduites. VII. Des Elemens de l'Autheur.

Voicy donc ſurquoy je fais rouler toute ma doctrine. J'ay remarqué cinq Elemens dans la Nature, & pour me ſervir de termes con-

connus, je les ay nommez, Terrestre ou Alkali, Acide, Liquide, Etheré, & Ignée. Je comprends sous le premier de ces Elemens tous les petits corps solides, & raboteux, qui forment la terre; sous le deuxiéme tous ces corpuscules longs, droits, roides, & pointus, qui se font particulierement remarquer dans les differends sels; sous le troisiéme les parties homogenes souples & ondoyantes dont l'eau simple est composée; sous le quatriéme les parcelles rameuses & ployantes, qui donnent presque toute la forme aux Huiles; enfin sous la cinquiéme les particules subtiles, rondes, mouvantes & splendides, qui forment le feu ou la flamme, lors qu'elles sont librement agitées par les parties de l'air.

VIII. De la nature de ces nouueaux Elemens.

Ces Elemens qui ne sont pas ceux des Peripateticiens ny ceux

des Carteſiens, puis qu'ils ſont en plus grand nombre que les uns ny les autres, quoy que l'air n'y ſoit pas compris, ny encore moins ceux des Chimiſtes, puis qu'ils en ſont meſme les principes; peuvent eſtre neanmoins facilement expliquez ſans ſe mettre en peine comme a fait Monſieur Deſcartes, de ſuppoſer un tournoyement que les parties de la matiere ont dû faire, pour acquerir les figures qu'il leur attribuë: C'eſt aſſez de ſe repreſenter que pour la production des divers corps que nous voyons, la matiere a dû eſtre diviſée en parties inégales, & qu'entre ces parties il s'en eſt trouvé de tres menuës & de figures indeterminées; d'autres plus groſſes, & ſi l'on veut de figure ronde, & quelques autres enfin de figures angulaires, irregulieres & crochuës: que ces dernieres parties

ayant eu par ces figures plus d
diſpoſition à s'allier que les au-
tres, elles ont premierement for-
mé les Alkalis par leur union ; qu
ces petits corps ont eſté enſuit
amoncelez & preſſez au centre d
monde, par l'action des corps ce-
leſtes qui ont leur mouvement di-
rect vers luy, & qu'ils ont form
par leur aſſemblage & à cauſe d
leurs inégalitez, une maſſe aſſe
pôreuſe pour contenir le reſte d
la matiere, en partie dans des eſ-
paces communiquables, & en
partie dans des moules propres à
donner la forme aux autres Ele-
mens.

IX. Des proprietez de ces mêmes Elemens.

La nature de ces corps ſimples
eſtant ainſi determinée, pour peu
qu'on reflechiſſe ſur l'eſſence des
Mixtes, dans leſquels chacun d'eux
abonde, on connoiſtra auſſi-toſt
toutes leurs proprietez ; de ſorte
par exemple, qu'en conſiderant

la solidité des parties du sable qui n'a presque rien que de terrestre, il sera aisé de conclure que l'Alkali est solide, & par consequent sec, froid, pesant & opaque, de même qu'en observant ce qu'il y a de plus essentiel dans le sel, dans l'eau, dans l'huile, & dans le feu, il sera facile de juger des qualitez qu'on peut attribuer a l'Acide, au Liquide, à l'Etheré & à l'Ignée. Il ne reste donc qu'à examiner maintenant si l'on peut trouver dans ces Elemens tous les attributs qui en doivent constituer l'essence.

La premiere des conditions qu'on y doit remarquer est qu'ils soient des corps; or il n'y aura pas lieu d'en douter, si l'on prend garde qu'ils sont materiels, & qu'ils ont tiré leurs formes du mouvement, du repos, de la grandeur, de la figure & de la situation des parties

X. De ce qui a dõné lieu deprẽdre ces corps pour les Elemens des Mixtes.

de la matiere: La seconde est qu'il soient les plus simples de tous les corps; ce qui paroist évidemment en ce qu'il est impossible d'y trouver de la composition, & qu'il composent au contraire ce qu'on peut tirer de moins composé par la Chimie, en tâchant de diviser les principes des Mixtes: Car par exemple, le Mercure des Chimistes est dans l'Esprit de Vin un composé de beaucoup de corpuscules Ignées, d'une mediocre quantité de Liquides, & d'un tres-petit nombre d'Alkalis: leurs souphres ne sont que des mélanges inégaux, d'Etherez, d'Ignées & d'Alkalis; ils nomment leur Sel Essentiel, quand les Acides, les Liquides & les Alkalis le composent à peu prés en égale quantité; volatile quand les Acides sont mêlez avec beaucoup d'Etherez & d'Ignées; & fixes, quand ces mémes

acides sont asseblés avec une moindre quantité d'Alkalis & d'Ignées, La troisiéme est qu'ils soient émanés de la premiere determination que la matiere a receuë par la forme; ce qui ne souffre point de contradiction, en ce qu'ils sont les dissolvans universels des corps, quoy qu'ils soient eux-mesmes indivisibles, parce qu'ils ne peuvent plus reprendre l'essence de la matiere premiere, qui est la seule substance de leur composition. Enfin la quatriéme est que les autres corps en soient composez; ce qui est visible en ce qu'il n'est pas possible d'en trouver un seul dans lequel on ne les puisse rencontrer tous ou en partie, ny dans lequel on puisse trouver une substance corporelle d'une autre nature.

XI. De quelle maniere ces Elemens composent les Mixtes.

Ces Elemens estant donc ainsi establis, il resteroit à faire voir comment le mouvement, le repos,

la grandeur, la figure & la situation de leurs parties, peuvent donner la forme à tant de differens mixtes; mais comme le détail de ces choses seroit d'une trop longue discussion, il suffit de dire que si dans quelques Mixtes qui paroissent assés simples à nos yeux on y peut trouver les uns sans remarquer les autres; & par exemple dans l'eau commune, dans la composition de laquelle l'Element Etheré n'entre point, & parmi laquelle l'Ignée ne peut jamais estre que par accident, on sçait neanmoins qu'ils se rencontrent tous dans les plus composez, tels que sont par exemple les Animaux & les Plantes; & par consequent dans l'Homme, qui est en particulier le sujet de l'Art que je traite.

XII. De la nature de la Matiere Venerienne.

Or s'il est vray de dire que ces Elemens soient les principes ma-

teriels

teriels de l'homme, il eſt indubitable qu'ils ſe trouvent avec les eſprits dont j'ay parlé, dans les ſemences &dans le ſang menſtruel dont il eſt immediatement composé ; mais comme le temperament ſeroit neceſſairement uniforme dans l'eſpece humaine, ſi les principes eſtoient toûjours mélangez en pareille quantité ; il s'enſuit que les matieres que je viens de nommer, ont autant de diverſes qualitez, que la conſtitution particuliere de chaque individu eſt differente de celle des autres. Ces choſes eſtant une fois préſuppoſées, il ne ſera pas difficile d'expliquer la nature de la Matiere Venerienne, conformement à ce qui a eſté dit dans le Chapitre precedent ; car c'eſt aſſez de ſuppoſer que la ſemence d'un homme differe en quelque choſe de celle d'un autre, pour

conclure que celle de plusieurs hommes retenuës & mélangées dans une mesme Matrice (où elles doivent necessairement recevoir quelque alteration que ce soit) s'y fermentent avec d'autant plus de vehemence, que la disposition de leurs parties est dissemblable; & il suffit de se representer cette fermentation extraordinaire, pour s'assurer que la plus grande part des plus subtiles & des plus spiritueuses parties de ces semences, sont alors tellement separées d'avec les plus grossieres & les plus materielles, & qu'elles ont receu un mouvement si étrange & si impetueux, qu'elles ont pû forcer leur prison, je veux dire estendre la matrice, ouvrir ses pôres & les traverser pour se répandre dans un plus grand espace; d'où vient que les particules acides restent aprés dans la capacité

de cette partie, mélées & incorporées avec une quantité d'Esprits & de Corpuscules Ignées, assez petite pour laisser la matiere fermentée picquante & corrosive, & assez grande pour luy donner autant d'activité & de penetration qu'il luy en faut, pour estre à peu prés de la nature de ces sels volatils, ou si l'on veut de ces esprits irritez, qui dans certains animaux sont nommez venins.

XIII. Des preuves de l'opinion de l'Auteur.

Je pourrois ensuite de cecy montrer que toutes les consequences de ma proposition, peuvent estre déduites du principe que je soûtiens, ou pour mieux dire, que tous les effets de la Matiere Venerienne se rapportent parfaitement à l'explication que je viens de donner de sa nature; mais comme je serois obligé de m'étendre pour cet effet,

ſur l'eſſence & ſur les proprietez des Elemens que j'ay décrits, ſur les cauſes, ſur les degrez & ſur les effets de la fermentation en general, ou encore ſur d'autres choſes qui ne ſont pas de mon ſujet ; & qu'il eſt impoſſible d'ailleurs de parler icy de celles qui en ſont particulierement dépendantes, ſans m'engager à faire des repetitions inutiles ; j'aurois lieu ce ſemble, de paſſer à l'examen de ce qui peut rendre les Maladies Veneriennes communiquables. Cependant puis qu'il eſt vray que les objections qui m'ont eſté faites par quelques perſonnes ſçavantes, touchant mon opinion ſur la nature de la Matiere Venerienne, meritent au moins quelques reflexions ; je croy qu'il ſera utile de les rapporter dans le Chapitre ſuivant, afin d'en donner aux curieux

la ſolution qu'ils peuvent ſouhaiter.

CHAPITRE IV.

Des choſes qui ſemblent eſtre oppoſées à l'opinion de l'Autheur, touchant la nature de la Matiere Venerienne.

LA perception des ſens, les productions du raiſonnement, & les effets de l'experience, ſont les ſeuls moyens qui ont eſté donnez à l'homme pour ſe former les idées des choſes qu'il veut connoiſtre. Cependant on ſçait que les Organes du ſentiment peuvent eſtre changez, depravez & abolis, que la raiſon nous éclaire ſi foiblement, que nous tombons ſouvent dans l'abus & dans l'erreur, en penſant acquerir des connoiſſances certaines; & qu'enfin l'ex- I. De ce qui a dõné lieu aux Objections ſuivantes.

perience eſt preſque toûjours ſi trompeuſe, qu'elle ſert également à la preuve des opinions qui paroiſſent les plus oppoſées. C'eſt ce qui a donné lieu dans les ſciences à l'établiſſement des doutes; c'eſt d'où vient qu'on rejette aujourd'huy toutes les apparences pour s'attacher à la realité des choſes ; & c'eſt ce qui fait que la verité meſme n'eſt établie qu'aprés qu'elle a eſté combatuë ; ainſi les Sçavans n'ont pas dû entrer dans mes ſentimens ſans les avoir examinez ; toute la vrayſemblance qui ſe remarque dans mon opinion touchant la nature de la Matiere Venerienne, n'a pû les obliger d'ajoûter foy aux conſequences que j'en tire ; & ils ont eu raiſon de m'oppoſer tout ce qui ſemble y eſtre contraire, pour avoir lieu de trouver dans les réponſes que je dois faire

leurs objections, dequoy se convaincre d'une verité, dont il leur estoit encore permis de douter.

La premiere de ces objections est, que si la Matiere Venerienne estoit produite par le mélange des semences de plusieurs hommes, receuës&retenuës dans une même matrice; les femelles de tant de brutes qui s'accouplent avec plusieurs masles, devroient produire en elles une matiere propre à faire les Maladies Veneriennes, ou d'autres indispositions à peu prés de mesme nature. II. De la premiere Objection.

Mais sans faire voir qu'il n'y a pas tant d'inégalité dans le temperament des bestes, que dans celuy des hommes, & que plusieurs d'entr'elles souffrent la rogne, le farcin, la perte continuelle de la matiere seminale, & plusieurs autres maux qui ont beaucoup de rapport avec ceux

qui dans l'homme sont nommez Veneriens; il suffit pour détruire cette objection, de faire remarquer qu'entre les femelles des brutes, la plûpart ont leurs matrices separées par cellules; que quand ces cellules ont esté toutes remplies par diverses approches, ces femelles perdent le desir de s'accoupler, de maniere qu'elles ne sçauroient plus souffrir leurs masles; & par consequent qu'il est impossible que les semences de plusieurs soient mélangées & retenuës dans une mesme capacité, comme il arrive necessairement dans la matrice de la femme, quand la Matiere Venerienne y est produite. Il est vray que les matrices des Jumens & de quelques autres brutes, n'ont qu'une seule cavité; mais il est toûjours constant que dans celles-là, l'ardeur qu'elles ont de temps en temps pour la

copulation, s'éteint de telle ſorte auſſi-toſt qu'elles ſont pleines, qu'elles ont alors une tres-grande averſion pour les maſles, & que ſi elles ſont comme forcées par quelqu'autre que par celuy qui les a empreintes, elles n'en ſont jamais aſſez émeuës, pour que leurs matrices ſe puiſſent ouvrir: D'où vient qu'elles n'en reçoivent le ſperme que dans le vagina, où il ne peut pas eſtre retenu auſſi long-temps qu'il ſeroit neceſſaire, pour que celuy de pluſieurs autres maſles y puiſſe intervenir, ny pour exciter enſuite la fermentation qui ſe pourroit faire dans le propre corps de la matrice, & ſans laquelle ces matieres ne peuvent jamais devenir veneneuſes.

On objecte de plus, que ſi la Matiere Venerienne n'eſtoit autre choſe que des acides, meſlez — II. De la deuxiéme Objection

& incorporez avec aſſez de Corpuſcules ſpiritueux & ignées, pour leur donner l'activité que j'ay dite, elle devroit eſtre aſſez corroſive pour percer & pour diſſoudre les veines, les arteres, les chairs, ou d'autres parties, auſſitoſt qu'elle auroit eſté miſe en mouvement par le ſang, ou par les humeurs qui ſont hors des vaiſſeaux; ce qui eſt contraire à l'experience.

Deux raiſons ſans repliques, ſervent de réponſes à cette objection: La premiere eſt, que la diſſolution des corps dépend plûtoſt de la diſpoſition de leurs parties, que de la force de leurs diſſolvans, puiſque l'eau Regale qui diſſoud l'or, ne peut pas diſſoudre l'argent, & que l'eau Forte ne diſſoud parfaitement la limaille d'acier, qu'aprés avoir eſté affoiblie par l'eau commune. La

deuxiéme qui est une loy inviolable dans la nature & dans la méchanique, est que quand les parties agissent dans un sujet separément (quoy qu'en mesme temps) elles ont moins de force que quand elles sont ensemble conjointes & agissantes. D'où vient que l'esprit de Nitre, l'eau Forte, & l'huile de Vitriol, qui sont de puissans corrosifs, deviennent des remedes benins & rafraichissans, lors qu'ils sont meslez en petite quantité dans un grand volume d'eau commune, & que leurs acides sont par ce moyen plus éloignez les uns des autres: Car ces deux propositions étant une fois établies, on pourra montrer aisément pourquoy les Acides Veneriens sont quelquefois long-temps dans un sujet, sans y produire les méchans effets dont ils sont capables; puis qu'en rai-

ſonnant conformement à la premiere, on peut ſoûtenir que les pôres des parties charneuſes & membraneuſes, peuvent eſtre aſſez agrandis & dilatez dans quelques corps, pour qu'elles ſoient traverſées en tous temps par ces Acides, ſans eſtre diviſées dans leur continuité; & qu'en déduiſant de la ſeconde la conſequence qu'elle ſuppoſe, on doit conclure que la Matiere Venerienne ne doit eſtre active que proportionnellement à ſa quantité, ou au volume de la liqueur dans laquelle elle eſt meſlée. Or comme il n'en paſſe que tres-peu d'un ſujet dans un autre, lors de la communication des Maladies Veneriennes, & qu'il y a toûjours aſſez de ſang, de ſemence, ou d'autres humeurs dans les parties qu'elle penetre, pour l'affoiblir conſiderablement; il arrive qu'el-

le n'eſt corroſive que quand ſes parties ſont encore aſſemblées, & attachées ſur la ſuperficie du corps qui la reçoit, ou qu'aprés avoir eſté ſeparées de la plus grande part des ſubſtances liquides, par un effet de la fermentation qu'elle y excite toûjours, mais plûtoſt ou plus tard, ſelon la diſpoſition de leurs parties.

Toute la difficulté conſiſte à ſçavoir ſi dans la fermentation que je viens de dire, la Matiere Venerienne imprime ſa mauvaiſe qualité à toute la maſſe du ſang; mais s'il y a apparence que tous les Acides qui font partie de cette humeur, acquierent la volatilité & la penetration des Acides Veneriens; il n'eſt pas croyable que ces derniers puiſſent communiquer leur venenoſité, à toute cette quantité deCorpuſcules terreſtres, huilleux & liquides dont

cette masse est composée, puis qu'ils sont d'une nature directement opposée à celle des esprits & des corps qui forment les venins par leur alliage; d'où il est à presumer que la matiere qui s'épanche hors des vaisseaux, pendant cette mesme fermentation, & qui cause ensuite tous les accidens de la Verolle, n'est autre chose que les Acides Veneriens receus; & ceux qui faisoient partie du sang, incorporez avec quelques Corpuscules spiritueux & ignées, & dissouts dans une quantité de serositez assez grande, pour ne leur pas laisser toute l'activité des forts dissolvants, & assez petite pour ne leur pas oster la force de picquer les nerfs & les membranes, de penetrer les os & les cartilages, de ronger peu à peu les muscles & les visceres, & de rompre les fibres, ou du moins d'agran-

dir considerablement les pôres de la peau & des autres envelop-pes exterieures.

III. De la troisiéme objection.

Quelques-uns ont encore objecté, que si la Matiere Venerienne estoit principalement dépendante des acides, elle devroit toûjours avoir esté receuë dans une quantité proportionnée au desordre qu'elle fait, puisque les liqueurs les plus acides & les plus plus corrosives, ont leur action limitée dans sa durée & dans ses effets, selon qu'elles sont employées dans un plus grand ou dans un moindre volume : Ce qui ne s'accorde pas avec ce qui se passe dans la plûpart des Verollez, qui se voyent affligez en divers temps d'un grand nombre d'accidens differens, dans toutes les parties de leurs corps, bien qu'ils n'ayent receu que quelques atômes de Matiere Venerienne.

Mais ce qui a esté dit en refutant l'objection precedente, touchant le changement qui arrive aux Acides naturels, lors qu'ils fermentent avec la Matiere Venerienne, est plus que suffisant pour répondre à celle qui vient d'estre proposée, puis qu'il fait voir que les Acides Veneriens, qui ont penetré les parties d'un sujet d'une maniere propre à faire la Verolle, ne sont que le levain & le ferment qui produit toute cette quantité de matiere, qui est la cause immediate des accidens de cette maladie ; à quoy l'on peut ajoûter que les venins qui sont vray-semblablement des Acides volatilisez, comme la Matiere Venerienne, & qui ne sont ordinairement receus que dans une tres-petite quantité, ne laissent pas de produire dans toutes les parties des simptômes ef-

froyables, auſſi-toſt qu'ils ont penetré les vaiſſeaux qui contiennent le ſang; c'eſt à dire avant qu'ils ayent eû le temps de cauſer la generation d'une ſemblable matiere.

IV. De la quatriême Objection.

Pluſieurs ſoûtiennent encore que ſi la Matiere Venerienne eſtoit toûjours & dans tous, des Acides volatiliſez par la fermentation; c'eſt à dire par leur étroite union avec des corps ſubtils, & que de la ſorte elle fuſt à peu prés de la nature des venins comme je l'ay avancé, elle ne produiroit pas tant de differens accidens dans les diverſes perſonnes qui ſouffrent la Verolle, & les ſuites de ſa penetration ſeroient du moins auſſi determinées, que celles des morſures des Animaux veneneux.

Mais comme la Matiere Venerienne n'eſt pas pouſſée comme

la Matiere veneneuse, par une multitude d'esprits irritez, il arrive qu'elle ne produit ses méchans effets, qu'aprés la fermentation qu'elle excite dans les substances liquides, qu'elle s'épanche durant cette fermentation en diverses parties du corps, & qu'elle y trouve differentes sortes de superfluitez, avec lesquelles elle se mesle confusement. Or comme cette mesme fermentation se fait ou quelquefois plûtost ou quelquefois plus tard, & que ces superfluitez ne sont pas toûjours les mesmes, on doit necessairement trouver de la difference dans le temps, & dans la forme des accidens que cette matiere produit.

V. De la cinquiéme Objection

On objecte d'ailleurs, que si la Matiere Venerienne étoit Acide, on pourroit guerir les Maladies qu'elle cause, par l'usage des sels ou des autres Matieres Alkalis;

puiſque ces choſes arreſtent toûjours l'activité des Acides, en émouſſant & en mortifiant leurs pointés.

Pour répondre à cette objection, je pourrois montrer que les Acides eſtant des corps elementaires, ils ne peuvent eſtre détruits par aucun agent naturel que ce ſoit, & qu'ils ſont eux-meſmes au contraire les diſſolvans des Mixtes les plus ſolides. Mais pour ne me pas écarter de mon ſujet il ſuffit de dire qu'en ſupoſant la nature des Alkalis, on comprendra ſans peine que c'eſt effectivement par leur moyen que les Maladies Veneriennes ſont gueries, puis qu'on ne peut preſque jamais oſter les Ulceres, les Chancres, les Chaudepiſſes & les Gonorhées, ſans l'uſage des ſels mineraux, qui ſont des Mixtes compoſez de beaucoup de Corpuſcules terre-

ſtres & Alkalis, & que la Verolle meſme eſt ordinairement détruite par le Mercure, qui contient beaucoup de ces meſmes Corpuſcules. Il eſt vray que les petits Corps Etherez qui le rendent ſi volatile, prédominent dans ſa compoſition ; mais il y a lieu de dire qu'ils ſont moins propres à ſe charger des Acides Veneriens, qu'à conduire dans toutes les parties du corps les Alkalis qui peuvent les enlever. En effet on experimente que la plûpart des Alkalis des Chimiſtes ; c'eſt à dire de ces ſels fixes, ou volatils, & de ces autres matieres qui font boüillonner les liqueurs Acides qu'on jette deſſus, ne gueriſſent pas la Maladie que j'ay nommée en dernier lieu, bien qu'ils ſoient capables d'abſorber beaucoup d'Acides, au moyen de la grande quantité de petits corps ter-

restres qui entrent dans leur composition, faute d'estre joints à d'autres corps assez subtils & assez penetrans, pour estre portez dans tous les lieux où la Matiere Venerienne peut estre épanchée. Il est vray que les esprits Acides qui se tirent des Animaux, & particulierement des Viperes, contribuënt beaucoup à la guerison de cette mesme Maladie : mais ce n'est toûjours que parce qu'ils ont quelque chose, qui leur donne à peu prés la volatilité & la penetration du Mercure.

VI. De la sixiéme Objection.

Une objection qui n'est qu'une suite de la precedente, est que s'il y avoit lieu de considerer la Matiere Venerienne comme un Acide, on devroit aussi regarder comme un Alkali, le Mercure, par lequel elle est enlevée ; & par consequent attendre de leur jonction, la fixation qui arrive toû-

jours aux Alkalis volatils, aprés qu'ils ont été meslez & fermentez avec les Acides ; ce qui est contraire à l'experience.

Cette objection n'estant fondée que sur une fausse proposition, elle ne devroit ce semble estre détruite que par la negative ; ainsi pour montrer qu'elle ne peut pas avoir icy de lieu, il suffiroit de faire voir qu'il y a plusieurs corps volatils & tous pleins d'Alkalis, qui peuvent estre mélangez & fermentez avec des liqueurs Acides, sans qu'il en resulte la fixation qu'en suppose. Cependant pour ne parler que du Mercure, qui n'est pas d'une nature differente de ceux-là, selon ceux mesme qui admettent les principes communs, puisque l'experience démontre qu'il est extremement volatile, & qu'il fait boüillonner les liqueurs Acides

qu'on jette dessus ; il est certain qu'aprés avoir receu toute l'action de ses dissolvans, on luy peut encore redonner sa premiere volatilité par le moyen du feu ; ce qui provient apparemment de ce qu'il y a beaucoup de Corpuscules liquides dans sa composition, qui entretiennent perpetuellement le mouvemement intrinseque de ses autres parties. Mais quand la proposition dont j'ay parlé, seroit aussi veritable qu'elle est fausse, la consequence qu'on en pretend tirer, ne laisseroit pas d'estre mal fondée, puisque les esprits Acides considerablement affoiblis par l'addition de l'eau commune, n'agissent aucunement sur les Alkalis, & que les Acides Veneriens que le Mercure rencontre dans les corps des Verollez, sont toûjours étendus dans une trop grande quantité de liqueurs, pour agir

deſſus ce mineral avec autant d
force, que pourroient faire l
diſſolvans dont on entend parl

VII. De la ſeptiéme Objection

On m'oppoſe d'ailleurs que ſi
Matiere Venerienne eſtoit Aci
elle auroit du moins aſſez de p
ſanteur, pour empécher que
Mercure ne montaſt avec la
tuite qui ſort dans le flux de bo
che, puis qu'en pouſſant ce mi
neral par le moyen du feu, ap
qu'il a eſté diſſous avec l'eſprit
Nitre ou l'Eau Forte, il ne
ſublime point que tout le phle
me ne ſoit évaporé.

A la verité ſi les Acides Ve
riens qui ſont dans les corps d
Verollez, eſtoient auſſi fixes q
ceux des eſprits corroſifs auec l
quels on diſſout le Mercure,
qu'ils fuſſent aſſemblez en la m
me quantité avec auſſi peu
Corpuſcules liquides, qu'il y
a dans un certain volume d'Eſp

de Nitre ou d'Eau Forte; cette objection ſeroit difficile à reſoudre : Mais comme j'ay fait remarquer que la Matiere Venerienne a beaucoup de volatilité, & qu'elle eſt toûjours étenduë dans une grande quantité de ſubſtances liquides aprés qu'elle a fait la Verolle, il n'y a pas lieu de prétendre qu'elle puiſſe empêcher la ſublimation du Mercure. Je dis plus, car quand meſme on la ſuppoſeroit dans le degré de peſanteur, qui ſe remarque dans les diſſolvans corroſifs dont je viens de parler, on ne pourroit pas dire qu'elle fût capable d'empeſcher que le Mercure ne montaſt avec la pituite qui ſort dans le flux de bouche ; parce que ce mélange eſt mis dans une ſi continuelle agitation par le mouvement des eſprits & des humeurs, que les differentes ſubſtances qui le compoſent, ne ſe peu-

vent separer les unes d'avec les autres, & que la chaleur naturelle qui le fait sublimer, est trop foible pour faire exhaler d'abord ses plus legeres parties : C'est d'où vient qu'en mettant sur un feu moderé la dissolution du Mercure, faite avec l'Esprit de Nitre ou avec l'Eau forte, & l'y tenant dans un perpetuel mouvement, on peut exciter tout ensemble la sublimation de ce mineral, des acides & du flegme.

VIII. De la huitiéme Objection

Enfin la derniere des objections ausquelles je dois icy répondre est que si la matiere Venerienne ronge les chairs, blesse les nerfs & penetre les os, il y a lieu d'attribuer tous ces effets à une nature d'Alkalis, puisque les Sels caustiques qui en sont une espece sont du moins aussi penetrans & aussi corrosifs que les Esprits acides.

Mais comme entre les Alkalis, il n'y a que les ſels Cauſtiques qui ſoient corroſifs, & que ces ſels n'acquierent cette qualité qu'au moyen d'une calcination actuelle & violente; on ne peut pas dire que les Alkalis corroſifs, puiſſent eſtre produits dans la matrice de la femme, comme la Matiere Venerienne: Mais quand meſme on ſeroit aſſeuré de la poſſibilité de cette production, l'objection que je viens de propoſer, ne prouveroit pas qu'elle ait dû neceſſairement eſtre faite, puis qu'on s'eſt contenté de dire qu'il y a des ſels Fixes & Alkalis, auſſi corroſifs que les Eſprits Acides, & qu'on ne prouve ainſi rien autre choſe, ſinon que la Matiere Venerienne peut auſſi bien tenir de la nature de l'un que de l'autre de ces corroſifs. Quoy qu'il en ſoit, il eſt aiſé de juger par les effets de cette matie-

re, qu'il n'est pas necessaire d'avoir égard à la nature de ces dissolvans, pour connoistre quelle peut estre son essence, puis qu'on ne voit pas qu'elle agisse avec autant d'activité, que ceux qui servent à la dissolution des corps: Mais quand mesme on voudroit prendre la chose de cette maniere, il y auroit toûjours lieu de reconnoistre les Acides, pour le principe actif & abondant de la matiere venerienne, puis qu'en premier lieu on convient qu'ils ont autant de penetration que la Matiere Caustique, & que les accidens de la Verolle, ont beaucoup plus de rapport avec l'impression que les Esprits simplement acides peuvent faire à la peau, par exemple, ceux de Sel & de Vitriol, qu'avec les escarres qui peuvent estre faits à cette partie par les Cauterres, soit actuels soit potentiels. Aprés tout

ſi on conſidere les Alkalis comme principes, on ne les peut raiſonnablement prendre que pour les parties homogenes de la terre, & ſi on les regarde comme joints à des Corpuſcules Ignées qui les rendent Cauſtiques; on peut dire auſſi qu'il eſt poſſible d'imaginer les Acides ſeparez de tous les autres principes, & quelquefois ioints à ces meſmes Corpuſcules Ignées pour faire une matiere tout enſemble brûlante & corroſive, comme ſont, par exemple, l'Eſprit de Nitre & l'Eau Forte.

XI. Des autres Objections qui ont eſté faites à l'Autheur.

Au reſte, ie pourrois encore rapporter quelques autres obiections qui m'ont eſté faites, mais comme elles ne regardent pas tant ce que i'ay dit touchant la nature de la Matiere Venerienne, que les nouvelles obſervations que i'ay faites ſur ſa ionction avec le Mercure, & ſur la ſublimation qui

s'en fait par le mouvement que la chaleur naturelle leur imprime, ie reſerveray les réponſes que i'y dois faire, pour les marquer dans le lieu où ces deux circonſtances doivent eſtre traitées, afin de ne rien dire qui ne ſoit preciſement dépendant du ſuiet dont il s'agit. Mais auſſi comme entre les obiections auparavant rapportées, il y en a quelques-unes qui ſont plus propres à ſoûtenir mon opinion qu'à la détruire ; il ſera bon de reflêchir dans le Chapitre ſuivant, ſur ce qui a pû obliger leurs Autheurs à me les propoſer, afin de ne rien obmettre de tout ce qui peut contribuer à l'éclairciſſement de la verité que i'expoſe.

CHAPITRE V.

De ce qui a donné lieu à quelques-unes des objections décrites dans le Chapitre precedent.

LEs réponſes que je viens de faire aux objections décrites dans le Chapitre precedent, montrent évidemment que leurs Autheurs n'ont pas examiné à fond, les choſes que j'ay avancées dans la premiere Edition de ce Livre, ou que du moins ils s'en ſont tenus au rapport de quelqu'un qui les a mal entenduës & mal expliquées : Mais comme il n'y a pas lieu de croire que des Sçavans puiſſent tomber dans la premiere de ces deux fautes, lors qu'ils prennent le party de la Critique, il eſt à preſumer qu'il n'y a que la

I. Des larcins faits à l'Autheur.

deuxiéme qui peut leur estre reprochée. Ce qui rend la chose d'autant plus vray semblable, est que quelques personnes deux ans aprés l'impression de mes nouvelles Observations sur la Verolle, se sont avisées de les compiler, d'en former des abregez & de s'en dire les Inventeurs, quoy qu'il soit vray que j'ay esté le premier qui les a publiées, & le seul qui les a soûtenuës dans les Consultations où j'ay esté appellé, dans les Lettres que j'ay écrites, dans les Conferences où je me suis rencontré, & dans les Livres que i'ay fait imprimer; & qu'ils ont d'ailleurs si mal profité des explications que i'en ay données, que la plûpart des objections qui m'ont esté faites, ne sont opposées qu'à ce qu'ils ont avancé d'eux-mesmes, en partie pour déguiser la disposition de mon

ouvrage, & en partie pour se mettre à couvert des reproches que meritent leurs suppositions.

II. De la pesanteur des Acides Veneriens.

En effet il est impossible de comprendre quelle est la nature de la Matiere Venerienne, en lisant ce qu'ils en ont écrit. Quelquefois ils la prennent pour un assemblage de Corpuscules Acides, qui n'estant mélez avec aucuns des autres Corps elementaires, ne peuvent avoir d'autre mouvement que celuy de decidence qui naist de leur pesanteur, sans prendre garde qu'en supposant ce principe, il faudroit necessairement conclure que la Matiere Venerienne retenuë dans la matrice fermée d'une femme, ne pourroit jamais passer du lieu ny du suiet où elle est, dans un autre & pour y faire un nouveau mal; qu'estant mesme seulement dans le vagina, elle ne pourroit

s'attacher au plus, qu'à la superficie du membre viril qu'on y auroit introduit, bien loin de passer le long de l'Uretre, pour se porter iusqu'aux parties qui contiennent la semence, & pour faire par ce moyen les Chaudepisses & les Gonorrhées; & qu'enfin elle seroit encore moins propre à traverser les pôres des enveloppes exterieures du corps, sans laisser aucune marque de son passage, comme il est arrivé dans quelques Malades, qui se sont plûtost apperceus des accidens de la Verolle, que de la reception de sa cause.

III. De la composition de la Matiere Venerienne.

D'autresfois au contraire ils regardent cette Matiere, comme une chose aussi composée que les dissolvans de la Chimie; & dans cette pensée ils disent que les accidens qu'elle fait à la peau & aux autres parties du corps, ont plus

de rapport à l'impreſſion que les liqueurs Acides y peuvent faire, qu'aux eſcarres que les pierres à Cauterres y peuvent cauſer : d'où ils concluënt qu'elle eſt plûtoſt de la nature des eſprits de Sel marin, de Vitriol & de Nitre, que de celle des Cauſtiques ; ſans conſiderer que ſi entre ces eſprits, les deux premiers ont ſeulement de l'acidité, le dernier eſt tout enſemble ſi acide & ſi brûlant, qu'il fait des eſcarres tres profondes dans toutes les parties ſur leſquelles on l'applique, & ſans ſe reſſouvenir qu'ils conviennent en d'autres endroits de leurs ouvrages, de ce que l'Acide prédomine dans les Sels, & que ceux qu'on nomme Lexiviaux, donnent toute la force aux pierres Cauſtiques.

IV. De la ſimplicité des acides.

Sovvent en prenant les Acides pour des Corps elementaires, ils aſſeurent qu'ils ſe trouvent natu-

rellement dans nos corps; & qu'ils n'acquierent le degré de corrosion qu'ils ont dans la Verolle, que par la ionction qui s'en fait avec un certain venin, qui vient de ceux par qui cette Maladie a esté communiquée, sans se representer que ce venin estant ainsi la cause efficiente des Maladies Veneriennes, ce ne peut estre autre chose que la matiere acide, qu'ils reconnoissent eux-mesmes pour cette cause, ou que du moins si ce mesme venin n'est pas acide, ils ont dû expliquer par d'autres principes la nature de la Matiere Venerienne.

V. De la generation des acides.

Dans d'autres temps ils veulent que ces acides soient des mixtes composez des elemens, qu'ils se produisent dans nos corps, & qu'ils peuvent estre destruits de differentes manieres; sans s'appercevoir que ces petits corps sont les

principes des principes meſmes de la Chimie, ſans juger que ſi ces meſmes Corpuſcules ſe produiſoient dans le corps de l'homme, ils ſeroient neceſſairement du nombre des parties qui luy ſont propres, & qu'ils ne ſe pourroient rencontrer au plus que dans le genre animal; ce qui eſt directement contraire à l'experience: enfin ſans comprendre que les diſſolvans Acides des-uniſſent les parties les plus ſimples de tous les corps palpables, qu'ils agiſſent ſur des corps tres-durs, par exemple ſur les Metaux ſans perdre leur acidité, & que ſi eſtant jettez ſur certains corps, ce qu'ils contiennent de parties acides penetrent ces corps de façon qu'elles n'en peuvent plus eſtre retirées, & qu'elles ne ſe font plus reſſentir ſur la langue comme elles faiſoient auparavant, c'eſt parce que ces

corps ont des pôres si étroits qu'elles les remplissent si exacte ment que les parties des autre dissolvans ne s'y peuvent pas in sinuer, comme elles devroient fai re pour en pouvoir tirer les aci des, & qu'ainsi les corps liquide qui sont sur la langue, ne peuven leur communiquer le mouvemen qu'ils doivent avoir, pour produi re sur cette partie l'effet dont il sont capables.

VI.
Des contradictions provenantes de la fausseté des principes.

De la confusion qui se trouv dans leurs principes, naist la con trarieté qui se remarque dans le consequences qu'ils en tirent, tan tost ils asseurent que les Acide Veneriens sont fixes & immobi les, tantost ils reconnoissent qu'il sont tres-volatils; quelquesfoi ils disent que l'activité des mesme Acides est plus ou moins forte selon le mouvement qu'ils reçoi vent des autres corps avec lesquel

ils se meslent ; & d'autresfois ils veulent que le Mercure qui les met dans un assez grand mouvement, pour estre sublimez par la chaleur naturelle, ne laisse pas de les adoucir & de les rendre moins penetrans ; maintenant ils demeurent d'accord que dans le flux de bouche la pituite est confusément meslée avec le Mercure & les Acides Veneriens ; peu aprés ils tâchent de faire entendre que ces deux dernieres substances se separent d'avec les humeurs, & qu'elles s'unissent d'une maniere propre à faire un sublimé corrosif : En quelques endroits ils pretendent que la pituite visqueuse qui fait la salivation, dissoud ce sublimé, en estend les parties, & empesche par ce moyen qu'il ne soit susceptible des méchans effets de celuy qu'on prepare dans la Chimie : Cependant ils soûtien-

nent dans d'autres lieux, que ce te pituite peut faire condenser c meslange de Mercure & d'Acid d'une maniere si étrange, qu'el peut ainsi devenir la cause de mil le accidens mortels. L'un préten que la matiere sublimée mon jusqu'au haut de la teste, où cett condensation se fait par la frigid té du cerveau, l'autre s'efforce d prouver que cette mesme matier ne se sublime que jusqu'à la bou che, où elle est condensée par l'a exterieur. Le premier croit que l Matiere Venerienne est un veni coagulé par des Acides, qui doi vent estre emportez pour en pro curer la dissolution : Le derni pense que cette matiere n'est qu ces Acides mesmes, dont il suffi de faire la soustraction pour ôt les Maladies Veneriennes. Tou deux distinguent bien souvent le Acides naturels des Acides Vene

tiens ; mais dans plusieurs autres rencontres ils les confondent, d'une maniere à ne mettre aucune difference entre les uns & les autres : enfin ils tombent dans un si grand nombre de contradictions, qu'il est presque impossible de concevoir ce qu'ils ont voulu dire, si ce n'est qu'aprés avoir bien lû & relû les discours qu'ils ont composés sur ce sujet, on trouve qu'ils ont tant parlé des dissolvans Acides, & des Alkalis qui en diminuënt la force, qu'on croit qu'il y a lieu de penser, qu'ils ont tâché de faire entendre que la Matiere Venerienne est acide, & que le Mercure comme Alkali est capable de la détruire.

Mais il ne faut pas esperer de trouver dans ces discours, où, ny de quelle maniere ces Acides ont acquis de la venenosité, comment ils peuvent passer d'un sujet & VII. De l'imperfection des abregez.

d'une partie dans une autre ; quelles sont les alterations qu'ils peuvent causer dans le sang & dans les autres humeurs ; d'où vient qu'ils sont quelquefois long-temps dans le Corps de l'Homme sans y causer d'accidens ; pourquoy dans la Verolle ils se portent tantost sur une partie, tantost sur une autre, & par quelles raisons les simptômes de cette Maladie sont autant dissemblables que ce transport est different ; pourquoy ils ne s'arrestent pas toûjours necessairement dans les Femmes qui les reçoivent ; comment les sujets éloignez de quelque distance se peuvent communiquer les Maladies Veneriennes ; ce qui fait que dans les païs chauds ces Maladies sont plus apparentes & plus faciles à guerir que dans les climats froids ou temperez ; d'où vient qu'elles ont pû estre autrefois sans avoir

esté connuës ; ce qu'elles peuvent avoir de propre & d'univoque entr'elles, quels sont les signes particuliers qui les distinguent des autres Maladies qui leur ressemblent, ny enfin une infinité de pareilles circonstances qu'ils ont obmises, & que j'ay décrites avec assez d'exactitude, comme n'étant pas moins necessaires que curieuses.

Cependant l'un de ces nouveaux Autheurs n'a pas craint de dire, que je n'ay pas rapporté toutes les observations sur lesquelles je pouvois establir mon Sistême, que j'ay oublié plusieurs particularitez, & que je n'ay traité qu'en passant une matiere qui merite de plus grandes reflexions, luy qui a renfermé toutes ses meditations, toutes ses recherches, & toutes ses remarques dans dix-huit feüillets, & qui avoit si peu de choses

VIII. De la supposition d'un nouvel Autheur.

à nous dire de luy-mesme, qu'e
tre un si petit nombre on en pe
du moins trouver quinze, qui
contiennent rien qui n'ait esté
ré de mon Livre, quoy que le r
ste ne consiste qu'en un petit élo
ge de la Medecine, & en deu
ou trois circonstances si visibl
ment fausses, qu'elles ne vale
pas la peine d'estre refutées.

IX. Du mépris qu'on doit avoir pour de tels Autheurs.

En verité il y a bien du plai
d'entendre un des Sçavans de c
temps, quand il dit qu'il s'imag
ne voir une montagne enfant
une souris, lors qu'aprés un tit
specieux, & un Avant-prop
tout plein de grandes promess
il ne trouve que des choses dér
bées, jointes à quelques niaiseri
communes & vulgaires. Pour mo
quand je me represente la dispr
portion qu'il y a, entre l'estendu
du dessein des Autheurs de c
sortes d'ouvrages, & le reduit d

productions dont ils sont capables, je me ressouviens de la Grenoüille des Fables de Phedre, qui creva en s'efforçant de devenir aussi grosse qu'un bœuf, & je me fais une satisfaction singuliere d'applaudir Monsieur le Pays, de ce que dans une de ses Lettres galantes, il compare ces vains esprits aux Abbez sans Abbayes, & de ce que pour ce sujet il les appelle Autheurs sans authorité : Car enfin si les larcins qu'ils font dans les Livres des veritables Inventeurs, sont aujourd'huy en quelque façon authorisez par l'impunité, ils doivent du moins s'attendre à estre mocquez, toutes les fois qu'ils s'aviseront de debiter pour nouvelles, des choses qui auront déja publiées par d'autres, & ils ne doivent pas croire qu'ils en seront quittes, pour dire qu'il n'y a point de sujet qui n'ait déja

eſté traité en cent maniere dif
rentes, puiſque perſonne ne dou
que l'Homme ne puiſſe inven
une infinité de choſes qui n'ont
mais eſté trouvées, & qu'en
celles qui ſemblent les mieux co
nuës, il n'y en a peut-eſtre pas u
qui le ſoit auſſi parfaitement q
ſeroit à ſouhaiter : ce qui fait q
les perſonnes laborieuſes tro
vent encore à mediter ſur les m
tieres les plus averées & les p
certaines, & qu'elles découvr
aſſez de nouveaux ſujets ſur l
quels elles ſe peuvent exercer.

X. Des choſes auſquelles cet Autheur auroit dû s'exercer.

Mais pour ne parler que de n
tre nouvel Autheur, ignore
combien il y a de parties, de d
poſitions & de proprietez inco
nuës dans le Corps de l'Homm
qui eſt le ſujet de la ſcience q
profeſſe ; dans les corps elem
taires qui aprés en avoir fait l'
ſence en cauſent la deſtructio

dans les bestes, dans les plantes, dans les mineraux & generalement dans les mixtes, qui sont comme les instrumens de l'Art de guerir qu'il pretend exercer, & ne doit il pas demeurer d'accord, qu'il luy auroit esté infiniment plus glorieux de s'appliquer à la recherche de ces choses, que d'abreger un Livre dont l'Autheur est encore vivant, & qui n'est qu'aussi ample qu'il le faut pour l'explication de sa matiere?

J'avouë qu'il y a lieu de croire qu'en se determinant à traitter des Maladies Veneriennes, il a plûtost pensé à se procurer du profit qu'à s'acquerir de la gloire, puis qu'à la fin du discours qu'il en fait, il se vante à l'exemple des Charlatans, d'avoir un remede secret, doux & benin pour guerir la Verolle, sans flux de bouche, & sans garder la chambre, & que

XI. De la fin que cet Autheur s'est proposée

d'ailleurs il s'occupe luy-mesme
penser ces Maladies d'autant pl
indignement, que tout ce qu'il
a de Medecins qui font leur pro
fession avec honneur, ne soüille
jamais leurs mains dans la matie
des Abcés, ny dans celles d
Ulceres; mais on peut dire nean
moins que comme il luy esto
important de ménager tout en
semble son honneur & son in
terest, il ne devoit point écri
aprés moy sur cette matiere, san
avoir un nouveau Systéme à pro
poser, ou bien sans avoir de nou
velles observations à décrire, pou
joindre à celles que j'avois pu
bliées, ou enfin sans estre en éta
de critiquer mon Ouurage e
combattant mes opinions.

XII. Des disgraces ausquelles ces Autheurs sont sujets.

Aprés tout il n'est pas le seu
qui s'est fait du tort en écrivant
pour le public, & particulier
ment entre ceux qui pratiquen

la Medecine ; car comme cette science n'eſt que conjecturale en bien des choſes, & que beaucoup de ſes operations ſont dépendantes du hazard, il eſt arrivé bien des fois que le ſuccés des entrepriſes de quelques ignorans, leur avoit eſtably une reputation qu'ils ont malheureuſement perduë, en donnant leur veritable caractere dans les productions de leur eſprit.

CHAPITRE VI.

De la cauſe communicative des Maladies Veneriennes.

AYant ſuffiſamment prouvé dans les Chapitres precedens, que la cauſe generative ou materielle des Maladies Veneriennes, n'eſtoit autre que les Acides volatiliſez, en partie par le mouvement qu'ils reçoivent

I. De la communication des Maladies Veneriennes en general.

dans la fermentation que j'ay dite, & en partie par le mélange d'une certaine quantité d'esprits & de corpuscules ignées, il semble que ces Maladies devroient estre d'autant plus contagieuses, que leur matiere doit estre necessairement fort active; toutefois si l'on prend garde que les Acides en font la plus considerable partie, & que ces petits corps ont plus de disposition à se reposer qu'à se mouvoir, à cause de leur figure & de leur pesanteur, on ne s'estonnera pas s'ils perdent beaucoup de leur mouvement, quand celuy des autres substances qui composent cette mesme Matiere, est ralenty par l'interposition des parties de l'air grossier, & par consequent s'ils sont moins actifs & moins penetrans, pour peu qu'elle ayt esté répanduë au dehors, avant que de passer d'un sujet dans un

autre: C'eſt ce qui a donné lieu de preſumer que la Matiere Venerienne a plus ou moins d'activité, ſelon qu'elle eſt échauffée ou refroidie, & c'eſt ce qui fait croire qu'elle eſt toûjours impuiſſante, quand elle eſt hors de ſon ſujet, ſi elle n'a paſſé d'une partie ſur une autre, ſans traverſer que peu ou point d'intervalle, d'où il s'enſuit que les Maladies qu'elle cauſe ne pourroient eſtre communiquables, ſi ceux en qui elle n'eſt pas encore attachée, n'approchoient de fort prés ceux qui en ſouffrent les méchans effets: C'eſt auſſi ce qu'on a experimenté de tout temps; car ſi on a vû quelques perſonnes attaquées des maladies Veneriennes, ſans avoir eu la compagnie charnelle de celles qui les leur ont communiquées, il eſt toûjours vray qu'elles les ont frequentées aſſez familierement

pour recevoir une partie de l'impureté qui estoit en elles, avant qu'elle eût beaucoup perdu de son agitation ; d'où l'on voit que la cause communicative de ces Maladies, ne peut consister que dans la frequentation de ceux qui en sont infectez: Mais aussi comme on sçait par experience, que la matiere Venerienne peut traverser une certaine quantité d'air sans rien perdre de ses méchantes qualitez, on voit qu'il n'est pas toûjours necessaire que la frequentation que je viens de dire soit immediate, & qu'elle doit par consequent estre distinguée en celle qui se fait par le simple approche, & en celle qui consiste dans l'attouchement des personnes impures.

II. Du simple approche des personnes impures.

On a vû de tristes exemples de la premiere dans un tres-grand nombre de personnes qui ont eu

la Verolle, aprés avoir couché avec des Verollez sans les toucher, & seulement pour avoir reçû par l'inspiration ou autrement, les serositez ou les exhalaisons qui estoient sorties par les pores de leur peau, aprés avoir esté échauffez dans le lit. On voit encore souvent de semblables exemples dans les enfans qui naissent Verollez, quoy que les semences qui avoient servi à leur conception eussent esté pures, soit parce que leurs meres ont eu la compagnie de quelques hommes mal nets durant leur grossesse, soit pour avoir receu de la Matiere Venerienne dans cet état de quelqu'autre maniere.

D'ailleurs on sçait que plusieurs hommes ont pris la Verolle pour avoir bû peu aprés quelques personnes infectées & dans les mêmes vaisseaux : On connoistra sans

peine la raiſon naturelle de cét évenement, ſi on obſerve que les Verollez ont quelquefois des Ulceres & des Chancres Veneriens à la bouche, qui rendent de la matiere virulente, & que leur ſalive eſt meſme quelquefois impregnée des Acides qui peuvent faire ces maux; d'où il eſt évident qu'un tel venin a pû ſe communiquer par ce moyen, puis qu'il n'y a pas lieu de douter qu'un meſme endroit de ces vaiſſeaux, ne ſe puiſſe rencontrer entre les lévres de ces deux ſortes de perſonnes, dont les unes peuvent recevoir ce que les autres y ont laiſſé : enfin toutes les fois que les Acides Veneriens ſont pouſſez en dehors en forme d'exhalaiſon, ils peuvent aiſément paſſer d'un ſujet dans un autre ſans attouchement. C'eſt ainſi que la matiere d'une Chaudepiſſe, dans laquelle

il y a beaucoup d'inflammation, pourroit infecter une personne, qui sans toucher celle qui en seroit malade, en approcheroit de fort prés dans un lit ou ailleurs ; ce que j'ay vû arriver dans un petit Garçon de neuf ans, qui eût une semblable indisposition pour avoir été assis plusieurs fois sur les genoux de son pere qui en estoit attaqué; C'est d'où vient que la matiere qui est expirée par les poulmons de qui que ce soit, est toûjours assez fortement poussée au dehors pour estre receuë par l'inspiration de celuy qui n'en est éloigné que d'une petite distance, avant qu'elle soit dispersée dans l'air, & qu'ainsi un Verollé peut communiquer sa maladie à un homme sain par la seule respiration, sans l'approcher d'assez prés pour en estre touché.

Pour ce qui est de l'attouche-

III. De l'attouchement immediat en general.

ment dont j'ay parlé, comme il se peut faire en une infinité de manieres differentes, & qu'il n'y a point de partie dans le corps de l'Homme, où la Matiere Venerienne ne se puisse attacher, il est certain qu'il est dangereux toutes les fois que les personnes saines touchent celles qui sont gâtées, dans des endroits dont la superficie est recouverte de cette matiere ; ainsi lorsque la bouche d'un Verollé en est abrevée, on risque beaucoup si on la touche avec les levres, & encore plus si on met la langue dedans ; que s'il a des Pustules, des Ulceres, ou de la sueur répanduë sur toute la peau, on ne sçauroit la toucher à nud en couchant avec luy, sans s'exposer à un peril presque certain: C'est ainsi que les Nourices ne sçauroient alaiter leurs Nouriçons, sans leur communiquer la Verol-

le quand elles en ſont atteintes; & que les enfans qui ont tiré cette pernicieuſe Maladie du ventre de leurs meres ou d'ailleurs, la donnent avec autant d'injuſtice que d'innocence, à celles qui s'offrent à les nourrir de leur propre ſang: Enfin c'eſt de la ſorte que les Chirurgiens, les Sages-femmes, ou les autres perſonnes qui touchent avec la main la Vulve ou la Matrice des Femmes mal nettes, prennent ſouvent la Verolle par les doigts meſmes, quoy que la peau qui les couvre ſoit tres-difficile à penetrer: de quoy nous avons eû il y a quelques années un exemple funeſte, dans un Chirurgien de l'Hoſtel-Dieu qui travailloit aux accouchéees, & qu'il a eſté impoſſible de ſauver quelque diligence qu'on y ait apportée.

IV. Du Coït en particulier.

Mais entre tous les attouchemens, celuy qui ſert le plus ordi-

nairement à la communication des Maladies dont je parle est le Coït, parce qu'il y en a quelques-unes qui n'attaquent jamais que les parties qui servent à la generation, & que ces parties sont d'autant plus souvent affligées par les autres, que dans l'action que je viens de dire, on y remarque presque toûjours l'introduction de la Verge de l'homme dans le *vagina* de la femme, l'émotion de toutes les parties dans ces deux personnes, par le mouvement extraordinaire des esprits & des humeurs, & enfin l'effusion des deux semences & leur retention dans la matrice, qui sont autant de circonstances dont la moindre peut donner lieu à la transposition de la Matiere Venerienne; Car, par exemple, pour dire quelque chose de la premiere, il est aisé de juger que le membre Viril intro-

duit dans le Col de la Matrice, y peut laiſſer du virus quand il y a des Ulceres ou des Chancres Veneriens, ou qu'il en peut tirer de cette meſme partie, quand elle eſt attaquée de ces indiſpoſitions. A l'égard de la deuxiéme, on ſçait que la nature émuë pouſſe ordinairement les ſuperfluitez & les impuretez du Corps, dans l'endroit où eſt attaché ce qui a pû l'émouvoir ; d'où vient que les ſeroſitez virulentes ſont ſouvent attirées ſur les parties genitales, par les eſprits qui les gonflent & qui les chatoüillent ; & l'on voit qu'elle peut eſtre ainſi la cauſe de la penetration & de l'activité des ſubſtances veneneuſes, comme de l'éjacution de la matiere ſeminale : En un mot ſi l'on veut ſçavoir quelles peuvent les ſuites des deux dernieres, il n'y a qu'à remarquer que la ſemence eſt toû-

jours impure dans ceux qui souffrent les Chaudepisses ou les Gonorrhées, & souvent dans ceux qui ont la Verolle, & que si dans l'accouplement celle du masle est souvent receuë par la matrice, celle de la femelle est presque toûjours répanduë sur la Verge dans les décharges qu'elle en fait.

V. De l'introduction de la Matiere Venerienne.

C'est d'où vient que plusieurs hommes ont pris du mal, ou qu'ils en ont eux mesmes donné aux femmes dont ils ont eu la compagnie ; bien qu'ils ayent affecté de répandre leurs semences au dehors : C'est ce qui fait que quelques personnes ont communiqué leurs indispositions, seulement parce qu'elles ont esté émuës par les approches libres de celles d'un sexe contraire ; c'est à dire parce qu'elles ont esté aiguillonnées par le mouvement de leurs semences, tandis que les parties honteuses

des deux sexes ont esté approchées les unes des autres sans introduction ; & par exemple la Verge de l homme mise entre les cuisses de la femme, parce qu'alors toutes les parties de cette matiere sont remuées de telle façon, que les plus subtilles & par consequent les plus veneneuses, sortent des parties de la personne gastée en forme d'exhalaison, & passent dans celles de l'autre en traversant les conduits apparents, ou en penetrant les pôres insensibles du gland ou de la vulve ; & c'est enfin ce qui a causé des Ulceres, des Chancres, des Chaudepisses, des Gonorrhées, & quelquefois la Verolle mesme, à des femmes qui ont receu dans leur matrice ou seulement dans son Col, la semence impure de quelques hommes mal nets, & que tant d'autres hommes au contraire se sont trou-

vez atteints de ces meſmes indiſpoſitions ; pour avoir eû la Verge moüillée du ſperme des femmes impudiques & gaſtées.

VI. De ce qui peut empeſcher le tranſport de cette Matiere.

Que ſi l'une ou l'autre des circonſtances que j'ay dites, peut cauſer ſeule dans le Coït la communication de ces pernicieuſes Maladies, il ne faut pas s'eſtonner ſi les perſonnes qui en ſont infectées, les donnent ſi facilement à celles avec qui elles ſe joignent par cette action, quand elle eſt pratiquée dans toute ſa forme : Cependant il eſt à remarquer que cela ne ſe fait pas toûjours neceſſairement, & il y a long-temps qu'on a experimenté qu'il eſt poſſible de demeurer ſain aprés avoir eu la compagnie d'une perſonne impure. En effet il ſe peut faire qu'une femme ait de la Matiere Venerienne dans ſa matrice, ſoit à cauſe de la Verole

le, ſoit à cauſe d'une Chaudepiſſe qui ne ſeroit pas encore formée, ou dont l'écoulement auroit eſté interrompu, ſans que neanmoins elle ait répandu cette impureté au temps de l'accouplement: C'eſt d'où vient qu'on a vû bien des fois que de trois ou quatre hommes qui ont vû une femme publique, quelques-uns ont eſté gâtez, ſans que les autres ayent eû de mal, parce qu'il y a des femmes qui ne ſont pas aſſez lubriques, pour eſtre excitées à décharger leur ſemence toutes les fois qu'elles ſont jointes à des hommes, & que neanmoins ſans cela la matrice ny les vaiſſeaux éjaculatoires ne s'ouvrent point; d'où vient que ces parties ne jettent rien dans le *vagina* qui ſert de foureau à la Verge de l'homme durant le Coït, & au delà duquel elle ne peut aller.

C'eſt auſſi pour ce ſujet que les Femmes meſmes, qui dans l'accouplement reçoivent toûjours la ſemence maſculine, ne prennent pas du mal toutes les fois qu'elle eſt corrompuë, à cauſe qu'il arrive bien ſouvent que la matrice ne s'ouvre point, & que cette matiere eſt jettée ſeulement dans le *vagina* où elle ne ſe peut que tres-difficilement attacher, & d'où elle ſort preſque toûjours dés que la femme eſt levée, parce que la membrane qui forme l'interieur de cette partie, eſt d'elle-même fort unie & fort douce, mais d'ailleurs en tout temps humectée & lubrifiée par une humidité, qui eſt deſtinée à pluſieurs uſages.

VII. De ce qui fait que les femmes nettes peuvent donner du mal.

Que ſi l'on reflechit avec un peu d'attention ſur cette derniere circonſtance, on ne ſera plus en peine de ſçavoir pourquoy quel-

ques femmes qui ont esté trouvées saines, n'ont pas laissé de gaster les hommes qui ont eû leur compagnie, parce qu'il s'ensuit delà qu'une femme nette peut recevoir la semence d'un homme impur, & se joindre peu aprés à un autre, sur la verge duquel cette matiere corrompuë pourra s'attacher & y faire une impression pernicieuse, quoy qu'ensuite de cela cette mesme femme puisse rejetter tout ce qu'elle aura réçue de l'un & de l'autre sans être endommagée.

VIII. Des conclusions prises des choses precedentes.

Aprés tout, ce qu'on peut inferer des choses qui viennent d'estre dites, est qu'il n'est pas necessaire que l'attouchement soit immediat pour la communication des Maladies Veneriennes, & qu'on ne les peut prendre que d'une personne qui les souffre, ou qui a du moins

de la matiere propre à les faire. Ce qui reſte à obſerver eſt, que comme cette matiere peut s'attacher indifferemment aux humeurs ou aux parties ſolides, elle peut faire auſſi-toſt une de ces Maladies que l'autre. C'eſt à dire par exemple que d'une femme qui aura une Chaudepiſſe, on n'en prend pas neceſſairement cette indiſpoſition; mais qu'on en peut tirer une matiere propre à la faire, ou à cauſer des Ulceres, des Chancres, ou la Verolle, ſelon les differentes parties où elle s'attache. Au ſurplus, ſi l'on prend garde que la Matiere Venerienne proprement priſe, ne peut pas eſtre connuë par les ſens, & qu'elle paſſe ſi diverſement & quelquefois ſi ſubtilement d'un ſujet dans un autre, qu'il n'eſt preſque jamais poſſible de connoître ſon introduction, que quand il

est temps de reparer le desordre qu'elle a fait, on verra qu'il est plus utile pour les malades de determiner l'essence de leurs Maladies par l'examen des simptômes qui les accompagnent, que par la consideration des causes dont je viens de parler, pourveu qu'on ne se dispense pas neanmoins d'y avoir les égards qu'elles meritent.

CHAPITRE VII.

Des differentes especes des Maladies Veneriennes.

BIen que la Matiere Venerienne soit toûjours d'une même nature, & qu'elle ne produise ses méchans effets que dans le corps l'Homme, on ne peut pas douter que les indispositions qu'elle y

1. Des differences des Maladies Veneriennes en general.

cause ne soient differentes, pu
qu'elle se peut attacher aux carti
lages, & aux os, & que ces cho
ses peuvent recevoir des altera
tions aussi dissemblables, que leu
consistence est inégale, soit à l'é
gard de leur tout, soit au respe
de leurs parties : C'est d'où vien
que les Maladies Veneriennes on
esté distinguées les unes des au
tres, par les noms qui ont est
auparavant marquez; & c'est pou
ce sujet que je dois décrire ce qu
constituë leurs differences gene
rales, avant que de parler de c
qui determine leur essence parti
culiere.

Or on pourroit ce semble sui
vant ce que je viens de dire, tire
generalement les differences qu
je dois rechercher, de ce que l
Matiere Venerienne peut fair
dans les parties que j'ay dites
mais comme ces parties sont

universelles, qu'elles se trouvent ensemble dans presque toutes les regions du Corps, il est difficile que les unes soient malades, sans que les autres soient indisposées: d'où il est à presumer que les changemens qui arrivent particulierement à chacune, par le mélange ou par l'attache de cette mesme matiere, ne forment pas des indispositions autant separées qu'elles le devroient estre de celles qui se font dans les autres, pour en tirer des differences absolument indépendantes. Car, par exemple, l'épaississement que les Acides Veneriens causent dans les substances liquides, & les fermentations dont il est suivy, sont ordinairement accompagnées des accidens de la Verolle, lors qu'elles arrivent dans le sang, ou de ceux des Chaudepisses quand elles se font dans la semence; c'est à

dire de la diviſion, de l'infla-
mation, du deſſechement,
quelquefois meſme de la pourri-
re, qui ſont les meſmes indiſ-
ſitions que ces Acides cauſent d-
les parties charneuſes ou oſſeu-

II. De l'erreur de quelques Autheurs touchant ces differences.

Que ſi les Maladies Venerien-
ne ſe font preſque jamais ſeu-
ment dans les humeurs, dans
chairs, ny dans les parties ſoli-
il y a lieu de s'eſtonner de ce-
Ranchin les a diſtinguées en S-
rituelles, Humorales, ou Etiq-
& de ce que pluſieurs autres A-
theurs n'on tiré leurs differen-
que du temperament de ceux
les ſouffrent ; c'eſt à dire d-
qu'ils les ont ſimplement divi-
en bilieuſes, ſanguines, pitui-
ſes, & mélancoliques. C'eſt p-
eſtre par cette conſideration,
les nouveaux Ecrivains ont mi-
aimé s'attacher à la ſuite ordi-
re des accidens qui paroiſſent d-

les Maladies,& qu'ils les ont ainſi diſtinguées par les noms de precedentes, de ſuivantes, & de ſurvenantes : Mais il eſt aiſé de juger que toutes leurs differences ne ſont pas compriſes dans cette diviſion, puis qu'on ſçait par experience qu'elles ne ſuccedent pas toujours les unes aux autres d'une meſme maniere, que leurs ſimptômes ſont differens dans la plûpart des Malades, & que la Matiere Venerienne fait quelquefois la Verolle par ſon mélange avec le ſang, ſans produire aucun accident ſenſible. On voit donc que pour ne rien obmettre de tout ce qui diverſifie en quelque façon l'eſſence des Maladies dont je parle, on doit déterminer tout enſemble les conſequences qui ſe tirent du temps que les Acides Veneriens ont eſté receus, celles qui dépendent des parties où ils

se sont attachez, & celles q naissent des accidents qu'ils o produits.

III. Des differences prises du temps que la Matiere Venerienne a esté receuë.

A l'égard de la premiere de c trois circonstances, comme el ne peut nous marquer au plus q l'âge des Maladies Veneriennes elle ne peut pas servir à les disti guer les unes des autres; & il sem ble par consequent, qu'elle n doive pas estre de grande conside ration: Toutefois comme elle fa differer celles qui sont nouvell ment acquises, de celles qui a fligent les Malades depuis long temps, elle nous donne lieu d les diviser en nouvelles & inv terées, & de marquer de la so une difference qui peut beauco servir au pronostic qu'on en do faire: Car bien que les Acides V neriens ayent plus ou moins d'a tivité, selon qu'ils ont esté vol tilisez par une ou par plusieurs fe

mentation

mentations, ſelon qu'ils ſont aſſemblez dans un plus petit ou dans un plus grand nombre, ſelon qu'ils trouvent peu ou beaucoup de reſiſtance dans les corps qui reçoivent leur action; enfin ſelon qu'ils ſont agitez par des humeurs chaudes & ſubtiles, ou arreſtez par celles qui ſont froides & groſſieres; il eſt certain que ces maladies ſont d'autant plus difficiles à guerir, que les Malades ont negligé de les faire penſer, ou qu'elles ont reſiſté à l'effet des remedes qui ont eſté employez pour les oſter.

IV. Des differences qui ſe tirent des parties Malades.

Pour ce qui eſt de la deuxiéme on peut dire qu'elle eſt d'une extréme importance, puiſque c'eſt par elle que les Maladies Veneriennes ſont diviſées en particulieres & univerſelles; c'eſt à dire en celles qui ne ſont attachées qu'à des membres particuliers, comme

les Chaudepisses, les Gonorrhées, les Ulceres & les chancres Vene-riens, & en celles qui infecten universellement le corps comm la Verolle, & l'on peut tirer de consequences si necessaires de cet-te division, que c'est par elle qu'o connoît que les premieres peuven estre gueries par des Medicamen topiques, où d'ailleurs seulemen propres pour reduire les parti affligées à leur estat naturel ; & qu'au contraire il n'est pas possibl d'oster les dernieres, sans dés-i fecter tout le Corps par l'usa des remedes generaux & int rieurs.

V. Des differen-ces qui naiss-sent des acci-dens produits

Aprés tout, on peut dire q la troisiéme est la plus conside ble, puisque c'est par elle que l Maladies Veneriennes sont disti guées par degrez, je veux dir selon le progrez que la matie impure a fait : car, par exemp

il suffit d'y avoir égard, pour juger que les Ulceres que cette matiere fait à la peau ou aux pellicules exterieures lors qu'elle vient du dehors, c'est à dire lors qu'elle est attachée de nouveau, & seulement à la superficie du Corps, sont les plus simples des indispositions qu'elle cause; parce que bien loin d'agir sur les parties interieures, elle ne fait que rompre les fibres superficiels, qui forment le tissu de celles qui viennent d'estre nommées.

Il est encore aisé de connoistre que les Chancres sont d'un degré plus avancé, puis qu'ils sont toûjours accompagnez de dureté dans leurs racines & dans leurs borts; ce qui est une marque évidente, de ce que les Acides Veneriens ont penetré plus profondement les parties où ces maux arrivent, & qu'ils ont déja fixé

l'humeur qui leur ſert de nourriture.

L'inflammation des parties qui ſervent à la generation & à la diſtribution de la ſemence, & de celles qui leur ſont voiſines ; la corruption & la perte continuelle & involontaire de cette matiere ; en un mot les Ulceres qui arrivent dans les conduits par où ſe fait cet écoulement, ſont autant de circonſtances qui nous marquent aſſurément, que la Matiere Venerienne s'eſt tranſmiſe juſqu'à des parties interieures & cachées, lors qu'elle fait les Chaudepiſſes virulentes ou les Gonorrhées qui les ſuivent ; & qu'ainſi elles ſurpaſſent encore d'un degré les Chancres dont je viens de parler. Je ne parle pas des Carnoſitez du Phimoſis, ny du Paraphimoſis, parce que ces maux n'arrivent jamais indépendemment de ceux

que je viens de marquer, & qu'ils n'en sont pas mesme necessairement les simptosmes: Mais pour ce qui est des Bubons Veneriens, on peut dire qu'ils constituent le quatriéme degré des Maladies dont je parle; car quoy qu'ils puissent estre considerez comme une des crises de la Verolle, ils sont neanmoins une indisposition qui doit estre traitée par des remedes particuliers, & qui a mesme des accidens qui luy sont propres; par exemple, la fluxion de la matiere impure dans les aines, la tumeur qu'elle y forme par son amas, & la douleur qu'elle y cause par sa suppuration. Aprés tout, comme la precipitation de cette matiere, ne peut estre que la suitte d'une fermentation qu'elle a causée dans le sang par son mélange, à peu prés de la façon que les differentes parties du vin se remuënt, avant

que la lie soit separée de ce qu'il y a de plus pur, on ne peut pas douter qu'elle n'ait fait plus de progrez dans ce degré, que dans ceux qui ont esté auparavant marquez.

VI. Du premier degré de la Verolle.

Au reste, comme la Matiere Venerienne n'est pas si-tost entrée dans les vaisseaux qui contiennent le sang qu'elle fait ce qu'on nomme la Verolle, dés qu'elle les a une fois penetrez, toutes les indispositions qu'elle cause sont simplement nommées accidens de cette Maladie, du moins si on en excepte les Bubons : cependant comme elle se fait connoistre sous des formes differentes, selon les divers effets de cette matiere, elle doit encore estre considerée selon les degrez du plus ou du moins ; mais celuy dans lequel elle se fait premierement remarquer, & qui est le cin-

quiéme de ceux que je dois décrire, n'eſt pas celuy dans lequel plusieurs Auteurs la nomment ſpirituelle : car outre qu'il eſt difficile d'entendre comment cette meſme Matiere pourroit s'attacher aux Eſprits, & eſtre entraînée par leur mouvement ordinaire dans toutes les parties du Corps, ſans s'arreſter dans les chairs, ny ſans ſe meſler avec le ſang ; c'eſt qu'elle ne peut cauſer les demangaiſons, les inquietudes & la chûte des poils qu'ils pretendent qu'elle produit alors, ſans eſtre du moins attachée à la peau ; & par conſequent aux fibres charneux & aux petits rameaux des arteres & des veines dont elle eſt toute parſemée.

Il eſt donc plus raiſonnable de croire que le degré dont je parle, eſt dependant du premier effet que les Acides Veneriens font dans le ſang, & comme on a experimenté

plusieurs fois dans les Brutes, qu les Liqueurs acides feringuées dan les vaisseaux, l'épaississent asse pour en arrester le mouvement ; i est probable que la coagulation est l'effet que je viens de dire : c'est d'où vient que dans ce degré le Menstruës & les Hemorroïdes sont supprimées, & que les Malades perdent l'appetit des viandes & le desir de l'accouplement ; parce que pendant qu'il subsiste la circulation est ralentie, & par consequent les fonctions naturelles qu en dépendent interrompuës.

VII. Du deuxiême degré de la Verolle.

A l'égard du sixiéme degré de Maladies Veneriennes en general & qui est le deuxiéme de la Verolle en particulier, on le peut remarquer lors qu'aprés la coagulation du sang, ses parties heterogenes qui étoient ainsi embarassées les unes dans le autres, commençent à se dés

unir, & à se mouvoir plus fortement par une sorte de fermentation: Car bien que dans ce temps il ne puisse sortir hors des vaisseaux que des vapeurs legeres & subtiles, elles ne laissent pas de se répandre dans toutes les parties, & d'y causer les lassitudes spontanées, les inquietudes de l'esprit & du corps, les demangaisons de la peau & la chûte des cheveux & de la barbe.

VIII. Du troisiéme degré de la Verolle.

Pour ce qui est du degré qui suit, il se fait assez connoistre quand la fermentation que j'ay dite s'augmente considerablement, ou lors qu'elle est dans toute sa force; parce que dans ce temps, beaucoup de serositez impures se separent d'avec le sang, transudent à travers des tuniques des vaisseaux qui le contiennent, & se répandent universellement dans le Corps, où elles causent des accidens differens, selon les diverses parties où

elles s'attachent, ou selon les sor-
tes de Matieres avec lesquelles el-
les sont meslées : c'est ainsi qu'en
piquant les nerfs & les membranes
en plusieurs lieux & en divers
temps, elles font les douleurs in-
constantes, qui se font ressenti
tantôt dans une partie, tantôt dan
une autre ; & c'est de la sorte qu'e-
stant poussées à la superficie d
Corps par l'action de la chaleur na
turelle, elles font des Pustules &
des Dartres lors qu'elles sont seu
lement chargées d'Acides, ou de
Verruës & des Poraux, quan
elles contiennent une substan
Etherée qui peut volatiliser c
Acides, ou enfin des Ulceres &
des Chancres, lors qu'elles so
mélangées avec des matieres pou
ries.

IX. Du quatriéme degré de la Verolle.

Au reste, pour dire quelque cho
du dernier & du plus terrible deg
des Maladies Veneriennes, il

aiſé de conjecturer qu'il n'arrive, que quand la Matiere impure eſt profondement attachée à des parties interieures ; parce qu'elle cauſe alors des douleurs qui ne changent jamais de lieu, en picquant continuellement les fibres nerveux des parties qui ſouffrent ſon action ; qu'elle fait des caries, des exoſtoſes & des nœuds dans les cartilages & dans les os ; qui s'élevent toûjours juſqu'à ce que ſon activité ſoit reprimée ; & cela en dés-uniſſant les fibres qui les compoſent, & en fermentant là moüelle ou le ſuc meduleux qu'ils contiennent, & qu'elle fait meſme ſouvent des Ulceres dans les poulmons & dans les autres parties principales, qui n'ont point d'autre terme que la corruption du ſujet.

CHAPITRE VIII.

Des signes des Maladies Veneriennes.

1. De la necessité de décrire les signes particuliers des Maladies Veneriennes.

SI les simptosmes des Maladies Veneriennes leur estoient tellement propres, qu'ils ne pussent convenir à aucune Maladie; ce qui a esté dit dans le Chapitre precedent, suffiroit pour les faire connoistre, puis qu'il contient tout ce qui les distingue dans leur essence & dans leurs degrez: mais comme on voit dans plusieurs autres indispositions, des accidens qui sont presque semblables à ceux que j'ay marquez, & qui ont neanmoins d'autres causes que les Acides Veneriens, il faut necessairement examiner icy tout ce que leurs effets ont de particulier, afin

que ces Maladies ne ſoient pas ſeulement diſtinguées entre elles, mais qu'elles ſoient meſme déterminées ſous des formes ſi preciſes, qu'elles puiſſent differer évidemment de toutes celles qui ont quelque rapport avec elles, ſoit par les noms qu'elles ont receus, ſoit par les ſimptômes qui les accompagnent.

Or ce qui diſtingue par exemple, les Ulceres Veneriens, de ceux qui ſont cauſez par les ſuperfluitez ordinaires, eſt que les premiers ont preſque toûjours quand ils ne ſont encore que ſuperficiels, ce qu'on remarque dans les derniers, lors qu'ils ſont déja profonds : c'eſt à dire que leur milieu eſt de couleur obſcure, & que les petits fibres charneux paroiſſent dans cet endroit rongez & diviſez, outre qu'ils ſont toûjours les ſuittes d'un attouchement im-

II. Des ſignes des Vlceres Veneriens.

pur, & qu'ils ne subsistent qu
tres-peu de jours dans cet esta

III. Des signes des Chancres Veneriens.

Pour ce qui est du degré dans le
quel ils sont devenus chancreux,
il a cela de particulier, que les par-
ties malades n'ont pas eté affligée
long-temps auparavant des Skir-
res qui precedent les Cancers ul-
cerez; qu'il est bien plus facile d'in-
terrompre l'action des Acides Ve-
neriens qui font ces premier
maux, que d'arrester l'activité d
la Matiere corrosive qui entretien
les derniers ; & qu'au reste le
Chancres Veneriens ne sont pas
beaucoup prés si affreux, ny dan
leur commencement, ny dans leu
progrez, que les Cancers que j
viens de dire ; bien qu'ils ayen
comme eux le fond & la circonfe
rence superficielle, dure, blan-
che, & quelquefois plombée.

Quelqu'un dira peut-estre qu
j'aurois dû ajoûter à ces marques

une pretenduë ſortes d'inſectes qui ſe remarquent dans les Ulceres & dans les Chancres Veneriens, & qu'on croit ſemblables aux Limaçons à cauſe de leur figure longue, & du peu de mouvement dont ils ſont capables : mais outre que ces petits Corps ne peuvent eſtre apperceus que par le Microſcope, dont il ſeroit ridicule de ſe ſervir toutes les fois qu'on doit juger de ces maux, j'ay obſervé qu'on en trouve generalement dans tous les Ulceres, qui ont pour cauſe des feroſitez ſalées ou d'autres matieres corroſives, que ce n'eſt autre choſe que les particules diviſées des fibres, qui compoſent les chairs & les membranes ; & qu'enfin ce qu'on y remarque de mobilité, provient ſeulement ou de l'action des Acides Veneriens qui les écartent en penetrant les parties ulcerées, ou de

l'agitation des petits Corps liqui-
des, qui font par leur assemblage
& par leur mouvement l'humidité
des Ulceres. Cependant le nouvel
Autheur dont j'ay tantost parlé
nous a donné cette observation
comme une chose fort averée, sans
nous en donner d'autre preuve que
celle d'avancer qu'on luy a dit:
mais il fera bien une autre fois de
prendre de bonnes Lunettes, pour
regarder aux choses de plus prés;
car je l'avertis que je ne souffriray
pas qu'il publie des suppositions,
sans que du moins je les fasse re-
marquer.

IV. Des signes des Chaudepisses & des Gonorrhées Veneriennes.

A l'égard des Chaudepisses & des Gonorrhées qui sont faites par une Matiere Venerienne, il est mal-aisé de les distinguer de celles qui sont causées par les exercices violens, ou par l'usage des alimens échauffans, & particulierement des liqueurs fermentées, tel-

les que ſont le Vin, le Cidre & la Bierre, parce que les unes & les autres peuvent eſtre ſans ou avec des Ulceres, dans l'uretre des hommes ou dans le *vagina* des femmes, & qu'elles ſont toûjours accompagnées non-ſeulement de l'inflammation des parties qui contiennent l'urine & la ſemence, mais meſme de l'écoulement & de la corruption de cette derniere matiere. Il eſt vray que ces accidens ſont ordinairement plus fâcheux dans les premieres, mais on experimente neanmoins qu'elles ſont ſouvent tres-moderées, & que les autres ſont quelquefois bien difficiles à ſupporter. Cependant il eſt certain qu'on peut remarquer quelques differences entr'elles, puiſque ſi les premieres ſont ordinairement devancées par un attouchement impur, les dernieres ſont preſque toûjours precedées

par les exés de débauches ou pa
les exercices immoderez, outr
qu'on peut tirer des conſequence
tres-utiles du temps ou de la ſuit
te & du caractere des accidens qu
arrivent dans les unes & dans le
autres.

En effet la premiere de ces troi
circonſtances nous fournit un
diſtinction tres-conſiderable, e
ce que dans le commencement de
Chaudepiſſes Veneriennes, l'in-
flammation que j'ay dite ne ſe fai
que tres-peu remarquer, à cauſ
qu'elle eſt dépendante de la fer
mentation que les Acides Vene-
riens font dans la ſemence, & qu
cette fermentation eſt preſque toû
jours precedée de la coagulation
de cette matiere, au lieu qu'au
moment que les Chaudepiſſes ſim
ples paroiſſent, les Malades reſ-
ſentent en urinant une ardeur
preſque inſupportable.

La deuxiéme n'eſt pas d'une moindre conſideration, car c'eſt par elle qu'on peut remarquer que dans les Chaudepiſſes Veneriennes, les malades ne reſſentent de la douleur qu'aprés que l'écoulement a commencé, & qu'elle ne s'augmente qu'entant qu'il continuë; parce que cette douleur n'eſt qu'une ſuite, ou du feu qui s'allume aux parties qui environnent la matiere ſpermatique à meſure qu'elle ſe fermente, ou des Ulceres qui ſe font dans les conduits par où elle paſſe tandis que la perte en eſt continuée; & qu'au contraire cette meſme douleur precede tous les autres accidens qu'on voit arriver dans les Chaudepiſſes ſimples, parce qu'elle eſt le premier effet de l'inflammation de la Veſſie, qui eſt la cauſe immediate des autres.

Enfin par l'examen de la troi-

ſiéme, on peut trouver encor des marques aſſez certaines de la Virulence & de la ſimplicité de ces deux eſpeces de Chaudepiſſes ; parce que les Acides Veneriens qui ſont les premieres, cauſent des Ulceres dans les lieux où ils paſſent, qui ſont plus profonds & plus douloureux que ceux qui ſont faits dans les dernieres par la ſemence ſimplement mélangée avec des ſuperfluitez ordinaires, & d'ailleurs parce que l'inflammation, la douleur & generalement tous les accidens de celles qui ſont Veneriennes, perſiſtent dans leur vigueur, & deviennent meſme ſouvent plus fâcheux juſqu'à ce qu'ils ayent eſté arreſtez par les remedes, & qu'ils s'augmentent quelquefois de telle maniere dans les hommes, que la verge ſouffre la convulſion des nerfs, c'eſt à dire ce mouvement par le-

quel en ſe retirant vers leur principe, ils la rendent courbée & tortuë, preſque comme un morceau de corde à puis, au lieu que les ſimptômes de celles qui ſont ſimples, diminuënt ſenſiblement & diſparoiſſent meſme quelquefois tout à fait, aprés avoir obſervé ſeulement durant quelque temps un regime de vivre rafraîchiſſant.

V.
Des ſignes des Bubons Veneriens.

Pour ce qui eſt des Bubons Veneriens, on les diſtingue difficilement de ceux qui ſont quelquefois cauſez dans les femmes par la ſuppreſſion des menſtruës, ou dans les deux ſexes par la repletion des vaiſſeaux, par l'abondance des matieres pourries, & par quelques ſemblables cauſes : car bien que dans cette premiere eſpece de Bubons, les Acides Veneriens épaiſſiſſent de telle ſorte la matiere qui doit ſortir, qu'elle ne ſe reduit ordinairement en pus, qu'aprés

une tres-longue digestion; on experimente quelquefois le contraire dans ceux qui sont fort échauffez, soit à cause de leur temperament chaud & sanguin, soit à raison d'un travail rude ou de l'usage exessif du vin; & quoy que dans les derniers la matiere qui les fait, se digere pour l'ordinaire en tres-peu de jours, on sçait toutefois qu'elle est dans quelques malades de la nature de celles qui font les Abcés froids, & qu'ainsi la suppuration n'en peut estre que tardive.

Les indispositions Veneriennes qui precedent presque toûjours les Bubons Veneriens en premier lieu, ne determinent pas encore assez précisement leur essence : Car outre qu'ils arrivent quelquefois, sans que les Acides Veneriens ayent laissé aucune marque exterieure de leur pene-

tration, il peut arriver des Bubons ſimples tandis qu'ils ſouffrent ces meſmes indiſpoſitions. La raiſon de ce premier effet, eſt que la Matiere Venerienne entre quelquefois tout d'un coup dans les vaiſſeaux par les pôres, ſans s'attacher à la ſuperficie du corps. Celle qu'on peut donner du deuxiéme, eſt que la douleur que cauſent quelquefois aux parties genitales les Chancres & les Chaudepiſſes Veneriennes, attire pour l'ordinaire la chûte des ſuperfluitez aux environs de ces parties, & qu'elles ſe portent d'autant plus volontiers dans les aines, que ces regions ont des glandes qui ſont toûjours également diſpoſées à recevoir les humeurs impures ou ſuperfluës.

Cependant ſi l'on ſe donne la peine d'obſerver avec un peu d'application, ce qui arrive neceſſairement avant ou pendant que les

Bubons Veneriens se forment, je m'asseure qu'on trouvera dequoy les distinguer des autres avec assez de certitude : car comme il est probable qu'ils n'arrivent jamais, qu'aprés que la Matiere Venerienne a penetré les vaisseaux sanguinaires, il est visible qu'elle ne peut estre transmise dans les aines, qu'aprés qu'elle a esté separée d'avec le sang ; & dautant que la nature ne fait jamais de telles separations que par le moyen de la fermentation, il est à presumer que les parties de cette liqueur ont esté auparavant considerablement agitées : d'où l'on voit que l'élevation du poulx, devance toûjours les Bubons Veneriens, & que si elle n'a pas esté remarquée dans son temps par l'attouchement, elle peut estre du moins connuë par l'émotion qu'elle a fait ressentir aux Malades; ce qui

qui ne peut pas arriver dans les autres, parce qu'ils ne ſont formez que par des matieres qui ne viennent jamais immediatement des arteres ny des veines.

D'ailleurs comme la nature ne peut faire ces premiers Bubons, ſans mettre les eſprits & les humeurs dans un mouvement extraordinaire, preſque toute la matiere impure ſe trouve depoſée dés les premiers jours, ce qui ne ſe remarque pas dans les Bubons ſimples, parce que n'eſtant faits que par des ſuperfluitez qui ſont contenuës dans les chairs & dans les membrânes, & qui n'en peuvent ſortir que peu à peu, ils ne ſe forment jamais tout à coup, & on a toûjours le loiſir d'obſerver tous les temps de leur augmentation.

VI. Des ſignes du premier degré de la Verolle.

Pour ce qui eſt des accidens qui paroiſſent dans tous les degrez de la Verolle, ils ne ſont pas moins

trompeurs que ceux dont je vien
de parler ; parce que la Matie
Venerienne n'eſt pas la ſeule q
les peut cauſer, ou du moins q
en peut faire de ſemblables. En ef
fet ſi les ſuppreſſions & les dégoû
dont j'ay parlé, arrivent ordinair
ment dans le premier de ces de
grez, on ſçait qu'ils ſe peuve
faire dans d'autres temps & p
d'autres cauſes; toutefois ils ont ce
la de particulier dans ce rencontr
qu'ils n'arrivent preſque jamais a
ternativement, & qu'ils ſont to
& toûjours dépendans de la coag
lation du ſang contenu dans l
vaiſſeaux, de laquelle il eſt aiſé
s'aſſeurer par la ſaignée, parce q
ce meſme ſang paroiſt manifeſt
ment plus épais pendant qu'il ſ
de la veine qu'on a ouvert, & qu
ſe refroidiſſant dans les palett
toutes ſes parties s'uniſſent de f
çon, qu'on n'y apperçoit pas me

me de serosité, si ce n'est aprés qu'il a esté reposé durant un temps considerable.

Les Simptômes qui accompagnent la Verolle dans son deuxiéme degré, peuvent encore passer pour équivoques : car s'il est vray que les lassitudes, les inquietudes, les demangaisons & les dépilations dont j'ay parlé, puissent estre causées par des vapeurs subtiles & veneneuses ; on sçait aussi qu'on peut estre las par le travail, inquiet par le chagrin, démangé par la matiere qui fait ordinairement la Gratelle & depilé par des serositez corrosives ; c'est à dire à peu prés de la nature de celles qui font les Dartres, les Ulceres malins & la Carie des Dents & des autres os : cependant quand tous ces accidens arrivent en mesme temps & dans un seul sujet, il est bien plus raisonnable de les rapporter à la seule

VII. Des signes du deuxiéme degré de la Verolle.

Matiere Venerienne, outre qu'on peut encore s'en aſſurer davantage par la conſideration de ceux qui les ont precedez, ſoit lors de la premiere attache de cette matiere, ſoit dans le temps du premier degré de la maladie dont je parle.

VIII. Des ſignes du troiſiéme degré de la Verolle.

Comme on ſçait par experience qu'on peut voir dans ceux qui ne ſont pas Verollez, des Douleurs, des Dartres, des Verruës, des Porraux, des Ulceres & des Chancres, on ſçait auſſi qu'en voyant arriver ces maux dans le troiſiéme degré de la Verolle, on pourroit encore douter de ſon eſſence, ſi on n'y pouvoit rien remarquer de ſingulier ; mais comme ils ſont toûjours entretenus dans cette maladie par la Matiere Venerienne, & que cette meſme Matiere eſt differente de toutes les autres impuretez qui les peuvent faire, on doit croire que lors qu'ils en ſont l'effet, ils diffe-

rent de ceux qui ont d'autres cauſes du moins en quelques circonſtances : c'eſt pourquoy j'ay déja montré en parlant des Ulceres & des Chancres Veneriens, qu'ils ont un caractere qui leur eſt particulier, & c'eſt pour ce ſujet que je dois rechercher dans les autres accidens que j'ay nommez, ce qui les fait diſtinguer entant que Veneriens, de ceux qui ſont ſimplement dépendans du vice ordinaire des humeurs.

Or quoy qu'entre ces accidens ſes douleurs occupent divers lieux en differens temps, & qu'elles ſoiēt indépendātes de toutes les indiſpoſitions qui peuvent arriver à l'exterieur, il n'eſt pas neanmoins facile de s'y laiſſer tromper : car ſoit qu'elles ſe faſſent reſſentir dans les bras, dans les cuiſſes, ou dans les jambes ; on a remarqué qu'elles occupent preſque toûjours le milieu de

ces parties ; mais il ne faut pas s'imaginer que cét effet provienne de la pesanteur des Acides Veneriens, comme l'a pensé nostre nouvel Autheur ; s'il avoit pris garde que ces Acides ne quittent jamais les Substances Spiritueuses & Etherées, avec lesquelles ils se joignent tandis que les Semences meslangées se fermentent, & que c'est pour cette raison qu'ils ont assez de volatilité & de penetration, pour quitter le sujet qu'ils occupent, pour s'attacher à un autre éloigné même de quelque distance, & pour traverser les parties les plus dures & les moins transpirables ; s'il avoit observé que le mouvement des esprits & des humeurs est plus impetueux dans les Chairs, dans les Membrânes, & generalement dans les parties qui ont de grands espaces entre leurs fibres, que dans les os, dans les cartilages & dans tou-

tes les autres parties denſes & compactes ; Enfin s'il avoit remarqué que la Matiere venerienne conſiderée ſeparément, eſt ſi ſubtile qu'elle ne peut eſtre agitée que par quelque choſe de ſpirituel ou de liquide, il n'auroit eû garde de dire comme il a fait, que les Acides Veneriens ont une peſanteur qui reſiſte au mouvement, & que c'eſt pour ce ſujet qu'ils s'arreſtent plûtoſt au milieu, que dans les extremitez des os qui compoſent les jointures : comme ſi ces Acides ne pouvoient pas eſtre volatiliſez dans les Corps des Verollez, quand ils ne ſeroient pas volatils d'eux-meſmes, & comme s'il n'y avoit que le mouvement des os & des ligamens qui pût leur eſtre communiqué. Mais aprés avoir vû les ſentimens de cét Autheur, touchant la nature de la matiere Venerienne, on

ne doit pas s'étonner de cette erreur ; & l'on sçait assez qu'en raisonnant sur un faux principe, il n'est pas possible d'en tirer des consequences veritables.

Au reste il est aisé de concevoir pourquoy les douleurs de la Verolle, ne se font pas si souvent ressentir dans les jointures que celles de la Goutte & des Rheumatismes ; car comme les Acides Veneriens qui font les premieres, sortent toûjours immediatement des arteres ou des veines, qu'ils n'en peuvent sortir que meslez avec les parties sereuses du sang, que ces parties passent par les mesmes pôres que celles qui doivent servir d'aliment aux Chairs, & qu'il est par consequent impossible que toutes ces choses ne soient confusément meslées, il n'y a pas lieu d'estre surpris si elles sont premierement receuës dans la partie charneuse des

mufcles, qui eft celle qui donne la forme au milieu des membres dont j'ay parlé, & fi de la forte les membrânes qui font dans cet endroit, reçoivent plus ordinairement les atteintes de cette matiere, que les aponevrofes & les tendons qui fe terminent dans les articles, au lieu que la pituite falée qui tourmente les Goutteux &les Rheumatiques, vient directement du Cerveau, qu'elle fe coule le long de la membrane commune des mufcles, & qu'elle eft toûjours ou trop groffiere pour penetrer ce qui recouvre en particulier leur partie moyenne, ou trop fubtile pour s'arrêter où elle trouve de grands efpaces, comme dans les intervalles des articulations.

Mais fi les Douleurs Veneriennes ont quelque chofe de propre qui les peut faire reconnoiftre; il eft encore bien plus facile de diftin-

guer les pustules qui arrivent dans la Verolle, de celles qui se font dans quelques autres maladies; parce qu'elles sont aussi seiches & aussi plattes, que celles de la petite Verolle sont humides & élevées, & que les petites escailles qu'on y remarque, la rondeur de leur circonference & leur couleur rouge orangé, les font assez differer de celles qui forment les Dartres & les Herpés corrosifs, qui sont plûtost farineuses ou crouteuses, & d'ailleurs plus inégales & moins colorées; ce qui vient de ce que la matiere des pustules Verolliques, n'est autre chose que l'aliment des parties molles meslé avec une quantité d'Acides Veneriens, assez mediocre pour n'en pas détruire entierement la consistance, & qu'au contraire la matiere de ces deux autres sortes de pustules, est ou composée de beaucoup d'humeurs pourries

ou extraordinairement chargée de sel.

Il est vray que la Matiere Venerienne se mesle quelquefois avec celle qui fait les Herpés, & que de la sorte elle fait des especes de Dartres dont la forme ne differe en rien de celle des autres; mais comme ces Dartres n'arrivent jamais dans le degré dont je parle, sans estre accompagnées de quelques uns des autres accidens qui leur sont propres, elles ne laissent pas d'estre une marque sur laquelle on peut faire quelque fondement.

A l'égard des Porraux & des Verruës qui arrivent dans le degré de Verolle dont je parle, comme on ne peut rien remarquer de particulier dans leur figure; ce n'est qu'en observant leur façon de croistre & les lieux où elles arrivent, qu'on peut tirer des conjectures qui en découvrent la cause. Or il

y aura lieu de juger qu'elles sont faites par une Matiere Venerienne, si elles s'élevent considerablement en peu de temps, & si elles arrivent à la verge, à la vulve, & aux environs de l'anus; parce que l'effort par lequel la nature pousse les superfluitez au dehors, est toûjours dautant plus violent qu'elles sont plus impures, & parce que d'ailleurs elle les repousse ordinairement vers les parties qui ont servy à leur entrée, d'où vient que la semence corrompuë par les Acides Veneriens, est chassée par les conduits qui les ont receus, que la matiere des Bubons Verolliques ne s'amasse jamais ailleurs que dans les aînes, & qu'enfin beaucoup des autres accidens dont j'ay parlé, arrivent si souvent aux parties genitales; parce qu'elles servent plus communement que les autres à l'introduction de la Matiere Venerienne.

Pour ce qui eſt des accidens qui arrivent dans le quatriéme & dans le dernier degré de la Verolle, ils ont encore quelques marques par leſquelles on les peut diſtinguer de ceux qu'on pourroit croire les mêmes par la conformité de leurs noms & de leurs formes : car, par exemple, encore que les douleurs fixes puiſſent avoir des cauſes differentes de celles qui arrivent dans ce degré, elles n'ont pas ſeulement un caractere particulier à cauſe de leur ſituation (comme je l'ay déja remarqué,) mais encore à raiſon du temps de leur augmentation, puis qu'il eſt certain qu'elles ſe font reſſentir la nuit beaucoup plus vivement que le jour. La raiſon qu'on peut donner de cet évenement, ne doit pas eſtre tirée de l'Abregé du nouvel Autheur dont j'ay parlé. On ſçait que les Acides ne ſont penetrans qu'au-

IX. Des ſignes du quatriéme degré de la Verolle.

tant qu'ils ſont agitez, & qu'ils ont d'autant moins de mouvement d'eux-meſmes, que la peſanteur eſt une de leurs proprietez eſſentielles : cependant il ſoûtient que leur activité eſt ralentie par le mouvement que la lumiere du Soleil leur imprime durant le jour: il veut que leur penetration ne ſoit rapportée qu'à leur propre poids, & on ne peut rien conclure enfin de tout ce qu'il avance, ſinon que leur repos devient ainſi la cauſe de leur action; mais comme il dit qu'il a fondé ſon diſcours ſur pluſieurs experiences phyſiques & méchaniques, je m'étonne de ce qu'il n'a pas obſervé dans la Chimie, que les Acides n'ont que tres-peu d'action quand ils ſont en forme de ſel eſſentiel, c'eſt à dire meſlez avec des parties de terre qui ſont encore peſantes, & avec des parties d'eau qui ſont en trop petite quantité pour les

remüer, qu'ils en ont davantage quand ils font ce qu'on nomme Eſprit acide, & par exemple celuy qu'on tire du Vitriol, ie veux dire quand ils ſont mélangez avec bien plus de phlegme & moins de terre, & qu'enfin ils en ont iuſqu'à l'excez quand ils forment les Cauſtiques ou liquides comme l'Eſprit de Nitre, ou ſolides comme les Sels eſcarotiqués; c'eſt à dire, lors qu'ils ſont ioints avec une aſſez grande quantité de Corpuſcules ignées pour eſtre remuez avec impetuoſité; car ſur ce fondement il auroit dû conclure, que les Acides Veneriens ne ſont plus actifs la nuit que le iour, qu'en ce que les parties où ils ſont attachez, ſont plus échauffées dans le lit que quand elles ſont expoſées à l'air, ou ſeulement recouvertes des veſtemens ordinaires, ou du moins qu'en ce que la Pituite eſtant plus

fortement remüée par les tenebres que par la lumiere, ses parties servent alors à mouvoir plus fortement ces Acides, comme on voit que la salive augmente considerablement l'action des Sels Caustiques.

Au reste, bien que la carie ou la pourriture, les exostoses ou les nœuds qu'on voit arriver dans les os & dans les cartilages des Verolez, soient des accidens tout à fait semblables à ceux qu'on nomme ainsi, & qui arrivent dans les autres hommes: ils peuvent être neantmoins reconnus en observant ceux qui les ont precedez; car comme le Matiere Venerienne qui les fait, vient toûjours immediatement des vaisseaux qui contiennent le sang, elle ne peut pas s'insinüer dans les parties que j'ay dites, sans avoir piqué & penetré auparavant le perioste dont elles sont recouvertes, &

par consequent sans avoir causé les douleurs dont j'ay parlé.

A l'égard des Ulceres que la matiere Venerienne fait aux parties interieures ; il est vray-semblable qu'on y pourroit remarquer à peu prés le caractere de ceux qu'elle cause à la superficie du corps, si les yeux pouvoient penetrer les parties qui les couvrent ; mais dautant qu'il n'y a pas de moyen pour les rendre sensibles, ils ne peuvent avoir que des signes qui leur sont communs avec ceux qui se font aux mesmes parties & par d'autres causes.

X. Des considerations que l'on doit joindre aux signes precedens.

Aprés tout, il est à remarquer qu'il n'est pas toûjours facile de determiner precisément l'essence de la Verolle, puis qu'il est vray que dans cette maladie la Matiere Venerienne circule quelquefois tres-long-temps avec le sang sans sortir hors des vaisseaux, du moins

en aſſez grande quantité pour fai-
re des accidens apparens, & que
d'autresfois à meſure qu'elle s'é-
panche dans les chairs, la nature
la pouſſe dehors ſoit avec le ſang
menſtruel, ſoit avec celuy des hé-
morrhoïdes, ſoit avec la matiere
des gonorrhées habituelles, ſoit
enfin avec la ſanie des ulceres &
des fiſtules; outre qu'elle agit ſi
differemment dans les divers ſu-
jets qui la reçoivent, qu'on n'a pas
encore trouvé un ſeul malade, en
qui on ait pû remarquer tous les
ſimptoſmes & tous les degrez dont
je viens de parler, & qu'on en a
vû pluſieurs au contraire dont les
os eſtoient pourris, avant que d'a-
voir ſouffert aucuns des accidens
dont celuy cy eſt ordinairement
precedé. Cependant ſi aprés avoir
remarqué quelques uns ou la plû-
part des ſignes qui viennent d'être
décrits, on reflechit ſur les attou-

chemens qui ont precedé, ſur les indiſpoſitions preſentes, ſur l'évenement de celles qui ont eſté auparavant les ſuittes de ces meſmes attouchemens, ſur les ſymptoſmes dont les unes & les autres ont eſté accompagnées, & en un mot ſur l'étàt des perſonnes qui ont été approchées ou engendrées par les malades qui veulent eſtre examinez; il eſt hors de doute qu'on ſe verra en eſtat d'en juger équitablement.

XI. De l'abus des Affronteurs ſur les ſignes des Maladies Veneriennes.

Cependant il n'eſt pas facile aux malades qui doutent de l'eſtat où ils ſont, de s'aſſurer de la nature de leurs indiſpoſitions, parce qu'entre ceux qui peuvent eſtre conſultez pour ce ſujet, il y en a pluſieurs qui n'ont pas aſſez de bon ſens ou d'experiences, pour avoir fait les obſervations qui viennent d'eſtre écrittes, & que beaucoup d'autres ſont trop intereſſez, pour ne

pas abuſer de la credulité de ceu
ſont prevenus par la crainte. En ef
fet ſi on en croit les uns & les au
tres, les plus ſimples excoriatio
paſſent toûjours pour des Ulcer
Veneriens : ces ſortes d'Ulcer
pour des Chancres tres-malins,
les Chancres ordinaires pour d
marques indubitables de la Vero
le, rien n'eſt chez eux de peti
conſequence, toutes ces legeres i
diſpoſitions qui arrivent à la pea
ſont à leur avis autant d'acciden
de la maladie que je viens de nom
mer : ils appellent les Galles q
ſuppurent Ulceres Verolliqu
celles qui ſont ſeiches & crouteu
Verruës & Porraux, les Dart
ſimples & les Herpes Puſtulles V
neriennes, & les Durillons Exoſ
ſes : en un mot il n'y a guere
maux, qu'ils ne rapportent à l'
tion des Acides Veneriens, p
peu que ceux qui les ſouffre

ient diſpoſez à les croire:
Aprés tout, il n'y a rien de plus
dieux que les adreſſes qui ſont mi-
s en uſage par quelques-uns de
s fourbes, pour perſuader ceux
u'ils abuſent ainſi mal-heureuſe-
ent : ils appliquent ſur les moin-
res Ulceres des medicamens cau-
iques & brûlans, afin de les ren-
re douloureux, durs & ſuppura-
les comme les Chancres, & quand
s les veulent faire paſſer pour des
ccidens de la Verolle, ils les font
evenir énormes, en meſlant dans
urs Onguens l'Arſenic & le Su-
limé corroſif : enfin aprés avoir
it des Verollez imaginaires, par
urs ſuppoſitions & par leurs im-
oſtures, ils achevent de les con-
aincre par l'application d'un On-
uent qui ſe compoſe avec les
antharides & avec les autres Ve-
catoires, à deſſein d'exciter des
s Veſſies ſur toute la peau, dont

ils tirent des serositez qui pass
pour la Matiere Venerienne,
qui semblent prouver en mesm
temps la vertu de leurs remed
ce qui est d'autant plus danger
que les Cantharides ainsi app
quées à l'exterieur, ne laissent p
de causer non seulement l'Infla
mation, & l'ulceration de la V
sie; mais souvent mesme la sor
du sang par l'Uretre, & la suppr
sion de l'Urine qui sont des acc
dens mortels.

XII. De l'effronterie de ceux qui pratiquent indignement la Chirurgie.

Mais comme ces fourberies
sont ordinairement pratiquées
par les Empirics, les Malades
ne veulent pas être duppez, croi
estre assez assez assurez quand
ont évité de tomber entre le
mains. Cependant il est vray
plusieurs de ceux qui leur sont
posez, ne sont honnestes gens q
apparence, & qu'ils ne craign
point d'establir leur reputation

la perte des emplois, des biens & souvent de la vie mesme de ceux qui se confient en eux. Cette verité est connuë d'un grand nombre de Curieux qui ont feint de se croire Verollez, & qui ont trouvé parmy ceux que je veux dire des personnes assez interressées, pour tâcher de les confirmer dans cette opinion, en se plaignant seulement de quelques demangaisons à la peau, ou de quelques douleurs passageres dans les autres parties, & j'ay vû moy mesme en plusieurs occasions, que la plûpart de ces affronteurs n'affectent pas mesme de cacher leurs tromperies par de faux raisonnemens, puis qu'ils n'ont pas si-tost vû les Herpes rongeans ou miliaires, les Dartres farineuses, les Excroissances communes, les Galles de la teste, les Nodositez de la goutte, & quelques autres semblables maux, qu'ils

assurent que ce sont des accidens de la Verolle, qui marquent aux personnes qui les souffrent, la necessité d'en estre traitées incessamment, sans se donner la peine d'examiner precisément la vie passée de ces personnes, l'estat present de celles qu'ils ont frequentées, ou des enfans qu'ils ont produits, la suite des accidens qui ont precedé le mal qui paroist, ny generalement toutes ces autres circonstances, sur lesquelles les Medecins & les Chirurgiens judicieux estendent leurs considerations, pour suivre la maxime équitable des Jurisconsultes, qui ne donnent jamais de jugement contre un accusé, sur la deposition d'un seul témoin.

CHAP.

CHAPITRE IX.

Du pronoſtic des Maladies Veneriennes particulieres.

COMME il ne ſuffiroit pas d'apprendre aux malades la nature de leurs maux, ſans leur faire connoiſtre ce qu'ils ont à eſperer ou à craindre ; ce n'eſt pas aſſez d'avoir marqué dans les Chapitres precedens, tout ce qui peut donner la connoiſſance des Maladies Veneriennes : il faut encore montrer dans celuy-cy, quel eſt le pronoſtic qu'on en doit faire, pour ne pas laiſſer ceux qui ſouffrent & ceux qui traittent ces Maladies, dans le danger d'eſtre ſurpris par l'evenement ; mais il ne faut pas s'imaginer qu'on en puiſſe faire un jugement aſſez univerſel pour être

I. Du pronoſtic de ces Maladies en general.

commun à toutes leurs especes: car bien qu'elles soient toûjours l'effet d'une mesme cause, leurs suites sont aussi differentes que leurs simptosmes sont dissemblables, & il est par consequent impossible de juger precisément de leurs succez, sans reflechir sur ce qui a déja esté dit de leurs degrez.

II. Du pronostic des ulceres Veneriens, du Phimosis & du Paraphimosis.

Or comme le premier n'est autre chose que la division & la rupture des Fibres superficiels de la peau, ou encore des pellicules ausquelles la Matiere Venerienne s'est attachée en passant d'un sujet dans un autre; il est évident qu'il est d'autant plus facile de prevenir les Chancres & la Verolle mesme (qu'elle peut faire en s'insinuant plus avant) qu'elle peut estre alors détruite, ou pour mieux dire, enlevée par les seuls topiques, & qu'il est encore d'autant plus aisé d'oster ensuite son effet, qu'il n'est plus

entretenu par sa cause, & qu'il est de luy-mesme tres-peu considerable.

III. Des faux jugemens des trompeurs.

Cependant les ignorans & les trompeurs n'en jugent pas ainsi, ils font passer les moindres Ulceres pour des Chancres de tres-difficile guerison, & ils n'employent pas moins pour les guerir que les medicamens caustiques & brûlans : C'est par ce moyen qu'il les font devenir, comme j'ay dit, douloureux, durs & suppurables, & qu'ils trouvent lieu de persuader aux Malades, la necessité de prendre un tres-long temps des medicamens interieurs, quoyque les moindres dessicatifs appliquez sur ces maux, eussent esté suffisans pour les guerir en trois ou quatre jours, supposé neanmoins qu'ils soient traités dés leur commencement : par outre qu'on sçait par experience qu'ils degenerent en Chancres,

pour peu qu'ils soient negligés dans les deux sexes ; il suffit dans l'homme en particulier de ne les pas nettoyer quand ils sont à la Verge & sous le Prepuce, pour les voir suivis du Phimosis en ne les découvrant point, ou mesme du Paraphimosis en tirant le mesme Prepuce au delà de la Couronne, qui sont deux indispositions si pressantes, qu'elles attirent toûjours la douleur, l'inflammation, l'enfleure & la mortification de la partie, si on n'a soin de les détruire avec une extréme diligence ; ce qui ne se peut faire quelquefois que par des incisions qui en rendent la Cure tres-fâcheuse.

IV. Du pronostic des Chancres Veneriens.

Puisque les Chancres qui forment le deuxiéme degré des Maladies Veneriennes, sont necessairement les suittes des Ulceres qui font le premier, toutes les fois qu'ils ont esté negligez ou mal pensez,

que d'ailleurs ces meſmes Chancres ont toûjours une dureté qui eſt quelquefois tres-profonde, on en doit tirer deux conſequences indubitables pour le pronoſtic. La premiere eſt que les Acides Veneriens eſtant demeurez à la partie malade, quelques-uns pourroient avoir penetré les vaiſſeaux qui luy apportent la nourriture, & avoir cauſé par conſequent la Verolle. La ſeconde, que tous ou une partie ont dû approfondir les Ulceres pour en fixer l'humidité, & fait par ce moyen les duretez dont j'ay parlé; ce qui fait non ſeulement qu'ils ſont plus ſuſceptibles de ſuites fâcheuſes, mais qu'ils ſont meſme bien plus difficiles à guerir que les Ulceres qui les ont precedez, puis qu'on ne les peut cicatriſer qu'avec peine ſans avoir diſſoud & ſans avoir tiré dehors ce qui eſtoit fixé & coagulé, & qu'en

les cicatrisant sans observer cette circonstance, il est certain que la Matiere Venerienne demeure enfermée sous la peau, où elle peut estre remuée par des substances liquides, & faire ensuite la Verolle si elle se porte en dedans, ou du moins renouveller les Chancres, si la nature s'efforce de la pousser dehors. Il est vray neanmoins qu'elle est quelquefois si intimement unie avec l'humeur qu'elle a premierement épaissie, que la dissolution ne s'en peut faire que tres-difficilement, & que de la sorte les duretez subsistent simplément sans devenir la cause d'un plus grand mal ; d'où vient qu'il suffit pour rendre la santé aux Malades, d'ouvrir la Tumeur avec les Caustiques, & de la consumer ensuite par la suppuration, comme il sera dit en parlant des moyens de guerir les Chancres.

Toutefois quand on consulte les Charlatans sur ces maux, ils en jugent bien d'une autre maniere; la premiere fois qu'on leur montre des Chancres, ils promettent de les oster en huit ou dix jours si affreux qu'ils puissent estre, & comme aprés ce temps ils se voyent toûjours en danger d'estre reconnus pour fourbes; ils persuadent à leurs Malades que les remedes qu'ils ont employez sont prompts & immanquables, quand les Chancres sont independans de la Verolle, & qu'ainsi la durée & la rebellion de leurs maux, fait voir la necessité qu'il y a de les traiter en Verollez. Quelques-uns de ceux qui sont les plus pressez de misere, tâchent aussi de dupper leurs Malades en moins de temps & sans tant de peines: ils appliquent sur les Chancres le sublimé Corrosif qui fait toûjours à chacun un tres- V. Du prouostic des Charlatans.

grand eſcarre, & aprés qu'ils en ont procuré la chûte, ils aſſurent que le mal eſt emporté, & que ſans leurs ſoins les Malades peuvent achever leur gueriſon par le moyen d'un peu d'Onguent qu'ils leur donnent, bien qu'il ſoit alors plus difficile de les délivrer de leurs maux, puiſque la circonference & la dureté ſont toûjours augmentées par l'action, & par la penetration de ce ſel brûlant.

Les Charlatans dont je parle & quelques autres gens ignorans ou trompeurs, ne jugent pas plus équitablement des duretez qui reſtent ſur les Cicatrices des Chancres mal gueris, & ils ne manquent iamais de ſoûtenir qu'elles ſont les plus aſſeurées marques de la Verolle; parce que (diſent-ils) elles font voir que l'impureté eſt demeurée au dedans, ou (comme ils parlent) que le Loup a eſté enfermé dans

la bergerie; mais si elles nous monstrent d'un costé que tous les Sels Veneriens n'ont pas esté tirez dehors, elles semblent aussi nous faire connoistre d'ailleurs, qu'ils sont demeurez à la partie sans penetrer plus avant, & en effet c'est sur ce raisonnement que i'ay guery un tres-grand nombre de Malades affligez de cette indisposition, seulement en r'ouvrant la Cicatrice, & en consumant par la suppuration l'humeur épaissie qui estoit demeurée sous elle.

VI. Du pronostic des Chaudepisses, des Gonorrhées, & des Carnositez Veneriennes.

Si l'on prend garde que dans les Chaudepisses & dans les Gonorrhées Veneriennes, les Acides qui les ont causées sont beaucoup plus enfoncez dans le Corps, que lors qu'ils font les Ulceres & les Chancres dont ie viens de parler; il semble qu'il y aura lieu de penser qu'elles sont plus susceptibles de la verolle que ces autres indispositiõs.

Mais ſi on obſerve d'ailleurs que ces Acides n'agiſſent alors premierement que ſur la ſemence, & qu'à meſure qu'ils la corrompent elle les charie au dehors, où elle eſt continuellement pouſſée par la nature comme un excrement impur; on trouvera que leur penetration eſt empeſchée par un mouvement oppoſé, & qu'ainſi leur premier effet eſt preſque toûiours le plus grand deſordre qu'ils cauſent dans ce rencontre. Cependant comme quelques-uns de ceux qui ſouffrent les indiſpoſitions dont ie parle, ont receû ces meſmes Acides dans une quantité conſiderable; il arrive auſſi quelquefois qu'ils cauſent dans la matiere ſeminale une fermentation extraordinairement forte: ce qui fait que beaucoup de vapeurs malignes ſe répandent dans toutes les parties du Corps, & qu'elles ſont enſuite

la Verolle si elle demeurent meslées avec le sang ; ou du moins un Bubon Venerien si elles sont repoussées dans les aines avec d'autres immondices, par un effort qui est assez ordinaire à la Nature.

On sçait d'ailleurs par experience que si petite que puisse estre la quantité de la Matiere Venerienne receuë, elle peut encore exciter la fermentation que ie viens de dire, si faute d'avoir esté repoussée comme elle le doit estre, on luy donne le temps d'agir sur les parties charneuses ou membrâneuses, d'y causer de la douleur, & d'y attirer par ce moyen une extraordinaire affluence d'esprits & d'humeurs, qui à cause de leurs differentes qualitez ne peuvent pas produire un meslange assez temperé, pour empécher l'agitation des corpuscules qui le composent. C'est d'où vient que les Malades negli-

gens souffrent souvent une inflammation si insupportable dans les parties affligées, que la Verge est recourbée & quelquefois torse comme une corde par la convulsion de ses nerfs, & que le muscle spincter de la vessie s'enflamme à la fin, de maniere qu'il n'est plus en estat de l'ouvrir pour donner passage aux Urines.

Au reste, lorsque dans les Chaudepisses Veneriennes on remarque des envies continuelles d'uriner, & l'écoulement d'une matiere qui ronge & qui picque les parties par où elle passe, qui sort avec profusion & qui est d'un iaune verdastre on peut s'assurer que la vessie & les parties voisines souffrent beaucoup d'inflammation, que la consistence de la semence est changée d'une estrange maniere, que les parties qui la doivent contenir, ou qui en doivent empescher la perte invo-

lontaire, sont extremement dilatées & relâchées, que l'Uretre dans les hommes & le *vagina* dans les femmes sont ulcerez en plusieurs endroits, & que par consequent la guerison ne s'en peut faire, que par l'usage de divers remedes continuez durant un temps considerable, au lieu qu'on les peut guerir en moins de jours & sans tant de peine, quand elles sont seulement de la nature des Gonorrhées; c'est à dire lorsque l'écoulement & la corruption de la semence ne vont pas jusqu'à l'excez, & que ces accidens ne sont pas joints aux autres dont j'ay parlé, pourvû neanmoins qu'elles soient nouvelles: car quand elles ont vieilly sans le secours necessaire, ou qu'elles ont esté violentes dans leur commencement, & mal pensées dans leur progrez; il est d'autant plus difficile de les oster, qu'elles ont passé en habitu-

de,& qu'elles ont eû tout le temps d'alterer considerablement la disposition naturelle des parties. On sçait mesme qu'entre les Gonorrhées qui sont dans ce degré, il y en a quelqu'unes d'incurables, parce que dans les hommes les Fibres de cette petite membrâne qui est à l'extremité de l'Uretre interieure, pour empescher la perte involonre de la semence, sont quelquefois divisez & rongez, ou par l'action de la matiere qui s'écoule quand elle est extremement acre & picquante, ou par l'activité des drogues que les ignorans font entrer dans leurs injections, lorsque la doze en est trop forte, ou qu'elles sont d'elles-mesmes tres-corrosives; & dans les femmes lorsque par le continuel passage des impuretez coulantes, ou par leur retention dans le fond de la Matrice, ce qui bouche les orifices des reservoirs

de la ſemence a eſté conſumé & reduit en pus.

Enfin perſonne ne devroit ignorer combien il eſt important de traiter ces maux avec beaucoup de circonſpection, puiſque les moindres Ulceres reſtez dans les conduits dont j'ay parlé, deviennent comme les germes de ces chairs excroiſſantes, qui ne peuvent ſubſiſter ſans cauſer la ſuppreſſion d'Urine & la ſterilité, & qui ne peuvent eſtre oſtées ſans expoſer les Malades à mille ſujections importunes, à pluſieurs accidens fâcheux, & comme on l'a ſouvent experimenté, à la mort meſme : outre que la matiere arreſtée avant qu'il en ſoit temps, fait neceſſairement la Verolle, ou un Bubon, ou un nouvel écoulement, ou enfin une fluxion ſur les Teſticules qu'il n'eſt pas facile de repouſſer.

VII. Des suppositions des imposteurs.

Ces remarques ne s'accordent guere avec les impostures des empirics, dont la France est aujourd'huy toute parsemée : comme ils n'ont en veuë que leurs interests, & qu'ils ont renoncé à toutes les voyes legitimes, par lesquelles les autres hommes se procurent du bien ; ils n'ont garde d'informer leurs malades de ces veritez, ils sçavent bien qu'elles sont opposées à leurs pernicieuses maximes, & qu'il faut necessairement les ignorer, pour donner dans les pieges nouveaux qu'ils tendent à tous momens aux personnes credules ; aussi comme le nombre, la quantité & le mauvais goust des remedes, est principalement ce qui en fait craindre l'usage, ils ne se mettent pas en peine du choix qu'on en doit faire pour guerir les maladies, & ils assurent toûjours effrontement qu'ils ont des quittessences insipi-

des; dont la moindre goutte peut produire ſur le champ des effets merveilleux : c'eſt par le moyen de ces ſuppoſitions qu'ils abuſent une infinité de Malades, qui ne s'apperçoivent pas meſme de ce qu'ils ſont duppez, parce qu'aprés leur avoir fait uſer de ces pretendus remedes, ils leur perſuadent que leurs indiſpoſitions auroient ceſſé, ſi elles n'avoient eſté d'une nature extraordinaire, d'où ils concluënt de jour à autre à la neceſſité d'employer d'autres medicamens, pour les engager inſenſiblement dans un traitement d'autant plus ennuyeux, qu'il n'a point de plus conſiderable effet, que celuy d'épuiſer la bourſe de ces miſerables affligez.

Il ne faut donc pas s'eſtonner ſi la pluſpart ont la hardieſſe de ſoûtenir, que la durée des Chaudepiſſes & des Gonorrhées Vene-

riennes, ne provient que de l'igno-
rance des Chirurgiens qui les
traittent, & s'ils assurent qu'ils
peuvent détruire en tre-peu de
temps & avec un seul remede, tous
les accidens dont elles sont accom-
pagnées en quelque degré qu'elles
puissent estre, puis qu'ils ne se
peuvent autoriser que par des
voyes indirectes, & que leurs
tromperies doivent estre du moins
cachées sous des promesses aussi
avantageuses qu'elles sont fausses.

Ce nouveau Docteur qui avoit af-
ficher l'année derniere en placarts
jaunes, avoit bien prevû qu'il falloit
promettre quelque chose de sur-
prenant pour s'attirer des duppes;
il assuroit qu'il guerissoit en cinq
heures les indispositions dont je
parle, & cela sans retour & sans
suites fâcheuses, mais il avoit aussi
comme les autres un moyen pour
se tirer d'embarras; il vouloit

qu'elles fussent nouvelles & que personne n'y eust encore fait de remedes ; & quand aprés avoir escroqué l'argent & donné son bolus, les malades se plaignoient de la continuation de leurs maux, il soûtenoit à tort & à travers qu'avant luy on y avoit travaillé, ou que la matiere avoit esté receuë plusieurs jours auparavant.

Cet autre qui est establi depuis plus de vingt ans au quartier du Cherche-midy, sous l'indigne titre de distributeur de remedes secrets, est à mon avis encore plus fin que celuy dont je viens de parler : comme il sçait que les François donnent facilement dans la nouveauté, il fait afficher de temps en temps qu'il est nouvellement arrivé d'Arabie, d'où il a apporté des remedes merveilleux, & entr'autres une liqueur agreable qui agit insensiblement, & dont

une seule prise de deux ou trois gouttes, guerit immanquablement les Chaudepisses & les Gonorrhées les plus rebelles en poussant le venin par transpiration : & comme aprés l'usage de cette liqueur le mal persiste toûjours, il soûtient que ce n'est plus qu'un effet dont ce pretendu remede a emporté la cause, & il luy donne alors le nom de debilité de vaisseaux spermatiques, qui est, dit-il, une tres-fâcheuse indisposition, tellement qu'il engage sous ce pretexte les personnes facile, dans une suite de pensemens si longue & si affligeantes, qu'elles ne se voyent pas mesme delivrées de leurs maux, aprés s'estre consumées par les inquietudes, par les peines & par la dépense.

VIII. Du pronostic des Bubons.

Au reste, comme les Bubons Veneriens n'arrivent jamais, si la matiere qui les cause n'a penetré

le Corps assez profondement pour faire la Verolle ; ceux qui en sont affligez sont en danger de souffrir cette maladie, toutes les fois qu'ils disparoissent d'eux-mesmes, ou qu'ils sont repoussez au dedans par des resolutifs ; mais aussi comme ils ne sont formez que par la deposition de l'impureté dont la nature estoit surchargée, on peut s'assurer de la santé des malades, en qui on a eû soin de les attirer, de les digerer & de les modifier avec beaucoup d'exactitude.

Cependant come nous avons icy des gens, qui (faute de talent) tâchent à se mettre en vogue par des moyens extraordinaires, on ne manque pas aussi d'en trouver, qui soûtiennent qu'il n'est pas necessaire d'ouvrir ces sortes de tumeurs, & qu'il suffit aprés avoir travaillé à repousser leur matiere au dedãs, de la tirer par les voyes des selles avec

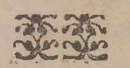
IX. De plusieurs tromperies insignes pratiquées au sujet des Bubõs.

des purgatifs propres à cet effet; mais si ces propositions estoient souvent faites à des gens éclairez, les fourberies de ceux qui les mettent en avant seroient bien-tost découvertes; puis qu'on sçait par experience que l'évacuation qui suit immediatement l'ouverture des Bubons, ne seroit jamais qu'une crise imparfaite de la Verolle, si elle n'estoit continuée durant un temps considerable par l'usage des attractifs, & qu'ainsi la nature ne depose pas à une fois toute la Matiere Venerienne qui avoit penetré les arteres & les veines, ou qui estoit répanduë dans les autres parties, d'où il suit que quand les purgatifs pourroient emporter absolument tout ce qui formoit la tumeur, il resteroit au dedans assez d'impureté pour produire tous les simptosmes de la Verolle.

Bien qu'il seroit à souhaiter que

ous les Malades fussent informez e cette verité, pour ne pas servir e sujet à un si detestable abus, uelques-uns de ceux qui ne l'ont as ignorée, ont eu le malheur de omber dans un autre inconve-ient? parce que la mauvaise pra-ique des trompeurs dont je viens e parler, sert de pretexte & e couverture à la malice & l'impunité de quelques au-res. En effet si le cours d'une Chaudepisse, ou l'augmentation 'un Chancre à la Verge, & la dou-eur que souffre alors cette partie, ttire quelques serositez dans les landes des aines, ils ne manquent as d'assurer que le gonflement de es glandes, est le commencement 'un Bubon qu'il faut necessaire-ent attirer, si l'on veut prevenir e qui le doit suivre, & dés qu'ils en nt persuadé leurs malades, ils ont tant avec les ventouses, les

cataplâmes & les emplastres attractifs, que la nature est comme forcée de former un abcés dans ces parties. Il est vray qu'ils ne parviennent pas toûjours à cette fin dans quelques Corps secs & melancoliques ; mais ils ont recours alors aux pierres caustiques, qui font assez de douleur en brûlant la peau, pour attirer à la partie beaucoup de superfluitez, dont la forme devient bien-tost semblable à la Matiere des Abcez, parce qu'elles sont necessairement reduites en pus, par l'action des suppuratifs qu'ils employent pour procurer la cheûte des escarres.



CHAPITRE X.

Du pronostic de la Verolle.

SI les indispositions dont je viens de donner le pronostic, passent si souvent du genre d'affection particuliere, à celuy de Maladie universelle, il ne faut pas s'estonner si ceux qui les ont souffertes, ou en qui elles sont inveterées, obligent si souvent les Medecins & les Chirurgiens à porter leur jugement sur ce qui regarde la Verolle ; mais comme ils ne se contentent pas de sçavoir s'ils en sont veritablement attaquez, & qu'ils sont d'ailleurs pressez du desir d'en apprendre les suites ; il ne suffit pas d'en avoir determiné l'essence par les signes qui ont esté auparavant marquez ; il faut encore montrer ce qui donne lieu à la pre-

1. De la necessité de predire les suites de la Verolle.

diction qu'on en doit faire, non seulement afin de satisfaire en cela leur curiosité ; mais encore pour les tirer du peril où ils seroient exposez, en ajoûtant foy aux faux jugemens des imposteurs.

II. Du pronostic du premier degré de la Verolle.

Or comme les accidens qui font connoistre le premier degré de la Verolle, nous marquent en mesme temps que la Matiere Venerienne n'a pas encore excité de fermentation dans le sang, & que son plus considerable effet, est d'en avoir arresté le mouvement & la fluidité ; il est visible que tout le changement qui est arrivé à la disposition naturelle de cet humeur, n'est simplement que la coagulation de ses parties & leur meslange avec les Acides Veneriens. Or comme ces Acides y sont alors dans une tres-petite quantité à proportion de celle du sang, & qu'ils n'ont pas encore eû lieu de

communiquer leur mauvaiſe qualité aux Acides naturels qui en font partie ; il s'enſuit que la nature irritée par cette nouvelle diſpoſition, ſe peut porter d'elle-meſme à écarter les parties coagulées, à ſeparer l'impur d'avec le pur, & à pouſſer au dehors par les voyes qui ſervent à la ſortie des excretions, tout ce qui peut luy eſtre contraire, & que d'ailleurs elle peut eſtre excitée à produire cet effet, ſeulement par l'uſage des Sudorifiques interieurs & de quelques legers Laxatifs, d'où il ſuit que la Verolle eſt ſouvent guerie dans ce degré ſans le ſecours de la Medecine, & qu'au pis aller les Medecins & les Chirurgiens peuvent toûjours en procurer la Cure par des moyens prompts & faciles, ce qui eſt une circonſtance ſur laquelle ils doivent néceſſairement regler leur conduite, pour ne ſe pas engager à commettre un

crime qu'il seroit d'autant plus difficile de reparer, qu'il est impossible de restituer aux hommes les jours qu'on leur a dérobez, en alterant leur constitution par des medicamens donnez à contre-temps & sans necessité.

III. Des fausses predictions des fourbes.

Mais ces sortes de considerations n'occupent guere l'esprit de ceux qui font un mauvais usage de la Medecine. Comme ils ne croyent pas que la felicité de l'homme se puisse estendre plus loin que la vie, & qu'ils pensent que le bon-heur des Vivans ne consiste que dans les sensualitez ; les loix de la religion ny les maximes de l'honneur ne servent jamais de fondement à leurs mœurs ; ils ne s'attachent à l'estude ny au travail, que parce que ces choses leur procurent des richesses, & ils ne s'abandonnent aux liberalitez qu'entant qu'elles les conduisent aux plaisirs : ce qui

vient de ce que la plûpart sont des gens mercenaires & sans aucune éducation, qui n'ayant pû subsister dans la pratique des commerces infames, ou dans l'exercice des Arts viles & méchaniques, renoncent volontiers à la pieté, à l'honnesteté & à la bonne foy, pour s'attacher à tromper impunement les hommes, en professant une science si difficile & dans laquelle ils n'ont jamais esté instruits. Que s'ils se sont ainsi plongez dans l'ignorance & dans l'impieté; il n'y a pas lieu d'estre supris s'ils abusent ceux qui les consultent, & si par exemple ils les engagent à souffrir l'effet du mercure, ou de quelque autre medicament violent, dans le degré de la Verolle dont je viens de parler, supposant qu'il n'y a point d'estat dans lequel cette maladie ne soit tres-difficile à guerir.

Mais ils ne se contentent pas de

faire souffrir à ces Verollez des peines dont ils pourroient les dispenser : ils rapportent encore à la Verolle tous les maux qui leur sont inconnus, ou qui ont d'ailleurs quelque chose d'extraordinaire. Il y en a mesme quelques-uns qui ne craignent pas de nommer Pustulles Verolliques, les petites taches qui paroissent à la peau en esté aprés les morsures de puces, pour peu que ceux en qui elles arrivent, soient prevenus de la crainte d'avoir cette maladie, parce qu'en leur persuadant ainsi qu'ils sont dangereusement indisposez, ils n'ont pas de peine à les engager dans une longue suite de remedes, qui ne leur fournit pas seulement de l'employ durant un temps considerable, mais qui leur acquiert encore d'autant plus d'honneur, qu'il n'y a jamais de retour dans les maladies supposées : ce qui fait

que ces trompeurs s'attirent toûjours par leurs fausses predictions du bien, de l'estime & de la reputation, que les honnestes gens se procurent rarement par leurs jugemens équitables, & qu'ils reçoivent ainsi au lieu de la peine qu'ils meritent, une recompense qui est legitimement dûe à plusieurs de ceux qui en sont privez.

Cependant comme les benedictions que Dieu répand sur ses esleus, sont des biens infiniment preferables à la profusion des richesses, les Medecins & les Chirurgiens qui ont de la religion & de la probité, méprisent autant ces adresses pernicieuses, que ceux qui portent indignement ces qualitez, s'attachent à la piperie & à l'imposture : mais ces premieres personnes ont aussi le plaisir de suivre un chemin dans lequel personne ne s'égare, pendant que les

les autres s'engagent dans une route qui les doit perdre, & elles se voyent eslevées heureusement à la grace par l'équité & par la Justice, tandis que ces malheureux travailleut à se precipiter dans l'abomination, par la fraude & par l'iniquité.

IV. Du pronostic du deuxiéme degré de la Verolle.

Que si les Medecins & les Chirurgiens se peuvent procurer de si grands avantages par une conduite judicieuse : ceux d'entre eux qui s'attachent particulierement à l'art de guerir les Maladies Veneriennes, ne doivent pas denier à leurs malades une application extraordinaire, pour predire avec toute la certitude possible ce qu'ils doivent attendre de leurs indispositions, puis qu'il est certain qu'elles sont aisées ou difficiles à guerir, selon les differens degrez où elles peuvent estre, & qu'elles sont mesme quelquefois dans un estat, où el-

les ne peuvent eſtre negligées ſans avoir des ſuites funeſtes. C'eſt ainſi qu'en examinant ſerieuſement ce qui fait le deuxiéme degré de la Verolle, ils connoiſtront qu'il eſt ſeulement dépendant d'une fermentation qui commence, & dont l'augmentation doit faire neceſſairement un degré plus fâcheux; que les accidens de ce deuxiéme degré ne ſont que l'effet d'une matiere ſubtile qui n'a que tres peu de diſpoſition à s'attacher; que le mouvement du ſang peut eſtre augmenté par la nature ſeule, ou par l'action des ſudorifiques interieurs, d'une maniere propre à faciliter la ſeparation de l'impureté, qui eſt alors mélangée avec les parties homogenes de ce meſme ſang; que les purgatifs forts ou reïterez peuvent exciter la precipitation qui la doit ſuivre; & que par conſequent la Verolle peut eſtre emportée par

des mouvemens purement naturels, ou guerie par des moyens assez simples, pour ne pas engager les malades dans une exacte retraite ny dans un regime incommode, lors que n'ayant pas encore passé dans le degré qui suit, elle n'est pas accompagnée des pustulles & des autres accidens que font les Acides Veneriens, quand par la fermentation augmentée, ils ont passé des vaisseaux sanguinaires dans les parties charneuses & membrâneuses.

V. Des impostures des faux guerisseurs.

Mais bien loin que les Medecins & les Chirurgiens ignorans, politiques ou ambitieux, tombent d'accord que la Verolle se puisse guerir naturellement ; ils ne conviennent pas mesme de la facilité qui se trouve quelquefois dans la Cure qu'on en doit faire ; les premiers ne sont pas assez laborieux pour aller au delà des experiences communes ;

les autres aiment trop leur reputation, pour propoſer des moyens qui ne ſont pas de l'uſage ordinaire, & qui pourroient eſtre condamnez par ceux qui n'en connoiſſent pas la vertu : en un mot les derniers ſont trop attachez à leur intereſt, pour ne pas conſeiller un remede qui ne leur couſte preſque rien, qui ne guerit qu'avec un temps conſiderable, & qui ne ſouffre pendant ſon operation, que des alimens de tres-peu de dépenſe ; ce qui fait que ces ſortes de gens aſſurent toûjours que la Maladie dont je parle, ne peut eſtre guerie que par le Mercure, quand elle eſt dans le degré qui vient d'eſtre marqué, & qu'ils font ainſi ſouffrir le flux de bouche ſans neceſſité, aux hommes & aux femmes, aux vieux & aux jeunes, aux adultes & aux enfans, aux reguliers & aux ſeculiers, aux riches & aux indigens, enfin aux

particuliers, & aux perſonnes publiques, ſans ſe mettre en peine d'expoſer ny les uns ny les autres à la perte des biens, de l'honneur, des emplois & de la vie meſme.

VI. Le pronoſtic du troiſiéme degré de la Verolle.

Mais ſi le remede que je viens de dire eſt employé ſi mal à propos dans le deuxiéme degré de la Verolle, on ne peut pas dire qu'il ſoit toûjours inutile dans le troiſiéme : car bien que ce degré ne ſoit pas l'effet d'une matiere abſolument attachée & fixée dans les parties qui en reçoivent les atteintes, & que de la ſorte elle puiſſe eſtre emportée par les évacuatifs communs ; il eſt vray neanmoins que la longue fermentation qu'elle a cauſée dans le ſang, en a depravé toute la ſubſtance, & qu'elle a excité d'ailleurs l'épanchement d'une aſſez grande quantité de ſeroſitez impures, pour abrever toutes les parties molles des extremitez, ce

qui fait que soit qu'on employe alors un ou plusieurs remedes, ils doivent toujours estre propres à émouvoir & à purifier tout le corps comme le Mercure, outre qu'il se trouve des corps secs qui sont naturellement si pleins d'acides, confusément meslez avec ceux qui sont Veneriens, que les plus puissans moyens ne sont qu'à peine suffisans pour emporter tout ce qui fait l'opiniâtreté de leur mal, je veux dire la matiere piquante & corrosive qui foisonne les accidens qui en dépendent.

VII. Des vaines promesses des donneurs de remedes secrets.

On ne persuade pas neanmoins aisément cette difficulté à quelques Malades, la plupart des hommes abhorrent si fort tout ce qui porte le nom de remede, qu'il n'y a souvent que l'extreme necessité qui les fait resoudre à en souffrir un long usage; mais aussi cette version leur attire presque tou-

jours un plus grand mal que celuy qu'ils tâchent d'éviter, parceque'elle les oblige en quelque sorte d'ajoû-ter foy aux fausses promesses de ces Operateurs, de ces Empirics, de de ces Distillateurs, & de toutes ces autres personnes qui s'ingerent de pratiquer la Medecine sans aveu & sans experience, & qui (n'ayant en partage que l'effronterie & l'im-posture) ne peuvent subsister sans promettre des choses aussi surpre-nantes & aussi desirables, qu'elles sont pour l'ordinaire impossibles.

En effet ces malades peuvent-ils voir le progrés de leurs indisposi-tions arresté, en se laissant amu-ser par ceux d'entre ces Imposteurs qui distribuënt des quintessences insipides pour la guerison de la Verolle ? peuvent-ils manquer de sentir toute l'œconomie naturelle troublée, & les principales par-ties de leurs Corps alterées, en pr

nant les grains que d'autres nomment Angeliques, & qui ſont toûjours composez avec la gomme gutte, la poudre d'algaroth ou les autres emetiques violens? en un mot ne s'expoſent-ils pas au danger de perdre la vie meſme, en prenant par la bouche tant de differentes preparations Chimiques de Mercure, que la plus grande part donnent ſans les precautions neceſſaires.

VIII. Du pronoſtic du quatriéme degré de la Verolle.

Que ſi les perſonnes credules peuvent tomber dans de grands inconveniens, en ſe laiſſant perſuader qu'il eſt ſi facile de guerir la Verolle dans le degré dont je viens de parler, elles riſquent de ſe voir bien-toſt daus un eſtat déplorable, en ſe laiſſant abuſer de la meſme maniere dans le quatriéme degré qui me reſte à décrire car comme il eſt toûjours l'effet d'une matiere fortement attachée aux mem-

branes, aux ligamens, aux cartilages, aux os, & quelquefois mesme aux viscéres; il n'est pas seulement trés difficile, & quelquefois mesme impossible d'oster la maladie dans cet estat, mais on ne peut pas d'ailleurs en retarder la veritable Cure le moins du monde, sans exposer les malades à des suites perilleuses, puisque les douleurs que causent les Acides Veneriens, quand ils penetrent profondement les parties nerveuses, ont esté remarquées pour l'exemple de celles qui sont insupportables; qu'entre les os qui sont ordinairement cariez par ces mêmes Acides, ceux du nez, du palais & de quelques autres parties, laissent aprés leur consommation des difformitez estranges; & qu'enfin la maladie est absolument desesperée & incurable, quand on a donné le temps à sa cause efficiente de s'at-

tacher aux parties nobles, ou à celles qui servent aux nobles, puis qu'elles sont des actions necessaires à la vie; que ces actions sont interrompuës & le plus souvent entierement abolies par les méchans effets de cette matiere, & qu'il est impossible de regenerer dans ces parties, la portion qu'elle en a une fois consumée.

IX. Des subtilitez frauduleuses des Empirics.

Cependant comme les grandes Villes sont aujourd'huy toutes pleines de Charlatans, on ne voit autre chose que des Placarts affichez dans les Carrefours, & des billets distribuez dans les Places publiques, dans lesquelles ces escrocs assurent que la plus inveterée Verolle peut estre guerie en tres-peu de temps, sans regime, sans retraite & avec des remedes d'un effet insensible; Et comme Paris est une Ville peuplée extraordinairement, & que ses Habitans ne

ne trouvent bon que ce qui leur paroiſt nouveau ; c'eſt auſſi celle qui eſt la plus infectée de ces canailles ; toutes les ruës y ſont tapiſſées de ſemblables affiches, & il ſuffit d'y aller à pied pour recevoir autant de billets qu'il en faut, pour ſervir à toutes les ſelles qu'on peut faire : C'eſt aſſez qu'il ſoit tombé entre les mains de ces Coquins, des receptes, ou des Livres de ſecrets de Medecine, pour ſe dire auſſi-toſt Medecins ſpagiriques, & pour aſſurer impunément qu'ils ont des moyens aſſurez pour oſter les Maladies les plus rebelles & les plus inveterées. On en voit quelquefois des douzaines qui ſe manifeſtent tout d'un coup comme un tas de champignons venus en une ſeule nuit, & qui s'évanoüiſſent comme la fumée, dés qu'ils ont filouté deux ou trois cens perſonnes. Quelques autres perſiſtent un

peu plus long-temps, mais ils se détruisent enfin par eux mesmes; & ils ont le déplaisir aprés avoir souffert mille reproches, de se voir reconnus pour des trompeurs, & d'achever miserablement leur vie dans l'indigence & dans le mépris.

Il est vray que nous en avons quelques uns maintenant qui subsistent depuis plusieurs années mais ceux-cy ont des adresses particulieres, qui peuvent bien suppléer au défaut de leur suffisance & de leur probité; quelques uns se servent du voile de la charité pour couvrir leur perfidie, ils font courir le bruit qu'ils traitent les riches & les pauvres sans salaire & sans recompense, & en effet ils ne reçoivent de l'argent de presque personne; mais ils ont neanmoins un seur moyen pour estre bien payez. Ils font entendre à leurs malades qu'en sacrifiant pour eux

leur temps, leurs ſoins & leurs peines, ils ne doivent pas au moins leur denier les drogues qui doivent entrer dans les compoſitions qui leur ſont neceſſaires ; & ſi par exemple ces compoſitions conſiſtent en quelque tizanne faite avec le chiendent, la racine d'ozeille, ou d'autres ſimples auſſi communs, ils diſent qu'ils ont beſoin pour cet effet de trois ou quatre livres d'Eſquine, & d'une pareille quantité de ſalſe-pareille ; & ſous pretexte que que ces drogues doivent eſtre bonnes pour produire l'effet ſouhaité, ils les addreſſent chez un Droguiſte affidé, où ils diſent qu'elles ſont de cette ſorte, parce que ce Droguiſte ne manque pas de leur vendre trois écus la livre de la premiere, & une demy-piſtole le celle de l'autre, & de faire tenir enſuite l'argent receu à ces fourbes, en retirant d'eux les drogues

venduës, & la retribution de laquelle ils eſtoient convenus pour droit d'aides & de complices. Les autres ont d'autant plus de pratiques dans cet indigne exercice, que leurs femmes ont ſoin de procurer la Verolle aux ieunes gens par des intrigues ſcandaleuſes ; & l'on m'a dit meſme qu'un de ceux qui font icy le plus de bruit, faiſoit diſtribuer ſes billets pour la gueriſon des Maladies Veneriennes, à une Reveuë generale que le Roy fit il y a quelques années dans la Plaine d'Oüille, tandis que ſa femme ſemoit par tout le Camp ces pernicieuſes Maladies, par le moyen de ſept ou huit filles publiques & gaſtées qu'elle y avoit amenées exprés.

Quoy qu'il en ſoit, ceux qui ſe ſoûmettent à ne recevoir le payement de leur travail, qu'aprés avoir achevé les Cures qu'ils entrepren-

nent, ne sont pas à mon avis les plus mal-adroits; car aprés avoir engagé les malades sous ce pretexte, ils distinguent le salaire qu'ils disent meriter, de la dépense actuelle qui doit estre faite, & ils font monter si haut le prix des drogues qu'ils supposent necessaires, que sans recevoir la recompense promise, ils exigent du moins autant d'argent de ces personnes affligées, que les Medecins & les Chirurgiens fideles en tirent de celles qu'ils ont traitées avec succés, pour tous les frais qu'elles sont obligées de faire.

Mais si les uns & les autres ont besoin d'être industrieux pour subsister long-temps dans un mesme lieu, ils n'ont pas tant de peine à trouver des dupes dans leur avenement. Ces titres specieux d'Avis charitables, de Belles Découvertes, d'Ecole Chimique, & de

Threſor de ſanté qu'ils mettent dans leurs affiches ; ces diſpenſes de retraite, de temps, de peines & de depenſes qu'ils promettent à ceux qui ſe confieront à eux ; enfin ces offres inutiles de faire des experiences publiques, & ces faux certificats de Cures prodigieuſes, ſont autant d'attraits qui leur font venir des nouveaux venus, des ſimples, des honteux & des malades imaginaires, ſur leſquels ils n'ont que trop de lieu d'exercer leurs ruſes. Les uns ne demandent que quatre, cinq ou ſix ſemaines au plus, pour guerir la plus antique, la plus opiniaſtre & la plus abandonnée Verolle, avec des remedes benins, familiers, & d'un prix modique. Le Docteur d'Arabie dont j'ay déja parlé, promet de guerir radicalement cette maladie dans quelque degré qu'elle puiſſe eſtre ſeulement en ſept jours, &

ſans prendre d'autre medicament que le ſuc d'une herbe, qu'il dit avoir nouvellement apportée des Indes, toutes les fois qu'il renouvelle ſes affiches, quoy que pluſieurs ſoûtiennent qu'il n'a jamais ſorty du Royaume. Mais ce qui meriteroit une punition exemplaire, c'eſt qu'un de ces indignes affronteurs a eu la hardieſſe d'aſſurer dans des billets qu'il fit diſtribuer l'année derniere, qu'il n'y avoit point de Verolle qu'il ne pût guerir ſur le champ, ou au plus dans un jour.

En effet ne ſemble t'il pas que ce fourbe ait voulu inſulter à la Juſtice, en publiant ouvertement une impoſture & une iniquité ſi deteſtable? & peut-on croire que l'impunité l'ait pû porter juſqu'à un plus grand excés, puis qu'il eſt viſible que cette propoſition eſt la plus fauſſe de toutes celles qui ont jamais

jamais esté faite, & qu'elle est un moyen destiné pour abuser de la bonne foy & de la credulité des personnes faciles, en fournissant à son autheur l'occasion de les priver tout ensemble de leur bien, & du benefice de la guerison qui leur est si necessaire? C'est icy où l'on verroit particulierement éclater l'équité de tant de judicieux Magistrats, si les bourses communes des Medecins & des Chirurgiens pouvoient suffire pour impetrer des condamnations contre tant d'imposteurs. Mais comme le Corps des Charlatans est comme un hydre dans lequel on voit renaistre plus de testes qu'on n'en peut abattre, ils se trouvent en quelque façon autorisez par l'effronterie & par l'opiniastreté; & il est certain que si la voix publique ne crie un jour vengeance contre eux, les particuliers s'efforceront toûjours en vain de les détruire.

Il eſt vray qu'on pourroit prevenir leur eſtabliſſement, en obſervant icy ce qui ſe pratique en Italie à leur égard. On dit qu'on leur propoſe d'abord pluſieurs épreuves dans les Hopitaux, & qu'on leur aſſeure une recompenſe conſiderable, à la charge de donner leurs ſecrets en faveur des pauvres s'ils ſe trouvent bien conditionnez, & en meſme temps une punition corporelle, ſi on verifie par l'experience qu'ils ont eu deſſein de tromper le Public: C'eſt comme je croy pour ce ſujet qu'on vit revenir bien-toſt un de nos Charlatans, qui eſtoit party d'icy il y a quatre ou cinq années dans le deſſein de s'établir à Rome; & je m'aſſure que ſi on faiſoit la meſme propoſition à tous ceux qui ſont à Paris, on auroit le plaiſir de n'en pas trouver un ſeul, qui vouluſt s'expoſer à un chaſtiment ſi inévitable pour eux.

Au reste lorſque les perſonnes judicieuſes ſont obligées de dire leurs ſentimens, ſur la facilité ou la difficulté de guerir la Verolle ou les autres Maladies Veneriennes, elles ne doivent pas ſeulement conſiderer toutes les dépendances de ces indiſpoſitions, ny entrer dans le détail de toutes les indications qui en doivent eſtre tirées, elles ſont encore indiſpenſablement obligées de reflechir ſur les choſes qui ſont particulieres aux ſujets malades: c'eſt à dire, ſur les diſpoſitions qui dépendent du temperament naturel, de la conſtitution preſente, du ſexe, de l'âge, des forces & ſi l'on veut, des emplois meſmes; puis qu'il eſt vray qu'il eſt auſſi mal aiſé de guerir les corps ſecs, bilieux, mélancoliques, ou cacochimes, qu'il eſt facile de rendre la ſanté aux ſanguins; aux pituiteux, ou à ceux en qui l'œconomie naturelle

X. Du pronoſtic qui ſe tire de l'eſtat preſent des Malades.

n'a pas esté pervertie; que les changemens qui arrivent si souvent dans le temps, dans l'ordre, & dans la quantité des évacuations menstruelles dans les femmes, interrompt necessairement l'usage ou l'action des remedes; que la foiblesse des enfans & des vieillards oblige toûjours ceux qui les traitent, à changer ou à diminuer la qualité ou la doze des medicamens les plus efficaces; que ceux qui sont reduits dans un extréme abbatement, soit par l'action de la Matiere Venerienne, soit par quelque autre cause, ne peuvent estre tirez de peine sans beaucoup de soins, de precaution & de temps; & qu'enfin ceux qui sont occupez à des affaires qui demandent une application & une assiduité extraordinaire, sont sujets à des inquietudes qui dépravent le mouvement des esprits, & qui deviennent ainsi

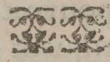
durant la cure la cauſe de pluſieurs accidens inopinez.

Cependant comme les donneurs de remedes ſecrets n'ont pas aſſez de lumieres, pour juger des égards que meritent de ſi importantes conſiderations, & ils ne trouvent pas dans les receptes qu'ils ont acquiſes, la maniere de diminuer, d'augmenter, de ſubſtituer ou de changer les medicamens, ſelon les differences notables qui ſe remarquent dans les divers ſujets. Les exceptions n'ont point de lieu chez eux. Ils s'imaginent que la nature de l'eſpece humaine doit eſtre conſiderée comme uniforme dans tous les individus; ils penſent que l'effet des remedes dépend toûjours de leurs qualitez, & jamais de la diſpoſition des corps qui reçoivent leur action; & ils croyent enfin que les Maladies qui ſont connuës ſous un meſme nom, ne peuvent

IX. Des mépriſes de quelques impoſteurs.

avoir rien de dissemblable ny dans leurs causes ny dans leurs symptômes ; ce qui fait qu'ils sont à tous momens surpris par des évenemens contraires à leur attente, & qu'ils ont souvent le malheur de voir leurs entreprises arrestées, par des accidens ausquels il leur est impossible de remedier : Mais ils n'ont garde d'attribuer ces disgraces à l'estat present des Malades, ils sçavent trop bien qu'on se plaindroit justement, ou de leur ignorance pour ne s'en estre pas apperçû, ou de leur negligence pour ne l'avoir pas corrigé, ou enfin de leur imprudence, pour n'avoir pas attendu le changement qui auroit pû intervenir naturellement & sans leur secours. C'est pourquoy ils ont recours à quelques suppositions chimeriques, qu'ils tirent de la doctrine des Almanachs, pour persuader plus facilement à leurs Ma-

lades, que les accidens ſurvenus eſtoient inévitables, par l'aſcendant qu'ils attribuënt aux Aſtres qui dominent dans le moment de la naiſſance, & par les mouvemens qu'ils rapportent à certaines conſtellations de Planettes qui arrivent pendant l'action de la cauſe morbifique. Mais je n'aurois jamais fait, ſi je voulois raporter tout ce que l'intereſt leur inſpire de pernicieux & de ridicule; & c'eſt aſſez de publier ce que j'ay dit de leurs maximes, pour faire connoiſtre aux Malades qui ne veulent rien riſquer, combien il eſt dangereux de confier ſa ſanté & ſa vie, à des gens qui n'ont pas aſſez de probité ny de ſçavoir, pour ſe procurer un établiſſement legitime.



CHAPITRE XI.

Des moyens de prevenir les Maladies Veneriennes.

I. De la difficulté de trouver ces moyens.

CE n'est pas d'aujourd'huy que les impudiques ont tâché de separer de leurs plaisirs les peines qui semblent y estre attachées, mais depuis qu'on a mis en vogue le pretendu secret de reprimer l'activité du feu, les Medecins & les Chirurgiens ont souffert de la part de ces personnes une étrange persecution ; parce qu'elles ont pensé qu'il estoit aussi facile d'empescher la penetration de la Matiere Venerienne, que d'interrompre l'action des Corpuscules Ignées, & qu'on ne pouvoit assez blâmer ceux qui pratiquent la Medecine, de ce qu'ils avoient negligé jusqu'i-

cy la recherche d'un preſervatif ſi ſalutaire. Mais outre que pluſieurs perſonnes intelligentes qui ont vû l'Avaleur de feu, ſoûtiennent qu'il n'a jamais rien fait qui ne puiſſe eſtre rapporté à la ſeule habitude. Je ne vois pas que la verité de ces experiences établiſſe la poſſibilité de trouver le ſecret qu'on nous demande, puiſque le feu n'eſt qu'un effet du mouvement extraordinaire des parties du corps combuſtile, que ces meſmes parties n'agiſſent ſur nous avec tant de violence, que parce qu'elles ſont remuées avec impetuoſité, & qu'il eſt d'autant plus facile d'arreſter leur agitation, qu'elles ne ſont que des agens elementaires, ſur leſquels d'autres agens de meſme nature peuvent avoir l'avantage, pourvû qu'ils ayent une diſpoſition contraire à la leur, ſoit par leur nombre, ſoit par leur arrangement. Mais il n'en eſt

pas ainſi de la Matiere Venerienne, les eſprits qui entrent dans ſa compoſition, ſont des eſtres ſi ſubtils & ſi penetrans, qu'ils traverſeroient aiſément tous les corps, s'il ne s'en trouvoit quelques-uns, qui avec la denſité ont encore l'épaiſſeur.

Il eſt vray que leur agilité eſt rallentie en quelque ſorte par la peſanteur des Acides qui ſe joignent avec eux dans la generation de cette matiere : Mais il eſt vray auſſi qu'il n'y a pas moins d'autres Acides dans toutes les matieres qui ſervent d'aliment au feu, & que ſi ces derniers reçoivent beaucoup de mouvement de la part de l'element Ignée qui forme la flamme par ſon agitation ; les premiers n'en reçoivent guere moins par les parties de ce meſme element, qui ont demeuré dans la matrice & qui ont eſté puiſſamment agitées durant la

fermentation qui s'y eſt faite. Ainſi la mobilité que les Corpuſcules Ignées peuvent communiquer, eſtant à peu prés égale dans le feu & dans la Matiere Venerienne, ils ne peuvent pas eſtre la cauſe du plus ou du moins d'agitation de ces deux compoſez, & l'on doit plûtoſt rapporter cet accident à la nature des ſubſtances qui ont premierement mû ces corps elementaires. Or quand il n'y auroit pas lieu de croire, que les parties de l'air qui les meuvent dans le feu, ſoient plus groſſieres que les eſprits qui les agitent dans la matiere que j'ay dite; il eſt toûjours vray que le premier de ces deux mobiles, n'eſt pas ſi intimement uny avec les parties du corps combuſtible, que le dernier l'eſt avec les parties elementaires des ſemences qui ont changé de nature, & par conſequent que cel-

les-cy doivent prevaloir ſur les autres en ſubtilité & en penetration.

II. De la poſſibilité de prévenir quelquesfois les maladies veneriennes.

Il faut avoüer neanmoins, que la Matiere Venerienne eſtant devenuë la cauſe des ulceres ou des chancres, elle eſt tellement enveloppée dans les matieres groſſieres qui forment le pus & la ſanie, que ſon mouvement en eſt conſiderament diminué, & que les pointes de ſes Acides ont alors preſque auſſi peu d'action, que ſi elles avoient été émouſſées; mais tout cela ne prouve rien autre choſe, ſinon qu'il eſt poſſible d'inventer une compoſition qui eſtant appliquée ſur la peau, pourroit empeſcher les méchantes impreſſions que cette matiere y peut faire lors qu'elle eſt ainſi embaraſſée, mais non pas tous ces autres pernicieux effets qui ſont des ſuites de ſon tranſport, quand

elle eſt aſſez libre pour ne ſe point arreſter à la ſuperficie du corps, comme il arrive lors qu'elle fait les chaudepiſſes & les gonorrhées, qui ne pourroient jamais eſtre produites, ſi elle n'avoit traverſé l'uretre dans les hommes & le *vagina* dans les femmes, ſeule ou du moins ſimplement meſlée avec quelques legeres vapeurs, & comme il arrive encore lors qu'elle s'inſinuë tout d'un coup aſſez avant pour faire la verolle, ſans laiſſer au dehors aucune marque de ſa penetration; ce qui ne ſe pourroit faire ſi elle n'avoit alors toute l'activité qui eſt de ſon eſſence.

Mais quand meſme la Medecine pourroit nous fournir une compoſition capable d'arreſter l'action de cette matiere dans quelque diſpoſition qu'elle puiſſe eſtre, la ſujettion qu'il faudroit avoir pour s'en ſervir utilement ne manque-

De l'inutilité de quelque préſervatif.

roit pas d'en diſſuader l'uſage. Il y a tant de differens attouchemens par leſquels les Maladies Veneriennes peuvent eſtre communiquées, & la plûpart de ces attouchemens ſont ſi communs dans le commerce de la vie meſme la plus honneſte & la plus retirée, qu'il faudroit que tout le monde s'en ſerviſt également, & que chacun en particulier l'appliquaſt en tout temps & ſur toutes ſes parties ; ce qui rendroit cette précaution auſſi incommode, qu'elle ſemble eſtre inutile pour un grand nombre de perſonnes.

Je ſçay bien qu'on peut répondre à cela, que comme les hommes qui ſont expoſez à chaque moment aux inſultes de leurs ennemis, ne ſe mettent principalement ſur la deffenſive, que lors qu'ils ont lieu de croire qu'ils ſeront attaquez ; toutes les perſon-

nes de l'un & de l'autre ſexe, pourroient eſtre aſſurées d'eſtre ſujettes en tout temps aux Maladies Veneriennes, & n'employer neanmoins ce preſervatif, que lors qu'elles s'expoſeroient viſiblement au danger de les recevoir, par l'approche de celles qu'elles croiroient impudiques & gaſtées ; mais du moins faudroit-il que toutes leurs parties en fuſſent munies, puiſque la matiere impure peut s'exhaller hors du corps des perſonnes ſalles, non ſeulement par les eruptions qu'elle peut faire en tous les endroits de la peau, mais encore par la bouche, par les pôres & generalement par les conduits qui ſervent à la ſortie des excretions, & qu'elle peut eſtre receuë dans les perſonnes ſaines par autant de differens endroits ; ce qui fait que les débauchez ne pourroient pas reïterer l'uſage de cet antidote, autant de

fois qu'ils s'exposeroient au peril; sans en recevoir une incommodité plus considerable, que celle des maux qu'ils tâcheroient d'éviter.

IV. Des moyens de prévenir les ulceres & les chancres en general.

Cependant comme il est vray que les Maladies Veneriennes particulieres n'arrivent ordinairement qu'aux parties genitales, & que les ulceres & les chancres qui sont de ce genre, ne fournissent qu'une matiere dont l'activité est diminuée par le mélange de quelques superfluitez grossieres, je ne doute pas qu'il ne soit possible de prévenir le desordre qu'elle peut faire alors par le coït ; soit en appliquant avant cette action sur la verge des hommes ou dans le *vagina* des femmes, une composition propre à s'estendre sur toute la superficie de ces parties, & capables d'empescher ensuite la penetration de cette matiere, soit en lavant ces mesmes parties incontinent aprés

l'accouplement, avec une liqueur assez détersive, pour les netroyer de toute l'impureté dont elles pourroient estre recouvertes. Je ne sçay mesme si plusieurs n'ont pas raisonné avant moy de cette maniere; mais je suis asseuré que ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on a observé ces deux temps, pour l'application de quelques pretendus préservatifs, dans le premier desquels quelques-uns se sont servis des huiles & des graisses astringentes, en partie afin de resserrer les pôres exterieurs par leur astriction, en partie pour émousser les pointes de la matiere impure par leur onctuosité: Mais parce que d'autres ont pensé que ces choses n'estoient pas assez stiptiques pour fermer estroitement ces mesmes pôres, & qu'elles estoient trop liquides pour occuper constamment tous les espaces qui sont entr'eux; ils ont crû

avec raiſon qu'on pourroit employer plus utilement quelques liqueurs, qui euſſent aſſez de partie penetrantes pour ſe fourer dans tous les pôres, & aſſez de corpuſcules terreſtres ou ignées, pour eſtre renduës ſolides par la chaleur naturelle des parties ; c'eſt à dire pour former une maniere de pellicule ; & c'eſt comme je croy à cette intention qu'ils ont employé l'alun diſſous dans le ſuc d'oignon, la diſſolution de camphre par l'eſprit de vin, & quelques ſemblables drogues.

V. De ces meſmes moyens en particulier.

Quoy qu'il en ſoit, on ne peut pas douter que ces choſes ne puiſſent accomplir en quelque ſorte l'indication tirée de la diſpoſition des parties, & de la nature dont je viens de parler, auſſi bien que les compoſitions ſuivantes, que j'ay conſeillées avec tant de ſuccez à quelques débauchez, qu'il ne

leur eſt point arrivé d'ulceres ny de chancres veneriens, bien qu'ils ſe ſoient journellement expoſez durant pluſieurs années, à toutes les malheureuſes ſuites de l'impudicité.

Prenez gomme ammoniac une once, & la faites diſſoudre dans trois onces de vin aigre diſtillé, mettez-la enſuite dans un mortier de bronze avec une demie once de ceruſe, & remuez long-temps ces choſes avec le pilon pour les reduire en conſiſtence de paſte; aprés quoy vous ajoûterez peu à peu ſix onces de bonne eau de vie, & quatre onces de celles de plantain; & quand le tout ſera bien meſlé & incorporé, vous vous en ſervirez à l'uſage qui vient d'eſtre marqué, obſervant dans les femmes de nettoyer auparavant le *vagina*, de cet humeur glaireuſe dont il eſt ordinairement abrevé.

Ou bien prenez une dragme de sel de Saturne subtilement pulverisé ; mettez-le dans un vaisseau bien net d'estain ou de terre, jettez par dessus deux onces de la seconde eau de chaux, & peu aprés autant d'eau commune qu'il en faudra pour faire devenir la liqueur blanche comme du lait, puis prenez d'ailleurs huit blancs d'œufs, & les battez dans une escuelle de plomb avec un gros morceau d'alun jusqu'à ce que vous les ayez reduits en consistence de pommade, ensuite dequoy vous meslerez vos deux compositions, en agitant longtemps das un mortier aussi de plomb ; & vous les garderez pour vous en servir au mesme usage.

Mais l'eau distillée qui suit, est à mon avis préferable aux deux compositions precedentes : Prenez cinq cens germes d'œufs, demie livre de sucre Candy, trois de-

my ſeptiers d'eau de roſes, & autant de celle de plantain, meſlez toutes ces choſes enſemble, & les mettez enſuite dans un alambic de verre pour les diſtiller au bain Marie, & pour vous ſervir de la liqueur qui en diſtillera comme des precedentes.

VI. Des lotions qui ſe pratiquent aprés le coït.

A l'égard des lotions des parties honteuſes qui ſe pratiquent aprés le coït, il eſt aiſé de conjecturer qu'elles ne ſont pas ſi aſſurées pour la preſervation des Maladies Veneriennes, que les moyens qui viennent d'eſtre marquez, puiſque le temps de la durée de cette action, ſuffit quelquesfois pour donner lieu à l'attache ou à la penetration de la matiere qui les peut faire. Cependant comme les parties qui reçoivent cette matiere, ſont quelquesfois recouvertes de quelques humiditez qui l'empeſchent de s'y attacher, on ne peut

pas douter que ces lotions ne puissent estre utiles dans quelques personnes. Quoy qu'il en soit, on sçait du moins qu'elles ne peuvent jamais nuire, & qu'elles doivent faire une partie du soin de ceux qui aiment la propreté. Au reste on dit que l'oxicrat est la matiere qui sert ordinairement à les faire dans quelques lieux publics; mais comme cette liqueur est assez astringente pour resserrer les pôres des parties qui en sont lavées, j'estime qu'elle pourroit faciliter l'entrée de l'impureté qui les auroit déja penetrées en partie, & que l'urine encore chaude dont on se sert en quelques autres endroits, pourroit estre d'un meilleur effet; Cependant comme il est vray que cet excrement est souvent impregné quelques Acides Veneriens, qu'il pourroit luy-mesme causer les maux qu'on veut prevenir par son

uſage, il eſt plus raiſonnable de ſe ſervir du vin ſeul, ou dans lequel on auroit diſſous un peu de ſel commun, auſſi bien que de l'oxiomel, c'eſt à dire de l'eau boüillie avec un peu de miel & de vinaigre.

VII. Des faux antidotes des Charlatans.

Je ne parle point de l'or potable, de la corne de licorne, de la pierre de bezoard, des extraits, des opiattes, des quinteſſences, ny de tous ces autres faux antidotes que les Charlatans font prendre interieurement comme des moyens immanquables pour la preſervation des Maladies Veneriennes. Ceux qui ſont aſſez ſimples pour ſe fier à leurs promeſſes, n'ont pas aſſez de lumieres pour eſtre deſabuſez, & les autres peuvent éviter l'erreur en conſultant ſur cela les Medecins & les Chirurgiens ſçavans, parce qu'ils leur feront connoiſtre qu'il eſt méme inutile d'employer par precau-

tion le Mitridat, la Theriaque, l'Orvietan, les Confections d'alkermes & d'hyacinthe, ny toutes les autres compositions qu'on croit les meilleures contre les venins; il suffit de dire en passant, que les medicamens qui se prennent par la bouche, ne peuvent pas se porter du centre du corps à toute sa circonference, lors qu'ils sont composez de corpuscules grossiers, & qu'ils ne peuvent pas estre donnez sans danger dans une doze considerable, lors que leurs parties ont une extraordinaire subtilité.

VIII. Du souverain preservatif des Maladies Veneriennes.

Aprés tout, comme la coulpe ne peut pas estre plus seurement prevenuë, que par l'abstinence du peché, on ne peut se préserver des Maladies Veneriennes avec plus certitude, qu'en reprimant la passion brutale, qui conduit si malheureusement la plûpart des hommes

mes à tant de lâches voluptez, & qui leur fait tellement oublier leur essence, qu'elle les porte à se plõger avec plaisir dans des saletez qui leur donnent de l'horreur, aussi tost que la raison a prévalu sur cette passion. Ainsi l'effort que nous devons faire pour corriger nos mœurs, sera tout ensemble un preservatif assuré pour éviter la punition que nous devons craindre de la part de Dieu, pour nous épargner la confusion que nous devons avoir devant les autres hommes, & pour nous mettre à couvert des maux que nous nous attirons par nos déreglemens ; tellement qu'en nous procurant par ce moyen un bien present, nous nous attirerons une felicité pour l'avenir, qui doit estre la recompense de nos bonnes œuvres, le fondement de nos esperances, la cause finale de nos actions, & le terme bien-heureux de nostre vie.

TABLE

CONTENANT LES TITRES DES CHAPITRES ET DES ARTICLES

Contenus dans cette premiere Partie.

ARTICLES

ARTICLES

ARTICLES.

ARTICLES.

ARTICLES.

ARTICLES.

Fin de la Table.

Approbation de Monsieur Dacquin, Conseiller du Roy en tous ses Conseils, & premier Medecin de sa Majesté.

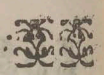
PAR l'examen que nous avons fait du Livre de Monsieur de BLEGNY, traitant *des Maladies Veneriennes*, Nous avons trouvé ses principes bien establis ; sa therapeutique fort methodique, & ses Observations justes, curieuses, & qui ne peuvent qu'estre utiles au public. A Versaille ce quinziéme Mars 1674.

Signé DACQUIN.

Approbation de Monsieur de la Chambre, Conseiller du Roy en ses Conseils, & premier Medecin de la Reyne.

LEs principes de cet Art sont également solides & nouveaux, les consequences que l'Auteur en a tirées, peuvent passer pour des Observations tres-utiles & tres-curieuses, & la maniere dont il les a décrites, en rendra sans doute la lecture agreable ; ainsi nous estimons que le public ne luy deniera pas les applaudissemens qu'il merite pour la composition de cet Ouvrage, & pour celle de son traité *des Hernies*. A Versailles le 29. Juillet. 1677.

Signé DE LA CHAMBRE.



Approbation de Monsieur Bourdelot, premier Medecin de la Reyne de Suede, & de Monseigneur le Prince.

APRES avoir leû & examiné le Livre de Monsieur de BLEGNY, Nous avons trouvé qu'il contient des Observations exactes & utiles, dont il tire des consequences justes pour la Connoissance & pour la guerison du mal Venerien; les raisonnemens qu'il fait sont clairs; le bon sens y regne par tout, & les experiences le confirment; de sorte que nous n'avons pû luy denier l'Approbation qu'il nous en a demandée à Paris le 20. May 1674.

Signé BOURDELOT.

estimons que les Observations nouvelles qu'il contient, ne donneront que davantage d'émulation pour toûjours de plus en plus rechercher la verité des choses moins connuës : En foy dequoy nous avons signé à Paris le 28. Juin, 1674.

Signé MOREAU, Doyen, MORISSET, MORAND, GOUEL & S. YON, Deputez.

Approbation de Monsieur Felix, Conseiller du Roy, premier Chirurgien de sa Majesté, & Chef des Chirurgiens & des Barbiers de France.

J'Ay lû ce Traité des Maladies Veneriennes avec beaucoup de plaisir, les causes de ces indispositions, qui ne sont connuës de la plûpart des gens que par leurs effets, y sont clairement expliquées, & le public doit estre obligé à Monsieur de Blegny de luy communiquer des reflexions si utiles. A Versailles le 28. Juillet 1677.

Signé FELIX.

Approbation de Monsieur Tanqueret, Conseiller & premier Chirurgien de Monsieur.

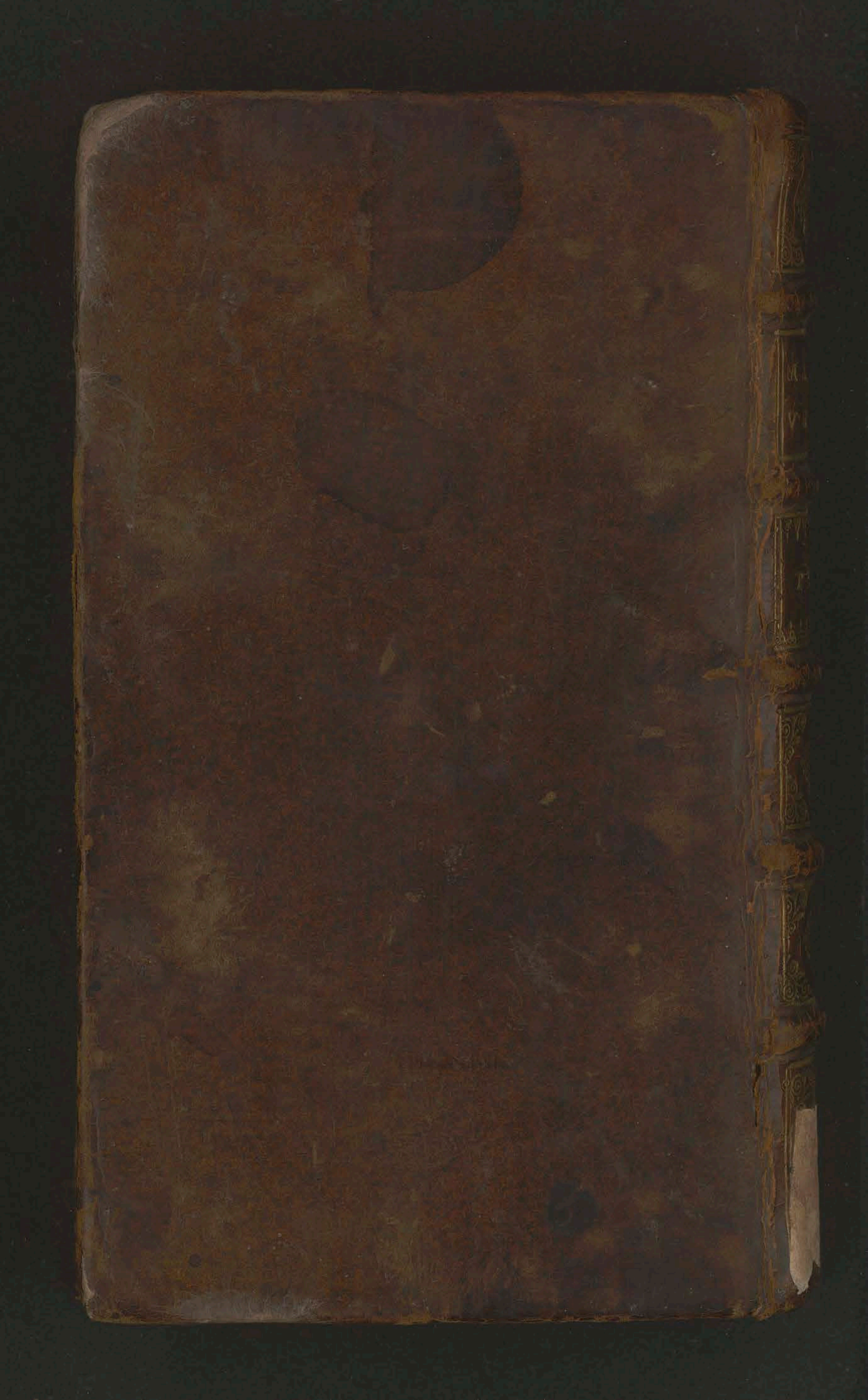
J'Ay lû & examiné *L'Art de guerir les Maladies Veneriennes* de Monsieur de Blegny, & je n'y ay rien trouvé qui soit contraire à la bonne Methode de les guerir : C'est dequoy j'ay dû rendre ce témoignage public. A Paris le 3. Juillet 1674.

Signé TANQUERET.

Approbation de Monsieur Roberdeau, Chirurgien Ordinaire de feu Monsieur, Iuré à Paris, & Syndic des Chirurgiens de la Famille Royale.

NOus avons leû les Observations curieuses & nouvelles de Monsieur de Blegny, les principes sur lesquels il les a fondées, sont fort solidement établis, & les preceptes de la Methode qu'il en a tirée, sont conformes à ce qu'on a découvert par l'experience : Ainsi nous estimons que son Ouvrage sera tres-salutaire pour ceux qui sont atteints des Maladies Veneriennes, & tres-utile à ceux qui entreprennent de les guerir. A Paris le 3. Juin 1674.

Signé ROBERDEAU.




MALAD
VENER
TO. I